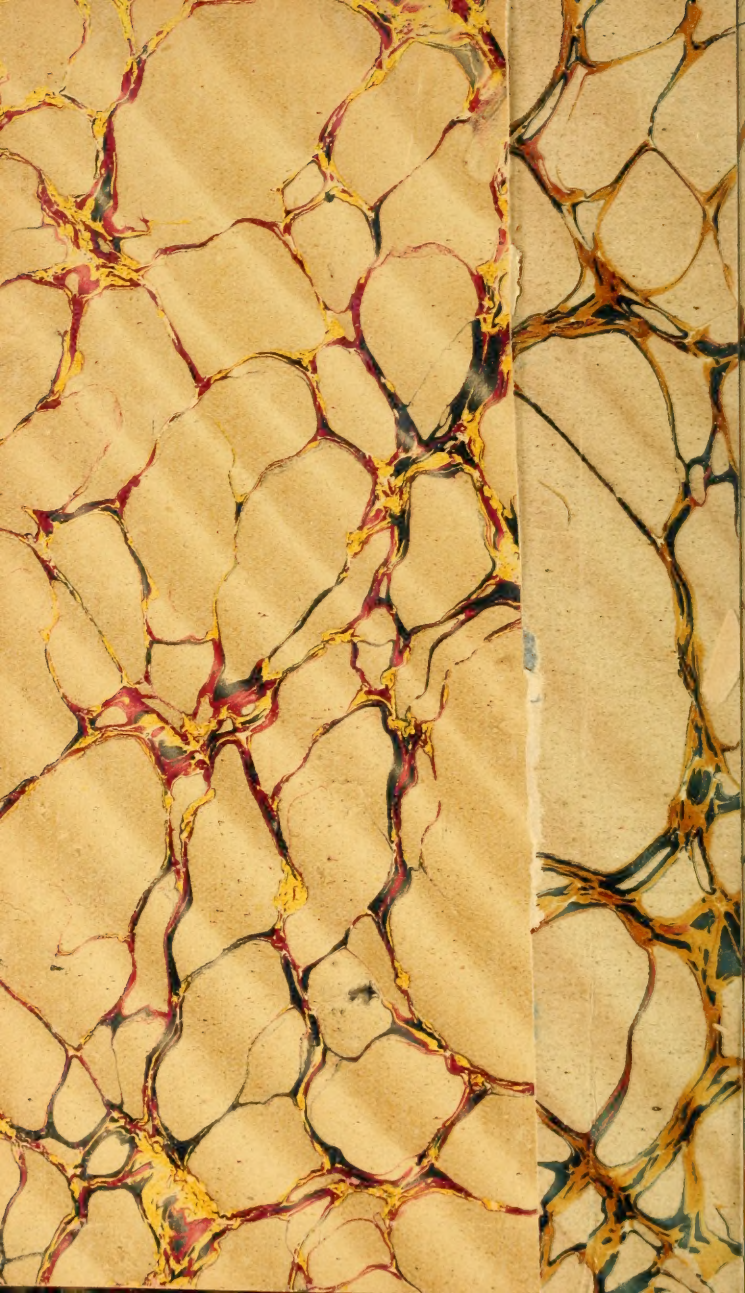
3 1761 03593 7937



Théâtre.

DU MÊME AUTEUR :

SERRES CHAUDES suivies de QUINZE CHANSONS. Un volume in-18 jésus 3.00

L'ORNEMENT DES NOCES SPIRITUELLES de *Ruysbroeck l'admirable*, traduit du flamand et accompagné d'une Introduction. Un volume in-16, sur papier à la main 5.00

LES DISCIPLES A SAÏS ET LES FRAGMENTS de Novalis, traduits de l'allemand et précédés d'une Introduction. Un volume in-18 jésus . . 4.00

LES SEPT PRINCESSES, drame. Un petit volume in-18 jésus 2.00

LE TRÉSOR DES HUMBLES. Un volume in-18 jésus 3.50

LA SAGESSE ET LA DESTINÉE. Un volume in-18 jésus 3.50

LA VIE DES ABEILLES. Un volume in-18 jésus . 3.50

THÉATRE. Tome I : *La Princesse Maleine. — L'Intruse. — Les Aveugles* 3.50

A PARAITRE :

THÉATRE. Tome II : *Pelléas et Mélisande. — Alladine et Palomides. — Intérieur. — La mort de Tintagiles.*

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

SEPT ESSAIS D'EMERSON, traduits par I. Will, avec une préface de *Maurice Maeterlinck*. Un volume in-18 jésus 3.50

MAURICE MAETERLINCK

Théâtre

III

AGLAVAINE ET SÉLYSETTE (1896)

ARIANE ET BARBE-BLEUE (1901). — SŒUR BÉATRICE (1901)

63805
26/2/05

P. LACOMBLEZ
Éditeur
31, RUE DES PAROISSIENS
BRUXELLES

PER LAMM
Éditeur
7, RUE DE LILLE, 7
PARIS, VII.

1901

Droits de traduction, de reproduction et de représentation
réservés pour tous les pays
y compris la Suède, la Norwège et la Hollande.

PQ
2625
A47
1901
t.3

Aglavaine et Sélysette.

PERSONNAGES.

MÉLÉANDRE.

AGLAVAINE.

SÉLYSETTE.

MÉLIGRANE, grand'mère de Sélysette.

LA PETITE YSSALINE, sœur de Sélysette.

ACTE I

—

SCÈNE UNIQUE

Une salle du château.

On découvre Méligrane endormie sur un siège à haut dossier, tout à fond de la salle. Entrent Méléandre et Sélysette.

MÉLÉANDRE.

Voici la lettre d'Aglavaine :

Lisant.

« Ne sortez pas à ma rencontre. Attendez-moi dans la salle où vous attendez d'ordinaire que sonne l'heure du repos et je n'aurai pas l'air d'une étrangère. Je vous écris ceci en descendant du navire qui m'a portée vers vous. La traversée fut sereine et très belle, mais en débarquant, j'ai trouvé les chemins défoncés par les pluies ; et le soleil sera probablement couché avant que j'aperçoive les tours du vieux château où la bonne Sélysette a voulu recueillir la veuve de son frère...

SÉLYSETTE, battant des mains.

Oh ! le soleil se couche !... Regarde donc. Elle doit être bien près... Je vais voir...

MÉLÉANDRE, la retenant d'un geste et continuant de lire.

« ...Je ne vous ai vu qu'une fois, Méléandre, au milieu de la dispersion et de l'embarras de mes noces ; — mes pauvres noces, hélas ! où nous n'avions pas aperçu le convive qu'on n'invite jamais et qui s'asseoit toujours à la place du bonheur qu'on attend. — Je ne vous ai vu qu'une fois, il y a plus de trois ans; et cependant je viens vers vous avec moins d'inquiétude que si nous avions dormi tout enfants dans le même berceau...

SÉLYSETTE, se retournant.

Oh ! Grand'mère dort encore !... Faudra-t-il l'éveiller quand Aglavaine sera là ?...

MÉLÉANDRE.

Oui ; elle l'a demandé...

SÉLYSETTE.

Ses cheveux blancs couvrent ses yeux... Elle n'est pas heureuse ce soir... Oh ! Je vais l'embrasser...

MÉLÉANDRE.

Prends garde ; ne l'éveille pas avant l'heure...

Continuant de lire.

« ... Je suis si sûre de retrouver un frère!... Nous ne nous sommes presque rien dit, mais les quelques paroles que vous m'avez dites avaient un autre aspect que toutes celles que j'avais entendues jusque là...

SÉLYSETTE.

Ne lis pas si vite...

MÉLÉANDRE, continuant de lire.

« ... Et puis que j'ai donc hâte d'embrasser Sélysette!... Elle doit être si bonne, elle doit être si belle, puisqu'elle vous aime et puisque vous l'aimez! Je vais l'aimer bien plus que vous ne l'aimerez jamais, car je sais aimer davantage; j'ai été malheureuse... Et maintenant, je suis heureuse d'avoir souffert; je pourrai partager avec vous ce qu'on acquiert dans la tristesse. Il me semble parfois que le tribut que j'ai payé suffira pour nous trois; que le destin n'aura plus rien à réclamer et que nous pouvons nous attendre à une vie merveilleuse. Nous n'aurons plus d'autre inquiétude que celle du bonheur. Et pour vous et pour moi, pour Sélysette aussi, d'après le peu que vous m'en avez dit, le bonheur ne se trouve que dans ce qu'il y a de meilleur en nous-mêmes. Nous n'aurons plus d'autre souci que de devenir aussi beaux que possible afin de nous aimer tous les trois davantage; et nous deviendrons bons à force de nous aimer. Nous mettrons tant d'amour en nous-mêmes et tout autour de

nous, qu'il n'y aura plus de place pour le malheur et la tristesse ; et s'ils veulent entrer malgré tout, il faudra bien qu'ils deviennent plus doux, avant d'oser frapper à notre porte... »

Une porte s'ouvre. Entre la petite Yssaline.

YSSALINE.

J'ai la clef, petite sœur, j'ai la clef !...

MÉLÉANDRE.

Quelle clef ?

SÉLYSETTE.

Celle de l'ancien phare.

MÉLÉANDRE.

Je la croyais perdue...

SÉLYSETTE.

J'en ai fait faire une autre.

MÉLÉANDRE.

Je souhaite que tu la perdes aussi...

SÉLYSETTE, examinant la clef.

Oh ! qu'elle est grande !... Elle ne ressemble pas à celle que j'ai perdue...

YSSALINE.

J'étais là, petite sœur, lorsqu'on l'a essayée... On a ouvert trois fois, puis on a refermé... Elle va bien mieux que l'autre clef qui était toute rouillée... Mais la dernière fois on a eu de la

peine à refermer la porte, car le vent poussait de l'autre côté... Il fait grand vent ce soir. On entend crier les mouettes tout autour de la tour; les colombes aussi... Elles ne sont pas encore couchées...

SÉLYSETTE.

Elles me cherchent; voilà plus de quinze jours qu'elles ne m'ont plus revue là-haut... J'y monterai demain.

YSSALINE.

Avec moi, petite sœur?

SÉLYSETTE.

Oui; si tu vas te coucher tout de suite; ta nourrice t'attend...

Sort Yssaline.

Elle est belle?

MÉLÉANDRE.

Qui donc?

SÉLYSETTE.

Aglavaine.

MÉLÉANDRE.

Oui, très belle...

SÉLYSETTE.

A qui ressemble-t-elle?

MÉLÉANDRE.

Elle ne ressemble pas aux autres femmes... C'est une autre beauté, voilà tout... une beauté plus étrange et plus spirituelle ; une beauté plus variable et plus nombreuse, pour ainsi dire... une beauté qui laisse passer l'âme sans jamais l'interrompre... Et puis, tu verras, elle a des cheveux singuliers ; on dirait qu'ils prennent part à toutes ses pensées... Ils sourient ou ils pleurent selon qu'elle est heureuse ou triste, alors même qu'elle ignore si elle doit être heureuse ou s'il faut qu'elle soit triste... Je n'avais jamais vu des cheveux vivre ainsi. Ils la trahiraient constamment, si c'était trahir quelqu'un que de révéler une vertu qu'il eût voulu cacher ; car elle n'a jamais autre chose à cacher...

SÉLYSETTE.

Je sais que je ne suis pas belle...

MÉLÉANDRE.

Tu ne le diras plus lorsqu'elle sera là. Il n'est pas possible de dire en sa présence une chose qu'on ne pense pas ou une chose inutile. Elle éteint autour d'elle tout ce qui n'est pas vrai...

SÉLYSETTE.

Elle éteint autour d'elle tout ce qui n'est pas vrai...

MÉLÉANDRE.

Sélysette ?...

SÉLYSETTE.

Méléandre ?

MÉLÉANDRE.

Voici près de quatre ans, je crois, que nous vivons ensemble ?...

SÉLYSETTE.

Il y aura quatre ans à la fin de l'été.

MÉLÉANDRE.

Voici près de quatre ans que je te trouve à mes côtés, toujours belle, toujours aimante et douce, et le bon sourire d'un bonheur profond sur la bouche... Tu n'as pas pleuré bien souvent, n'est-ce pas, durant ces quatre années ? Tout au plus quelques petites larmes, quand un de tes oiseaux familiers s'en allait, quand ta grand'mère te querellait un peu ou quand tes fleurs favorites périssaient. Mais l'oiseau revenu, la grand'mère apaisée et les fleurs oubliées, tu rentrais dans la salle en riant aux éclats ; et les portes battaient, les fenêtres s'ouvraient et les objets tombaient, tandis que tu sautais sur mes genoux, en m'embrassant comme une petite fille qui revient de l'école. Je crois que l'on peut dire que nous avons été heureux ; et cependant, parfois je me demande si nous avons vécu assez près l'un de

l'autre... Je ne sais si c'est moi qui n'avais pas la patience de te suivre ; ou si c'est toi qui voulais fuir trop vite ; mais bien souvent, lorsque j'essayais de te parler comme je te parlais tout à l'heure, tu semblais me répondre de l'autre bout du monde où tu te réfugiais pour des raisons que je ne comprends pas... Est-ce que, vraiment, notre âme a peur à ce point-là d'un peu de gravité ou d'un peu plus de vérité dans l'amour ? Que de fois ne nous sommes-nous pas interdit de nous rapprocher d'une chose qui eût pu être belle, et qui nous eût unis bien plus étroitement qu'un baiser sur les lèvres... Je ne sais pas pourquoi je le vois mieux ce soir. — Est-ce à cause du souvenir plus vivant d'Aglavaine, à cause de sa lettre ou de son arrivée qui délivre déjà quelque chose dans notre cœur ? — Nous nous sommes aimés autant qu'on peut humainement s'aimer, semble-t-il. Mais, quand elle sera là, nous nous aimerons davantage, nous nous aimerons tout autrement, bien plus profondément, tu verras... Et c'est surtout à cause de cela que je suis si heureux qu'elle vienne... Seul, je ne pouvais pas... Je n'ai pas la puissance qu'elle a, bien que je voie comme elle. Elle est un de ces êtres qui savent réunir les âmes à leur source ; et lorsqu'elle se trouve là, on ne sent plus rien entre soi et ce qui est la vérité...

SÉLYSETTE.

Aime-la si tu l'aimes. Je m'en irai...

MÉLÉANDRE.

Sélysette !...

SÉLYSETTE.

Je sais que je ne comprends pas...

MÉLÉANDRE.

Tu comprends, Sélysette, et c'est tout juste parce que je sais que tu comprends sans vouloir le montrer, que je te parle de ces choses... Tu as une âme bien plus profonde que celle que tu me montres ; et c'est cette âme que tu t'amuses à me cacher, lorsque je sors à ta recherche... Ne pleure pas, Sélysette, ce ne sont pas des reproches...

SÉLYSETTE.

Je ne pleure pas. Pourquoi donc pleurerais-je ?

MÉLÉANDRE.

Et cependant, je vois trembler tes lèvres...

SÉLYSETTE.

Je songeais à tout autre chose... Est-il vrai qu'elle ait été très malheureuse ?

MÉLÉANDRE.

Oui ; elle fut malheureuse, à cause de ton frère...

SÉLYSETTE.

Elle l'a peut-être mérité...

MÉLÉANDRE.

Je ne sais si une femme a jamais mérité d'être très malheureuse...

SÉLYSETTE.

Qu'est-ce que mon frère lui a fait ?

MÉLÉANDRE.

Elle m'a supplié de ne pas te le dire...

SÉLYSETTE.

Vous vous écriviez ?

MÉLÉANDRE.

Oui ; nous nous écrivions parfois.

SÉLYSETTE.

Tu ne m'en as rien dit.

MÉLÉANDRE.

Je t'ai montré plus d'une fois ses lettres lorsqu'elles nous arrivaient, mais tu ne semblais pas curieuse de les lire...

SÉLYSETTE.

Je ne me rappelle pas.

MÉLÉANDRE.

Mais moi, je m'en souviens...

SÉLYSETTE.

Où l'as-tu vue, la dernière fois que tu l'as vue ?

MÉLÉANDRE.

Je ne l'ai vue qu'une fois, je te l'ai déjà dit ; et c'était dans le parc du château de ton frère... C'était sous de grands arbres...

SÉLYSETTE.

Le soir ?

MÉLÉANDRE.

Oui ; le soir.

SÉLYSETTE.

Que disait-elle ?

MÉLÉANDRE.

Nous nous sommes dit bien peu de choses. Mais nous avons pu voir que nos deux vies avaient le même but...

SÉLYSETTE.

Vous vous êtes embrassés ?

MÉLÉANDRE.

Quand cela ?

SÉLYSETTE.

Ce soir-là...

MÉLÉANDRE.

Oui, en nous séparant...

SÉLYSETTE.

Ah !

MÉLÉANDRE.

Je crois qu'elle ne restera pas longtemps parmi nous, Sélysette...

SÉLYSETTE.

Si, si ; je veux qu'elle reste...

Bruit au dehors.

Elle est là !

Elle court à la fenêtre.

Il y a des torches dans la cour...

Un silence. La grande porte s'ouvre et Aglavaine se montre sur le seuil. Elle entre sans rien dire et va vers Sélysette qu'elle regarde.

MÉLÉANDRE.

Embrassez-vous.

AGLAVAINE.

Oui.

Elle embrasse longuement Sélysette, puis se dirige vers Méléandre qu'elle embrasse également.

Et vous aussi...

SÉLYSETTE.

Je vais réveiller grand'mère...

AGLAVAINE, regardant Méligrane.

Elle dort profondément...

MÉLÉANDRE.

Elle dort ainsi une grande partie de la journée... Elle a les bras paralysés... Approchez-vous, elle veut vous voir ce soir...

AGLAVAINE, prenant la main de Méligrane et se penchant sur elle.

Grand'mère...

MÉLIGRANE, s'éveillant.

Sélysette !...

Ouvrant les yeux.

Oh ! qui êtes-vous ?

AGLAVAINE.

Aglavaine...

MÉLIGRANE.

J'ai eu peur...

AGLAVAINE.

Puis-je vous embrasser, grand'mère ?

MÉLIGRANE.

Vous m'appelez grand'mère ? Je ne vous vois pas bien... Qui est là derrière vous ?

SÉLYSETTE, s'avançant.

C'est moi, grand'mère.

MÉLIGRANE.

Ah ! c'est toi, Sélysette... Je ne te voyais plus... Approche un peu la lampe, mon enfant...

Sélysette apporte une lampe et éclaire Aglavaine.

MÉLIGRANE, regardant Aglavaine.

Oh ! vous êtes belle !...

AGLAVAINE.

Puis-je vous embrasser maintenant, grand'mère ?

MÉLIGRANE.

Non ; ne m'embrassez pas ce soir... Je souffre plus qu'à l'ordinaire ; il n'y a que Sélysette qui puisse me toucher sans me faire souffrir...

AGLAVAINE.

Je veux apprendre aussi à ne pas faire souffrir...

MÉLIGRANE, la regardant fixement.

Je ne sais pas s'il est permis d'être si belle...

AGLAVAINE.

Il est ordonné, au contraire, d'être aussi belle que possible, grand'mère...

MÉLIGRANE.

Embrasse-moi, Sélysette, avant que je m'endorme ; et éloigne la lampe... Je faisais un grand rêve...

SÉLYSETTE, revenant avec la lampe.

Il faut lui pardonner ; elle est souffrante...

AGLAVAINE.

Que faut-il pardonner ? — Vous perdez quelque chose... Qu'est-ce qui tombe sur les dalles ?

Elle ramasse une clef.

Oh ! l'étrange clef !...

SÉLYSETTE.

C'est la clef de ma tour... Vous ne savez pas ce qu'elle ouvre...

AGLAVAINE.

Elle est étrange et lourde... J'ai apporté une clef d'or, moi aussi, vous verrez... Il n'y a rien de plus beau qu'une clef, tant qu'on ne sait pas ce qu'elle ouvre...

SÉLYSETTE.

Vous le saurez demain... Avez-vous remarqué, en arrivant ici, tout au bout du château, une très vieille tour, dont le faîte est en ruine ?

AGLAVAINE.

Oui; j'ai vu quelque chose qui semblait s'écrouler sous le ciel. On voyait les étoiles à travers les brèches des murailles.

SÉLYSETTE.

Eh bien, c'est cela même ; c'est ma tour, c'est un vieux phare abandonné. Personne n'osait plus y monter... On y va par un long corridor dont j'ai trouvé la clef. Je l'ai perdue depuis... J'en ai fait faire une autre ; car personne n'y entre que moi. Quelquefois Yssaline m'accompagne. Méléandre n'est monté qu'une fois ; il a eu le vertige. C'est très haut, vous verrez. On voit toute la mer. Elle écume tout autour de la tour, excepté du côté du château. Et tous les oiseaux de la mer habitent dans les trous des murailles.

Ils poussent de grands cris quand ils me reconnaissent. Il y a aussi des centaines de colombes; on a voulu les mettre ailleurs; mais elles ne veulent pas l'abandonner. Elles reviennent toujours... Êtes-vous fatiguée ?

AGLAVAINE.

Oui, un peu, Sélysette. J'ai fait un long voyage.

SÉLYSETTE.

Oui, c'est vrai... Nous monterons demain, et puis il fait grand vent ce soir...

Un silence.

MÉLÉANDRE.

C'est étrange, Aglavaine... J'avais tant de choses à vous dire... Et puis, dans ces premiers moments tout se tait; et il semble vraiment qu'on attende quelque chose.

AGLAVAINE.

On attend en effet que le silence parle...

MÉLÉANDRE.

Que vous dit-il ?

AGLAVAINE.

Si l'on pouvait redire ce qu'il nous dit, ce ne serait plus le silence... Nous n'avons prononcé que des paroles à peu près inutiles, des paroles que tout le monde eût pu trouver, et cependant,

ne sommes-nous pas tranquilles, et ne savons-nous pas que nous nous sommes dit des choses qui valent bien mieux que nos paroles ? Nous nous sommes dit les petits mots timides que disent les étrangers qui se rencontrent, et cependant, qui sait tout ce qui vient de se passer entre nous trois ; et si tout ce qui doit nous arriver ne s'est pas décidé sous une de ces paroles... Existe-t-il une destinée que des paroles n'aient jamais effleurée ? Mais ce que je sais, en tout cas, c'est que notre silence m'a prédit que j'allais aimer Sélysette comme une petite sœur... Il a crié cela, à travers toute mon âme, depuis le premier pas que j'ai fait dans cette salle ; et c'est la seule voix que j'aie bien entendue...

Attirant Sélysette.

Pourquoi donc, Sélysette, faut-il que l'on vous aime ainsi, et qu'on pleure malgré soi lorsque l'on vous embrasse ?...

Elle l'embrassse longuement.

Viens aussi, Méléandre...

Elle l'embrasse également.

C'était peut-être ce baiser que nous attendions tous, et ce sera le sceau qui scellera notre silence pour la nuit...

Ils sortent.

ACTE II

—

SCÈNE I

Un berceau de feuillage dans le parc.

Entrent Aglavaine et Méléandre.

MÉLÉANDRE.

Il n'y a pas huit jours que nous vivons ensemble sous ce toit, et déjà je ne puis plus m'imaginer que nous ne soyons pas nés dans le même berceau. Il semble que nous n'ayons jamais été séparés et que je t'aie connue avant de me connaître. Tu me parais antérieure à tout ce que je suis, je sens ton âme mieux que je ne sens la mienne, tu es plus près de moi que tout moi-même ; et si l'on me disait « il vous faut sauver votre vie », c'est ta vie qu'il me faudrait sauver pour que je pusse vivre... Je ne me verrais plus si tu n'étais pas là, je ne puis plus me retrouver, je ne puis plus me sourire, je ne puis plus m'aimer qu'en toi seule. Il me semble souvent que mon âme et mon être et tout ce qu'ils possè-

dent ont changé de demeure et que c'est la partie de moi-même qui n'est pas de ce monde que j'embrasse en pleurant quand je t'embrasse ainsi...

AGLAVAINE.

Je dis de même, Méléandre. Lorsque je t'embrasse à mon tour, il me semble que c'est moi-même que j'embrasse quand je serai plus belle.. Je ne suis réelle que lorsque tu es là ; et je n'entends ma voix que mêlée à la tienne. Je me cherche hors de moi et c'est en toi que je me trouve, je te cherche hors de moi et c'est en moi que je te trouve... je ne distingue plus nos mains, nos âmes ni nos lèvres... Je ne sais déjà plus si tu es ma clarté ou si je deviens ta lumière... Tout se joint tellement en nos êtres, qu'il n'est plus possible de dire où l'un de nous commence et où l'autre finit... Le moindre de tes gestes me révèle à moi-même, chacun de tes sourires, chacun de tes silences et chacun de tes mots m'enchaîne à une nouvelle ivresse... Je sens que je fleuris en toi comme tu fleuris en moi ; et nous naissons sans cesse l'un en l'autre...

MÉLÉANDRE.

Il n'y a qu'une chose qui nous sépare encore, c'est notre étonnement...

AGLAVAINE.

C'est vrai ; je m'étonne jour et nuit qu'un être tel que toi existe réellement...

MÉLÉANDRE.

Moi aussi... Mes yeux, mes mains et mes oreilles ne me suffisent plus... Je crois rêver quand je te vois, je crois rêver quand je t'entends, je crois avoir rêvé quand je ne te vois plus, je crois m'être trompé quand je ne t'entends plus. Je reviens près de toi et je crois que je me trompe encore... Je te vois, je t'entends, je t'embrasse, et dans ce moment même je voudrais fuir encore pour retrouver mon autre certitude...

AGLAVAINE.

Moi aussi... Quand je suis près de toi, je voudrais m'éloigner pour te voir de plus près lorsque je suis toute seule ; et lorsque je suis seule, je viens te rechercher parce que je sais bien que ton âme m'attend mille fois plus profonde que je ne puis l'imaginer... Je ne sais plus ce qu'il faut faire au milieu d'un bonheur comme le nôtre ; et l'on dirait parfois que je suis malheureuse à force d'être heureuse...

MÉLÉANDRE.

Où donc te trouvais-tu, durant toutes les années que nous avons vécues sans soupçonner que nous vivions tous deux ?...

AGLAVAINE.

J'y songeais aussi, Méléandre, car déjà nos deux âmes se parlent bien avant que notre bouche s'ouvre...

MÉLÉANDRE.

Et cependant, quand tu me parles, c'est bien ma propre voix que j'entends pour la première fois...

AGLAVAINE.

Moi de même, quand tu parles, c'est mon cœur que j'écoute ; et lorsque je me tais, c'est ton cœur que j'entends... je ne peux plus trouver le mien sans rencontrer le tien. Je ne puis plus chercher le tien sans retrouver le mien...

MÉLÉANDRE.

Nous avons en nous le même monde... Dieu s'est trompé sans doute quand il a fait ainsi deux êtres de notre être...

AGLAVAINE.

Où donc te trouvais-tu, toi aussi, durant toutes ces années où j'attendais si seule ?...

MÉLÉANDRE.

J'attendais seul aussi et je n'espérais plus...

AGLAVAINE.

J'attendais seule aussi et j'espérais toujours...

MÉLÉANDRE.

Mais qui donc t'avait dit que quelqu'un t'attendait de la sorte ?...

AGLAVAINE.

Personne n'avait rien dit ; et je ne savais rien ; si ce n'est ce qu'on sait peut-être sans savoir ; et je te connaissais sans t'avoir jamais vu...

MÉLÉANDRE.

Mais pouvais-tu m'aimer autant que je t'aimais avant de m'avoir vu ?...

AGLAVAINE.

Et toi, m'avais-tu vue, comme je t'avais vu avant de t'avoir retrouvé ?...

MÉLÉANDRE.

Je ne crois pas que ce qui nous arrive soit jamais arrivé à personne ; ni qu'il y ait d'autres vies pareilles à notre vie...

AGLAVAINE.

Oh ! Je songe parfois que ce n'est pas possible !...

MÉLÉANDRE.

Moi aussi, et j'ai peur...

AGLAVAINE.

De quoi donc as-tu peur ?... nous nous sommes retrouvés, que peut-on craindre encore ?

MÉLÉANDRE.

C'est quand on est heureux qu'il faut craindre au contraire... Il n'y a rien qui soit plus menaçant

que le bonheur ; et chaque baiser qu'on donne peut réveiller un ennemi... puis il y a autre chose...

AGLAVAINE.

Quoi ?

MÉLÉANDRE.

Sélysette...

AGLAVAINE.

Eh bien ?

MÉLÉANDRE.

As-tu songé à Sélysette ?

AGLAVAINE.

Oui.

MÉLÉANDRE.

Et cela ne te trouble pas ?

AGLAVAINE.

Non ; cela ne me troublera plus...

MÉLÉANDRE.

Elle souffrira peut-être...

AGLAVAINE.

Ne puis-je pas t'aimer comme un frère, Méléandre ?

MÉLÉANDRE.

Cependant, si elle pleure ?...

AGLAVAINE.

Elle ne pleurera pas longtemps, si elle monte avec nous... Pourquoi ne monterait-elle pas en même temps que nous-mêmes vers l'amour qui ignore les petites choses de l'amour ? Elle est meilleure que tu ne crois, Méléandre ; nous lui tendrons la main : elle saura nous rejoindre ; et une fois près de nous, elle ne pleurera plus... Et elle nous bénira pour les larmes versées, car il y a des larmes qui sont plus bienfaisantes que des baisers...

MÉLÉANDRE.

Crois-tu que je puisse t'aimer comme une sœur, Aglavaine ?

AGLAVAINE.

Ah...

MÉLÉANDRE.

Crois-tu que tu puisses m'aimer comme un frère ?

AGLAVAINE.

Quand tu me le demandes, je ne sais plus...

MÉLÉANDRE.

Je ne puis plus le croire. Nous allons lutter jour et nuit, nous allons lutter bien longtemps ; et nos plus belles forces qui seraient devenues de l'amour plus précieux, de la beauté peut-être ou

des vérités plus profondes, vont s'épuiser dans une lutte inutile... Et plus nous lutterons, plus nous verrons monter entre nous un désir qui sera comme un voile de plus et plus obscur... Et les meilleures choses vont mourir en nous-mêmes, à cause de ce désir... Il semble qu'il n'y ait au fond de tout cela qu'une bien petite chose ; et cependant cette petite chose a peut-être la force d'écarter à jamais deux âmes de leur bonheur parfait... Est-ce que tout, les étoiles et les fleurs, les matins et les soirs, les pensées et les larmes, ne se transforme pas selon le baiser qu'on se donne ?... Est-ce que la nuit même a la même profondeur dans les yeux d'une sœur et les yeux d'une amante ? Ne fermons pas la porte aux plus belles vérités... toute la lumière de nos deux vies va se briser contre un petit mensonge... Tu n'es pas ma sœur, Aglavaine, et je ne pourrais pas t'aimer comme une sœur...

AGLAVAINE.

C'est vrai que tu n'es pas mon frère, Méléandre ; mais c'est ici, sans doute, que nous devons souffrir...

MÉLÉANDRE.

Toi aussi, tu aimes donc les souffrances inutiles ?

AGLAVAINE.

Je n'aime que les souffrances que je puis prendre aux autres...

MÉLÉANDRE.

Et quelles souffrances ici pourrons-nous prendre aux autres sans tuer le meilleur de nous-mêmes ?

AGLAVAINE.

Nous ne le savons pas encore, mais nous devons agir comme si nous le savions — et s'il faut qu'on se trompe, il vaut mieux qu'on se trompe aux dépens de soi-même...

MÉLÉANDRE.

Je le sais, mais que faire ?...

AGLAVAINE.

Le destin nous a rapprochés, nous nous sommes reconnus comme deux êtres ne se sont peut-être jamais reconnus jusqu'ici. Nous nous aimons ; et rien au monde ne peut plus faire que je ne t'aime pas, que tu ne m'aimes plus...

MÉLÉANDRE.

Je le crois comme toi. — Je ne vois rien au monde...

AGLAVAINE.

Pourtant, si je faisais pleurer une chose innocente, me reconnaîtrais-tu ?

MÉLÉANDRE.

Elle ne pourra pleurer que parce qu'elle se trompe...

AGLAVAINE.

Les larmes qui se trompent sont douloureuses aussi...

MÉLÉANDRE.

Il ne nous resterait plus qu'à nous fuir, Aglavaine ; mais ce n'est pas possible !... Une chose aussi belle n'est pas née pour mourir ; et nous devons avoir des devoirs envers nous...

AGLAVAINE.

Je le crois aussi, Méléandre ; et je crois qu'il y a mieux à faire qu'à nous fuir... Je ne peux pas m'imaginer que ces choses soient nées pour finir dans les larmes...

MÉLÉANDRE.

On ne sait pas pourquoi elles naissent ; mais on sait que les larmes ne se sont jamais fait attendre...

AGLAVAINE.

En attendant, s'il faut que quelqu'un souffre, il faut que ce soit nous... Il y a mille devoirs ; mais je crois qu'on se trompe rarement lorsqu'on tâche d'abord d'enlever une souffrance au plus faible pour la reporter sur soi-même.

MÉLÉANDRE, l'enlaçant.

Tu es belle, Aglavaine...

AGLAVAINE, l'enlaçant à son tour.

Je t'aime, Méléandre...

MÉLÉANDRE.

Est-ce toi qui pleures, Aglavaine ?...

AGLAVAINE.

Non c'est nous, Méléandre...

MÉLÉANDRE.

Est-ce nous aussi qui tremblons...

AGLAVAINE.

Oui...

Ils s'embrassent. On entend un cri de douleur dans le feuillage ; puis on voit Sélysette fuir, échevelée, vers le château.

MÉLÉANDRE.

Sélysette !...

AGLAVAINE.

Oui...

MÉLÉANDRE.

Elle nous a entendus... Elle fuit vers le château...

AGLAVAINE, lui montrant au loin Sélysette.

Va !... Va !...

MÉLÉANDRE.

Oui...

Il s'élance à la poursuite de Sélysette. Aglavaine s'appuie contre un arbre et pleure silencieusement.

SCÈNE II

Au fond du parc. Un banc de pierre au bord d'un grand bassin.

On découvre Aglavaine endormie sur un banc et voilée. Entre Sélysette.

SÉLYSETTE.

« Sélysette, la petite Sélysette, il ne faut pas qu'elle pleure... » Il a pitié de moi parce qu'il ne m'aime plus... Je ne l'aime plus non plus... Ils croient que je vais me tenir bien tranquille ; et qu'il suffit de m'embrasser en regardant ailleurs... « Sélysette, la petite Sélysette... » on dit cela très tendrement ; oh ! bien plus tendrement que d'habitude... Il regarde autre chose quand il m'embrasse maintenant ; ou bien il me regarde en ayant l'air de demander pardon... Et tandis qu'ils s'embrassent, il faut que je me cache comme si j'avais volé... Ils sont encore sortis ce soir ; et je les ai perdus de vue... « La petite Sélysette » n'est pas dans le secret... on ne lui parle plus qu'en souriant... on lui donne un baiser sur le front... on lui offre des fleurs et des fruits... « le petite Sélysette » est protégée par l'étrangère... on l'embrasse en pleurant pour se dire : oh ! la pauvre petite... il n'y a rien à faire...

elle ne s'en ira pas... mais elle ne verra rien... et on se prend les mains quand elle tourne la tête... oui, oui ; jusqu'au moment... Patience, patience... « La petite Sélysette » aura son jour aussi... Elle ne sait pas encore ce qu'il faut faire, mais patience, patience, on verra...

Apercevant Aglavaine sur le banc.

Ils sont là !... Ils se sont endormis dans les bras l'un de l'autre !... Oh ! ceci !... oh ! ceci !... je vais !... Yssaline, grand'mère !... Il faut qu'on voie !... Il faut qu'on voie ceci !... Il ne viendra personne !... Je suis toujours toute seule... Je vais...

S'approchant.

Elle est toute seule aussi... est-ce un rayon de lune ou bien son voile blanc ?... Elle dort ; qu'est-ce que je vais faire ?... Oh ! elle ne sait pas !... elle est au bord du réservoir et si elle se retourne elle tombe dans la citerne... il a plu... elle s'est voilé la tête mais sa poitrine est découverte... elle est trempée... elle a froid... elle ne connaît pas le pays... est-elle tombée ou bien est-elle malade ?... oh ! elle tremble en dormant... je vais lui donner mon manteau...

Elle recouvre Aglavaine et soulève le voile qui cache le visage.

Elle dort profondément... je crois qu'elle a pleuré... elle n'a pas l'air heureuse... elle n'a pas l'air plus heureuse que moi... elle est pâle ; je vois

qu'elle pleure aussi... elle est belle... elle est belle quand elle est pâle ainsi...on dirait qu'elle se mêle aux clartés de la lune... il ne faut pas l'éveiller brusquement... elle pourrait prendre peur et tomber dans le puits.

Se penchant doucement.

Aglavaine... Aglavaine...

AGLAVAINE, s'éveillant.

Ah !... il fait clair...

SÉLYSETTE.

Prenez garde... vous êtes au bord du quai... Ne vous retournez pas, vous auriez le vertige...

AGLAVAINE.

Où suis-je ?

SÉLYSETTE.

Au bord des réservoirs d'eau douce du château... Vous ne le saviez pas ?... vous y êtes venue seule ? il fallait prendre garde, c'est l'endroit dangereux...

AGLAVAINE.

Je ne savais pas... il faisait noir... j'ai vu la haie de buis, puis un banc... j'étais triste et j'étais fatiguée...

SÉLYSETTE.

Avez-vous froid ? Fermez donc le manteau...

AGLAVAINE.

Qu'est-ce que ce manteau ? — C'est le tien, Sélysette ? — C'est toi qui m'as couverte tandis que je dormais ?... — Mais c'est toi qui as froid... Viens ici, que je te couvre aussi... Tu trembles plus que moi...

Se retournant.

Oh ! je vois... A présent que la lune s'est levée, je vois l'eau qui reluit entre les deux murailles... Si j'avais fait un mouvement... et c'est toi...

Elle regarde longuement Sélysette et l'embrasse.

Sélysette...

SÉLYSETTE.

Ne restons pas ici... C'est l'endroit de la fièvre...

AGLAVAINE.

Il ne faut jamais faire attendre des moments comme ceux-ci. Ils ne reviennent pas deux fois... J'ai vu ton âme, Sélysette, parce que tu m'as aimée malgré toi tout à l'heure...

SÉLYSETTE.

Nous allons prendre froid, Aglavaine...

AGLAVAINE.

Je t'en prie, ne tente pas de fuir au moment où tout ce qu'il y a de plus grave dans ton être voudrait venir à moi... Crois-tu que je n'entende pas les efforts qui se font ?... Crois-tu que nous

serons jamais plus proches l'une de l'autre ?... Ne mettons pas des petits mots d'enfant, des petits mots pareils à des épines entre nos pauvres cœurs... Parlons comme des êtres humains, comme de pauvres êtres humains que nous sommes, qui parlent comme ils peuvent, avec leurs mains, avec leurs yeux, avec leur âme, quand ils veulent dire des choses plus réelles que celles que les paroles peuvent atteindre... Crois-tu que je n'entende pas que ton âme déborde ?... Serre-toi contre moi dans la nuit, laisse-moi t'entourer de mes bras ; et ne t'inquiète pas si tu ne peux pas me répondre... Quelque chose parle en toi que j'entends aussi bien que toi-même...

SÉLYSETTE, fondant en larmes.

Aglavaine...

AGLAVAINE.

Aglavaine pleure aussi... Elle pleure parce qu'elle t'aime et parce qu'elle non plus ne peut pas dire au juste ce qu'il lui faudrait faire, ce qu'il lui faudrait dire... Nous voici toutes seules, ma pauvre Sélysette, nous voici toutes seules, à nous serrer l'une contre l'autre dans l'obscurité... et le bonheur ou le malheur qui va nous arriver se décide en nous-mêmes, en ce moment peut-être... Mais personne ne peut le connaître... Et je ne trouve pas autre chose que des larmes pour interroger l'avenir... Je croyais être la plus sage, et quand le moment vient où il faudrait savoir, je

sens que j'ai besoin de toi plus que tu n'as besoin de moi... Et c'est pour cela que je pleure, et c'est pour cela que je t'embrasse ainsi, afin de nous rapprocher toutes deux, autant qu'on peut le faire, de ce qui se décide au fond de nous... Je t'ai fait bien du mal, ce matin...

SÉLYSETTE.

Non, non ; tu ne m'as pas fait de mal...

AGLAVAINE.

Je t'ai fait bien du mal, ce matin... Et je voudrais ne plus jamais t'en faire... Mais que faut-il donc faire pour ne pas faire de mal à ceux qu'on aime le mieux ?... On dirait vraiment que dès qu'on aime un être, on le désigne en même temps que soi-même à des souffrances qui ne l'avaient pas encore aperçu... Et c'est ainsi, que dans le moment même où je sentais que je t'aimais le plus profondément, j'ai donné ce baiser qui était né pour toi et qui t'a fait pleurer pour la première fois...

SÉLYSETTE.

J'ai pleuré, Aglavaine ; mais je n'étais pas raisonnable... Je ne pleurerai plus.

AGLAVAINE.

Ma pauvre Sélysette, on ne sait pas au juste quand on est raisonnable... Il ne faut pas se demander si ceux qui pleurent sont raisonnables ou non, mais simplement ce qu'on peut faire pour qu'ils ne pleurent plus.

SÉLYSETTE, sanglotant.

Aglavaine!

AGLAVAINE.

Qu'y a-t-il, tu es toute tremblante?

SÉLYSETTE.

Je ne t'avais pas encore vue dormir...

AGLAVAINE.

Tu me verras dormir bien souvent, Sélysette...

SÉLYSETTE.

Et puis on ne m'avait jamais rien dit... Non, personne, personne...

AGLAVAINE.

Si, si; ma pauvre Sélysette, on t'aura dit sans doute ce que l'on dit à tout le monde; car tout le monde parle quand il veut; et tout être a l'occation d'entendre les paroles nécessaires; mais tu ne savais pas encore écouter...

SÉLYSETTE.

Ce n'était pas la même chose... Jamais, jamais...

AGLAVAINE.

C'est que tu n'écoutais pas, Sélysette, vois-tu, ce n'est pas avec les oreilles qu'on écoute; et ce que tu entends à présent, ce n'est pas avec tes oreilles que tu l'entends vraiment; car au fond, tu n'entends pas ce que je dis, tu entends simplement que je t'aime...

SÉLYSETTE.

Je t'aime aussi...

AGLAVAINE.

Et c'est pourquoi tu écoutes et comprends si bien ce que je ne puis dire... Ce ne sont pas nos mains seules qui sont jointes en ce moment, ma pauvre Sélysette... Mais Méléandre t'aime aussi, pourquoi ne l'écoutais-tu pas ?

SÉLYSETTE.

Il n'est pas comme toi, Aglavaine...

AGLAVAINE.

Il est meilleur que moi ; et il doit t'avoir parlé plus d'une fois bien mieux que je ne puis le faire...

SÉLYSETTE.

Non, non ; ce n'est pas la même chose... Écoute, je ne peux pas te dire au juste ce que c'est... Quand il est là, je me cache en moi-même... Je ne veux pas pleurer... Je ne veux pas qu'il croie que je comprends... Je l'aime trop...

AGLAVAINE.

Dis encore, Sélysette... Je t'embrasserai doucement pendant que tu me parles...

SÉLYSETTE.

C'est si difficile... Tu ne comprendras pas, je ne puis pas le dire...

AGLAVAINE.

Si je ne comprends pas ce que tu dis, je comprendrai ce que tes larmes disent...

SÉLYSETTE.

Oui, voilà... Je ne veux pas qu'il m'aime pour autre chose... Je veux qu'il m'aime parce que c'est moi seule... Oh ! ce n'est pas possible de le dire tout à fait... Je ne veux pas qu'il m'aime parce que je suis d'accord avec lui, ou parce que je puis lui répondre... On dirait que je suis jalouse de moi-même... tu comprends un peu, Aglavaine ?

AGLAVAINE.

On voit sans peine s'il y a de l'eau pure dans un vase de cristal, Sélysette... Tu avais peur de lui montrer que tu es belle... On ne sait pas pourquoi on a souvent cette crainte quand on aime... On désire trop peut-être que les autres devinent... Mais c'est une peur qu'il faut vaincre... Puis, vois-tu, à force de se cacher aux autres on finit par ne plus se retrouver soi-même...

SÉLYSETTE.

Je ne suis pas raisonnable, je sais bien... Je veux qu'il m'aime alors même que je ne saurais rien, que je ne ferais rien, que je ne verrais rien, que je ne serais rien... Il me semble que je voudrais qu'il m'aimât si je n'existais pas... Et alors je cachais, je cachais... Je voudrais cacher tout...

Ce n'est pas de sa faute... Et c'est pourquoi j'étais heureuse quand il m'embrassait en haussant les épaules et en hochant la tête... Bien plus heureuse que lorsqu'il m'embrassait en m'admirant... Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut qu'on aime, je suppose ?...

AGLAVAINE.

On ne sait pas comment il faut qu'on aime... les uns aiment ainsi et les autres ainsi ; et l'amour fait ceci, ou l'amour fait cela ; et c'est toujours très bien puisque c'est l'amour... On le regarde au fond de soi, comme un vautour ou comme un aigle étrange dans une cage... La cage vous appartient, mais l'oiseau n'appartient à personne... on le regarde avec inquiétude, on le réchauffe, on le nourrit, mais on ne sait ce qu'il va faire, s'il va voler, se meurtrir aux barreaux ou chanter... Il n'y a rien au monde qui soit plus loin de nous que notre amour, ma pauvre Sélysette... Il faut bien qu'on attende et l'on ne peut qu'apprendre à le comprendre...

SÉLYSETTE.

L'aimes-tu, Aglavaine ?

AGLAVAINE.

Qui cela, Sélysette ?

SÉLYSETTE.

Méléandre...

AGLAVAINE.

Comment ne l'aimerais-je pas ?

SÉLYSETTE.

Mais l'aimes-tu comme je l'aime ?

AGLAVAINE.

Je tâche de l'aimer comme je t'aime, Sélysette.

SÉLYSETTE.

Mais si tu l'aimais trop ?...

AGLAVAINE.

Je crois qu'on ne saurait trop aimer, mon enfant...

SÉLYSETTE.

Mais s'il t'aime mieux que moi ?

AGLAVAINE.

Il aimera en toi ce qu'il aimait en moi, puisque c'est la même chose...

Il n'y a pas un être au monde qui me ressemble autant que Méléandre. Comment ne t'aimerait-il pas puisque je t'aime, et comment pourrais-je l'aimer si lui ne t'aimait pas ?... Il ne serait plus semblable à lui-même ni à moi...

SÉLYSETTE.

Il n'y a rien qu'il puisse aimer en moi... et tu sais tant de choses que je ne saurai jamais, Aglavaine...

AGLAVAINE.

Embrasse-moi, Sélysette, et crois-moi quand je dis que tout ce que je sais, peut-être, ne vaut pas mieux que tout ce que tu crois ne pas savoir... Je saurai lui montrer que tu es plus profonde et plus belle qu'il ne croit...

SÉLYSETTE.

Tu pourras faire qu'il m'aime encore quand tu es là ?

AGLAVAINE.

S'il ne t'aimait plus parce que je suis ici, je m'en irais tout de suite, Sélysette...

SÉLYSETTE.

Je ne veux pas que tu t'en ailles...

AGLAVAINE.

Il le faudrait bien, car je n'aimerais plus...

SÉLYSETTE.

C'est alors que je serais malheureuse, Aglavaine...

AGLAVAINE.

Peut-être, Sélysette...

SÉLYSETTE.

Oh ! je commence à t'aimer, à t'aimer, Aglavaine !...

AGLAVAINE.

Je t'aime depuis bien longtemps, Sélysette...

SÉLYSETTE.

Pas moi ; quand je t'ai vue je ne t'aimais pas ; et puis, je t'aimais tout de même... J'ai voulu un moment... oh ! du mal, bien du mal... Mais je ne savais pas que tu étais ainsi... si j'avais été à ta place, j'aurais été méchante...

AGLAVAINE.

Non, non ; ma pauvre Sélysette... tout au fond de toi-même tu n'aurais pas été méchante, mais tu n'aurais pas su comment on pouvait être bonne en étant malheureuse... Tu aurais cru que ton devoir était d'être méchante parce que tu n'avais pas le courage d'être bonne... on souhaite tous les maux à ceux qui nous offensent ; et puis, au moindre mal qui leur arrive, on voudrait leur donner tout le bonheur que l'on possède, afin qu'ils ne pleurent plus... Mais pourquoi ne pas les aimer avant qu'ils deviennent malheureux ? On ne se trompe pas en les aimant d'avance, car il n'y a pas d'être en ce monde qui soit heureux jusqu'à la fin...

SÉLYSETTE.

Je voudrais t'embrasser encore une fois, Aglavaine... C'est étrange, au commencement, je ne pouvais pas t'embrasser... Oh ! je craignais ta bouche... Je ne sais pas pourquoi... et maintenant... Est-ce qu'il t'embrasse souvent ?

AGLAVAINE.

Lui ?

SÉLYSETTE.

Oui.

AGLAVAINE.

Oui, Sélysette, et je l'embrasse aussi.

SÉLYSETTE.

Pourquoi ?

AGLAVAINE.

Parce qu'il y a des choses qu'on ne peut dire qu'en s'embrassant... Parce que les choses les plus profondes et les plus pures peut-être ne sortent pas de l'âme tant qu'un baiser ne les appelle...

SÉLYSETTE.

Tu peux l'embrasser quand je le vois, Aglavaine...

AGLAVAINE.

Je ne l'embrasserai plus si tu veux, Sélysette.

SÉLYSETTE, sanglotant tout à coup.

Et tu peux l'embrasser quand je ne le vois pas...

Elle se penche sur l'épaule d'Aglavaine et continue d'y sangloter doucement.

AGLAVAINE.

Ne pleure pas, Sélysette, car tu es meilleure que nous deux...

SÉLYSETTE.

Je ne sais pas pourquoi je pleure... je ne suis pas malheureuse... Je suis heureuse de t'avoir réveillée, Aglavaine...

AGLAVAINE.

Je suis heureuse aussi de t'avoir réveillée, Sélysette... viens, partons... Il ne faut pas s'attarder trop longtemps aux endroits où notre âme a été plus heureuse qu'une âme humaine ne peut l'être...

Elles sortent enlacées.

— —

SCÈNE III

Un appartement dans le château.

On découvre au fond de la salle et dans l'ombre Méligrane et Sélysette.

MÉLIGRANE.

Tu n'en peux plus, ma pauvre Sélysette, ne dis pas non ; ne secoue pas la tête en t'essuyant les yeux...

SÉLYSETTE.

Mais, grand'mère, je te dis que je pleure parce que je suis heureuse...

MÉLIGRANE.

On ne pleure pas ainsi lorsque l'on est heureuse...

SÉLYSETTE.

Mais si, l'on pleure ainsi, puisque je pleure ainsi...

MÉLIGRANE.

Ecoute-moi, Sélysette... J'ai écouté tantôt tout ce que tu m'as dit au sujet d'Aglavaine... Je ne sais pas parler comme elle... Je suis une vieille femme qui ne sait pas grand'chose, mais j'ai souffert aussi, je n'ai que toi au monde, je suis près du tombeau, et tout cela, vois-tu, montre des vérités qui ne sont peut-être pas aussi belles que celles dont nous parle Aglavaine, mais ce ne sont pas toujours les plus belles vérités qui ont raison contre des vérités plus simples et plus vieilles... Je ne vois qu'une chose, ma pauvre Sélysette, c'est que malgré les sourires que tu montres, tu pâlis, et tu pleures dès que tu te crois seule... Il ne faut pas lutter ainsi contre ses propres forces... On a beau se dire que les larmes ne sont pas raisonnables ou qu'elles ne sont pas belles; lorsqu'on est arrivé à la fin de sa vie, on a vu trop souvent qu'elles seules ont raison... Il y a, je le sais, bien des choses qui sont plus belles que les larmes; et bien souvent, il vaudrait mieux ne pas pleurer... Mais quand on ne peut plus s'empêcher de pleurer, il faut croire à la vérité de ses larmes; il faut se dire qu'il y a en elles quelque chose qui est plus vrai encore que les plus belles choses qu'on voit au-dessus d'elles... car, vois-tu, Sély-

sette, c'est souvent le destin qui parle par nos larmes et c'est du fond de l'avenir qu'elles montent dans nos yeux...

Aglavaine entre par le fond de la salle, sans qu'elles l'aperçoivent.

Tu as pleuré longtemps, ma pauvre Sélysette, et tu sais bien que tu ne pourras pas t'empêcher de pleurer... A quoi veux-tu qu'aboutisse tout ceci ? J'ai réfléchi patiemment dans mon coin, et je tâche de parler de sang-froid, malgré ce que je souffre à te voir injustement souffrir... Il n'y a pas deux solutions humaines à ces tristesses ; et il faut bien que l'une de vous deux meure ou que l'autre s'en aille... Et qui doit s'en aller si ce n'est celle que le destin a fait venir trop tard ?...

SÉLYSETTE.

Pourquoi n'est-ce pas celle qui est venue trop tôt ?

AGLAVAINE, s'avançant.

On ne vient pas trop tôt, ma pauvre Sélysette... on vient à l'heure dite, et je crois que grand'mère a raison...

SÉLYSETTE.

Si grand'mère a raison, nous serons malheureuses...

AGLAVAINE.

Et si grand'mère a tort, nous pleurerons aussi... Que veux-tu, Sélysette, on n'a le plus souvent

que le choix de ses larmes, et si je n'écoutais que ma pauvre sagesse, je te dirais qu'il faut qu'on choisisse les plus belles ; et les plus belles ici sont celles que tu versais... Mais depuis quelques jours, je suis inquiète aussi ; et je me suis dit plus d'une fois que, sous les vérités qu'on peut atteindre, il faut bien qu'il y ait une vérité plus grave, qui attend son moment tout au fond de nous-mêmes, et dont toutes nos paroles n'altèrent pas le sourire ou n'essuient pas les yeux... et je crois aujourd'hui avoir trouvé cette vérité qui nous ferait agir malgré tous nos efforts... Adieu, ma Sélysette. Embrasse-moi. Il est tard, Méléandre t'attend...

SÉLYSETTE.

Tu ne viens pas l'embrasser avec moi, Aglavaine ?

AGLAVAINE.

Je ne l'embrasserai plus, je t'embrasserai seule quand nous serons ensemble, et je pourrai lui dire tout ce qu'il faut lui dire, comme si je l'embrassais lui-même...

SÉLYSETTE.

Qu'y a-t-il ? Tes yeux brillent, tu me caches quelque chose...

AGLAVAINE.

Mes yeux brillent, au contraire, parce que je

ne cache plus rien... J'ai reconnu tantôt qu'il t'aimait bien plus profondément qu'il ne croyait le faire...

SÉLYSETTE.

Il te l'a dit ?...

AGLAVAINE.

Non ; s'il me l'avait dit, je n'en serais pas aussi sûre...

SÉLYSETTE.

Mais toi ; il ne t'aime plus ?...

AGLAVAINE.

Il m'aime moins que toi...

SÉLYSETTE.

Oh ! ma pauvre Aglavaine !... Mais ce n'est pas possible... pourquoi t'aime-t-il moins ? Que veux-tu que je fasse ? Il ne faut pas que tu sois seule ce soir, si tu n'es pas heureuse... veux-tu que je reste avec toi ?... Je lui dirai...

AGLAVAINE.

Va, va... hâte-toi, Sélysette... je ne serai jamais plus heureuse que ce soir...

Elles s'embrassent en silence et sortent séparément.

ACTE III

—

SCÈNE I

Dans le parc.

Entrent Méléandre et Sélysette.

SÉLYSETTE.

Pardonne-moi, Méléandre, tu voudrais être seul. Je suis toujours pour toi une cause de tristesse ; mais je m'en irai tout de suite... je sors de la chambre d'Aglavaine... elle dort déjà et je l'ai embrassée sur les lèvres ; et bien que les étoiles éclairent tout son lit, elle ne s'est pas réveillée... Je ne te retiendrai pas longtemps ; et nous irons l'éveiller tout à l'heure, car elle pleure dans son rêve... je n'ai pas osé l'éveiller toute seule... mais je voudrais te parler d'une chose... je ne sais pas encore si j'ai tort ou raison, ni si c'est bien ou mal... je ne peux pas le demander à Aglavaine, mais tu pardonneras aussi si je me trompe.

MÉLÉANDRE.

Qu'y a-t-il, Sélysette ? — Viens ici, sur ce banc, et assieds-toi sur mes genoux. Je caresserai tes cheveux pendant que tu me parles ; tu ne me verras pas et tu n'auras pas peur... je crois que tu as quelque chose de très lourd sur le cœur...

SÉLYSETTE.

Ce n'est pas sur le cœur... c'est sur moi... je ne puis pas dire où... c'est peut-être sur l'âme... c'est quelque chose qui pèse... et quelque chose qui fait comprendre... quoi ?... je n'en sais rien encore, mais je suis plus heureuse que dans le temps où je ne sentais rien peser sur moi...

MÉLÉANDRE.

Tu es bien changée, Sélysette... et moi aussi, j'avais à te parler... je ne retrouve plus ton visage d'autrefois, et les pauvres fleurs de tes joues ne revivent même plus sous mes baisers... autrefois tu riais lorsque je t'embrassais ainsi...

SÉLYSETTE.

Autrefois je riais plus souvent ; mais maintenant je suis bien plus heureuse...

MÉLÉANDRE.

Je ne sais, Sélysette... il arrive parfois que l'âme se croit heureuse, quand c'est le cœur qui n'en peut plus... Mais laissons tout cela ; et dis-moi avant tout ce qui te tourmente ce soir...

SÉLYSETTE.

Aglavaine s'en va...

MÉLÉANDRE.

Aglavaine ? Elle te l'a dit ?

SÉLYSETTE.

Oui...

MÉLÉANDRE.

Quand cela ?... Et pourquoi s'en va-t-elle ?

SÉLYSETTE.

Elle ne me l'a pas dit... mais il est sûr qu'elle s'en ira ; puisqu'elle croit aujourd'hui que c'est ce qu'il faut faire... et c'est pourquoi je me demande s'il n'est pas préférable que ce soit moi qui parte...

MÉLÉANDRE.

Toi, Sélysette ? — Mais qu'est-il arrivé ?...

SÉLYSETTE.

Il n'est rien arrivé ; et je t'en prie, si tu ne veux pas qu'elle pleure sans raison, n'en parle pas à Aglavaine... Mais, vois-tu, Méléandre, j'ai réfléchi aussi pendant que vous étiez ensemble, tandis que j'attendais aux côtés de grand'mère... et quand vous reveniez, si heureux, si unis, que tous se taisaient malgré eux lorsque vous approchiez... je me le suis dit bien souvent ; je ne suis, moi, qu'une pauvre petite chose qui ne pourrais

jamais vous suivre... mais vous avez toujours été si bons pour moi, que je l'ai vu bien tard... et bien souvent vous vouliez m'emmener avec vous parce que j'étais triste... et quand je vous accompagnais, vous paraissiez plus gais qu'à l'ordinaire, mais vos deux âmes n'avaient plus leur bonheur, et j'étais entre vous comme une étrangère qui a froid... et cependant ce n'était pas de votre faute, et ce n'était pas de ma faute non plus... je sais bien que je ne puis comprendre... et cependant je sais qu'il faut que l'on comprenne...

MÉLÉANDRE.

Ma chère, chère et bonne Sélysette, Aglavaine a raison et je ne savais pas que tu fusses si belle... mais que crois-tu ne pas comprendre ? — Crois-tu que nous comprenions quelque chose que tu ne comprennes pas ? Hélas ! ma pauvre Sélysette, la différence est si petite au fond des choses, et l'on ne saurait dire pour quelles raisons on aime. Mais si tu as pu dire ce que tu viens de dire, tu n'as plus besoin de comprendre ; et c'est moi seul qui ne comprenais pas...

SÉLYSETTE.

Non, non ; mon pauvre Méléandre, c'est ta bonté qui parle... je sais ce qu'il faut être et cependant je ne pourrai jamais être ce que vous êtes...

MÉLÉANDRE.

Je ne te reconnais plus, Sélysette, et je n'avais

rien vu... je ne sais de quel ciel tu descends quand tu parles ainsi...

SÉLYSETTE.

Je descends d'Aglavaine, Méléandre...

MÉLÉANDRE.

Nous descendons tous d'Aglavaine, mon enfant; on n'a plus d'autre source que la beauté, une fois qu'on l'a connue... mais crois-tu, Sélysette, qu'il y ait une grande différence entre ton âme et celle d'Aglavaine ?

SÉLYSETTE.

Oui ; je crois qu'il y en a une très grande, Méléandre...

MÉLÉANDRE.

Je ne le crois pas, Sélysette, et je le crois de moins en moins quand j'entrevois ainsi tout ce qui se cachait sous des rires d'enfant... On va toujours aux âmes qui savent se montrer ; et l'on devrait apprendre que celles qui ne se montrent pas sont aussi belles que les autres... et peut-être plus belles, puisqu'elles ne s'en doutent pas...

SÉLYSETTE.

Non, non ; j'aurais beau faire, ce ne serait jamais la même chose, Méléandre... quand j'ai fait quelque chose que tu aimes, c'est que j'ai essayé d'imiter Aglavaine...

MÉLÉANDRE.

Sélysette...

SÉLYSETTE.

Oh ! Méléandre... je n'ai pas dit cela pour te faire un reproche... l'as-tu compris ainsi ? je ne suis plus comme autrefois et je ne ferai plus de reproches à personne. Je ne sais pas moi-même ce qui me change ainsi, et je n'aurais pas cru celui qui m'aurait dit, il y a quelque temps, que j'allais être heureuse en devenant plus triste ; et qu'un jour, je mettrais mes lèvres sur les lèvres de celle que tu devais aimer ; et cependant je ne puis plus m'empêcher de le faire...

MÉLÉANDRE.

Je ne sais ce que le ciel se prépare à exiger d'un homme quand il l'entoure ainsi...

SÉLYSETTE.

Je ne suis qu'une bien petite chose, Méléandre, mais je voudrais aussi être plus belle que je ne suis, et je voudrais aussi que l'on m'aimât en pleurant comme tu pleures quand tu l'admires.

MÉLÉANDRE.

De qui donc parles-tu ?...

SÉLYSETTE.

Je te parle de celle à qui tu penses, sans doute, quand tu ne parles pas...

MÉLÉANDRE.

Quand je suis près de toi, c'est à elle que je pense ; et quand je suis près d'elle, c'est à toi que je songe...

SÉLYSETTE.

J'ai bien vu que ce n'était pas la même chose ni les mêmes larmes, Méléandre... Elles viennent de bien plus loin que lorsqu'on a pitié et je sais qu'on ne peut plus les oublier... Et quand tu me dis que tu m'aimes pour que je sois moins triste, tu ne pourras jamais me dire ce que tu dis à Aglavaine...

MÉLÉANDRE.

Je ne sais si je te dirais les mêmes choses, Sélysette. On ne dit pas exactement ce que l'on veut, et quand on veut parler profondément à quelqu'un que l'on aime, on ne fait jamais que répondre à des questions que les oreilles n'entendent point... Et les questions que font les âmes ne sont jamais pareilles... Et c'est pourquoi nos paroles diffèrent sans que nous le sachions... Mais les questions de ton âme d'enfant, ma pauvre Sélysette, sont aussi belles que celles d'Aglavaine... Elles viennent d'une autre région, voilà tout... C'est pourquoi ne t'attriste pas, Sélysette... Il ne faut pas qu'on soit jaloux des âmes... Crois-tu, qu'au fond, je ne te parle pas, en ce moment, comme je parlerais à Aglavaine ?... Crois-tu que l'on puisse dire à un être autre

chose que ce que je te dis?... O ma belle Sélysette! si un ange du ciel descendait dans mes bras pour y prendre ta place, je ne pourrais pas lui ouvrir mon cœur plus simplement ni plus profondément que je ne l'ouvre à toi... Et tout le reste, qu'il faudrait dire encore, ne peut pas se dire ici-bas... Attendons, Sélysette; Aglavaine s'en ira ou ne s'en ira pas, elle seule le sait et ne se trompe point... Mais qu'elle reste ou s'en aille, elle aura su m'apprendre à trouver ta beauté et à t'aimer enfin comme je ne savais pas encore aimer... En tous cas, Sélysette, s'il faut qu'on pleure encore, ce n'est plus toi qui dois pleurer... Et puis, crois-tu que nous serions heureux si tu t'en allais, mon enfant?... Et crois-tu qu'un bonheur qui serait établi sur les souffrances d'un petit être, aussi pur, aussi doux que tu l'es, serait un bonheur bien durable et bien digne de nous?... Crois-tu que je pourrais embrasser Aglavaine et qu'elle pourrait m'aimer si l'un de nous acceptait ce bonheur? Nous nous aimons au-dessus de nous-mêmes, Sélysette, nous nous aimons où nous sommes beaux et purs, c'est là aussi que nous te rencontrons; et depuis quelque temps, grâce à toi, ce n'est plus sans te voir que nous devons t'aimer... Viens, donne-moi tes lèvres... Je t'embrasse ce soir sur ton âme, Sélysette... Viens, je crois que minuit sonne... Allons voir si le songe d'Aglavaine pleure encore à travers son sommeil...

Ils sortent enlacés.

SCÈNE II

Un appartement dans le château.

Entrent Aglavaine et Méléandre.

AGLAVAINE.

Entends-tu cette porte qui se ferme ?

MÉLÉANDRE.

Oui.

AGLAVAINE.

C'est Sélysette... Elle nous a entendus et veut nous laisser seuls...

MÉLÉANDRE.

Elle m'avait dit qu'elle montait à sa tour ce matin ; on lui avait parlé d'un grand oiseau étrange...

AGLAVAINE.

Elle était ici, j'en suis sûre ; et toute la chambre a l'air d'attendre son retour... Regarde les petits objets de son travail qu'elle a laissés sur le seuil d'une fenêtre... les écheveaux de soie, les fils d'or et d'argent, les perles et les pierres...

MÉLÉANDRE.

Et voici son anneau où nos noms sont écrits... Voici des violettes et voici son mouchoir...

Il prend le mouchoir et tressaille en le touchant.

Ah !...

AGLAVAINE.

Qu'y a-t-il ?

MÉLÉANDRE, lui tendant le mouchoir.

Prends...

AGLAVAINE.

Ah !...

MÉLÉANDRE.

Il a gardé pour nous la chaleur de ses larmes...

AGLAVAINE.

Tu vois bien, Méléandre... puisqu'elle ne parle pas, les plus petites choses vont parler à sa place pour me dire qu'il est temps...

Prenant le mouchoir.

Donne-le-moi, Méléandre... Pauvre petit témoin de tout ce qu'on nous cache, il faudrait être morte pour ne pas te comprendre...

MÉLÉANDRE.

Aglavaine...

Il veut l'embrasser.

AGLAVAINE.

Ne m'embrasse pas aujourd'hui... Aime-la bien, Méléandre...

MÉLÉANDRE.

Je ne sais pas ce qu'il faut croire... Il me semble parfois que je l'aime presque autant que je t'aime, et parfois que je l'aime plus que toi, parce qu'elle est plus loin de moi ou plus inexplicable... Et puis, lorsque je te revois, tout s'efface autour d'elle, je ne l'aperçois plus... et cependant, si je la perdais pour toujours, je ne pourrais jamais t'embrasser sans tristesse...

AGLAVAINE.

Je sais bien que tu l'aimes, Méléandre, et c'est pourquoi il faut que je m'en aille...

MÉLÉANDRE.

Mais je ne puis l'aimer qu'en toi seule, Aglavaine, et quand tu seras loin, je ne l'aimerai plus...

AGLAVAINE.

Je sais bien que tu l'aimes, et je le sais si bien, que je n'ai pu m'empêcher, plus d'une fois, d'envier ton amour à la pauvre petite... Il ne faut pas que tu me croies parfaite... Si Sélysette n'est plus ce qu'elle paraissait être, j'ai changé moi aussi, en vivant entre vous... J'étais venue ici plus sage qu'il ne faut l'être, j'étais persuadée que la beauté ne doit pas s'inquiéter des larmes qu'on répand à cause d'elle, et je croyais que la bonté n'a d'autre guide que la sagesse... Mais maintenant, j'ai reconnu qu'il ne faut pas que la

bonté soit sage ; et qu'il vaut mieux qu'elle soit humaine et folle... Je me croyais la plus belle des femmes ; et maintenant j'ai reconnu que les plus petits êtres sont aussi beaux que moi et ne savent pas qu'ils sont beaux... Quand je regarde Sélysette, je me demande à chaque instant si tout ce qu'elle fait à tâtons, dans son âme d'enfant, n'est pas plus grand et mille et mille fois plus pur que tout ce que j'aurais pu faire... Elle est indiciblement belle, quand j'y songe en moi-même, Méléandre... Elle n'a qu'à se baisser pour trouver des trésors inouïs dans son cœur, et elle vient les offrir en tremblant, comme une petite aveugle qui ne sait pas que ses deux mains sont pleines de joyaux et de perles...

MÉLÉANDRE.

C'est étrange, Aglavaine... quand tu me parles d'elle, c'est toi seule que j'admire et que j'aime davantage. Rien au monde ne peut faire que tout le bien que tu m'en dis ne retombe sur toi ; et un Dieu même interviendrait que je ne pourrais pas l'aimer comme je t'aime...

AGLAVAINE.

C'est l'injustice de l'amour, Méléandre ; et si tu me faisais l'éloge de ton frère, je sais bien que c'est toi qui deviendrais plus beau... Je voudrais t'embrasser et pleurer, Méléandre... Il est donc impossible de ne plus s'aimer quand on s'aime !...

MÉLÉANDRE.

Oui, je crois que c'est impossible... Je l'ai vu, moi aussi, tout à l'heure, tandis que je parlais à Sélysette, car tandis que je lui parlais, je sentais que l'amour ne voulait pas dépendre de ce que je disais, ni de ce qu'elle disait, de ce que je pensais, ni de ce qu'elle pensait...

AGLAVAINE.

Quand je suis arrivée, Méléandre, il me semblait que tout était possible et que personne n'allait souffrir... Mais je vois aujourd'hui que la vie ne veut pas obéir à nos plus beaux projets... Et je sais en même temps que si je restais près de toi lorsque d'autres en souffrent, je ne serais plus ce que tu es, tu ne serais plus ce que je suis, et notre amour ne serait plus semblable à notre amour...

MÉLÉANDRE.

Il est vrai peut-être, Aglavaine... Et cependant n'aurions-nous pas raison ?...

AGLAVAINE.

Ah! c'est avoir si peu de chose que d'avoir raison, Méléandre; et je crois qu'il vaut mieux avoir tort toute sa vie et ne pas faire pleurer ceux qui n'ont pas raison... Je sais aussi tout ce qu'on pourrait dire; mais pourquoi nous le dire, puisque nous savons bien que cela ne pourra rien changer à une vérité plus profonde qui n'approuverait pas nos plus belles paroles... N'écoutons que

cela qui ne fait pas de phrases. Ce qui dirige notre vie, malgré toutes nos paroles et toutes nos actions, c'est la simplicité des choses; et l'on se trompe toujours lorsque l'on veut lutter contre ce qui est simple... Qui sait pour quelles raisons nous nous sommes rencontrés lorsqu'il était trop tard; et qui oserait dire que le destin n'est pas la Providence... Aujourd'hui c'est ton âme et la mienne que j'écoute; et ce que nous dirions ne transformerait pas ce que je sens bien qu'elles décident simplement tout au fond de nous-mêmes... Nous sommes si sages en ce moment, mon pauvre Méléandre, que ceux qui nous entendraient par hasard s'en iraient en disant : « Ils s'aiment bien froidement ou ignorent ce que c'est que l'amour véritable », parce que nous nous aimons là où les amants d'une heure ne songent guère à s'aimer...

MÉLÉANDRE, l'enlaçant.

Je t'aime, mon Aglavaine; et c'est ici vraiment que l'on s'aime le mieux...

AGLAVAINE, l'enlaçant à son tour.

Je t'aime, mon Méléandre; et c'est ici vraiment que l'on s'aime pour toujours...

Un silence.

MÉLÉANDRE.

Et maintenant, as-tu songé déjà à ce que sera notre vie quand nous serons ainsi séparés l'un de l'autre, et qu'il ne restera de notre grand amour

qu'un petit souvenir qui doit diminuer comme tous les souvenirs ? Que ferai-je ici l'an prochain ? Que feras-tu là-bas l'année prochaine ?... Nous allons fatiguer les journées et les mois à nous tendre les bras dans le vide... Hélas ! je ne veux pas pleurer, et pour peu qu'on y songe, il faudrait s'embrasser à se fendre le cœur... Nous avons beau nous dire que nous nous aimerons malgré toutes les années, les forêts et les mers qui seront entre nous ; il y a trop d'instants dans notre pauvre vie où le souvenir le plus doux ne peut plus consoler d'une absence trop longue...

AGLAVAINE.

Je sais bien que cela ne console qu'en paroles de savoir que l'on s'aime, quand on ne se voit pas... Ici, nous pourrions être heureux et là-bas nous serons malheureux à coup sûr... Et cependant nous sentons l'un et l'autre que la chose que je fais est la chose qu'il faut faire... Tu pleureras longtemps, je pleurerai toujours, car il ne suffit pas de savoir qu'on a fait une chose excellente pour qu'on puisse interdire à ses larmes de monter jusqu'aux yeux... Et cependant si tu savais un mot qui sans rien transformer me défendît de m'en aller, tu ne le dirais pas... Il faut bien que l'on souffre ce que d'autres ignorent, lorsque l'on aime ainsi ce que d'autres n'aiment pas... Il n'y a pas de récompense, mon pauvre Méléandre, mais nous n'attendons pas de récompense...

Ils sortent.

SCÈNE III

Au pied d'une tour.

Entrent Aglavaine et Méléandre.

AGLAVAINE.

Je l'ai vue tout à l'heure, au sommet de la tour, entourée de mouettes qui poussaient de grands cris. Elle y monte sans cesse depuis deux ou trois jours ; et je ne sais ce que cela fait passer par moments sur mon âme... Elle semble, en même temps, plus inquiète et moins triste, et l'on dirait que quelque chose se prépare dans ce petit cœur si profond...

MÉLÉANDRE.

Il me semble en effet qu'elle sourit de nouveau à son ancienne petite vie de Sélysette... N'as-tu pas remarqué qu'elle chante et revit ?... Elle marche devant nous comme si une lumière imprévue l'éclairait... Ne vaudrait-il pas mieux ne pas parler de ton départ avant qu'elle soit plus calme, et attendre que ce qui la transforme s'affermisse dans son âme ?...

AGLAVAINE.

Non ; je veux le lui dire aujourd'hui...

MÉLÉANDRE.

Mais comment le lui diras-tu ; et ne crains-tu pas que l'enfant qui est déjà si près de nous et ne vit qu'en toi, malgré toutes ses larmes, ne souffre, à te voir t'en aller, ce que tu souffrirais toi-même si un être meilleur sacrifiait ainsi sa destinée à une destinée qui ne vaut pas la sienne ?...

AGLAVAINE.

Nous n'avons pas le droit de peser la destinée des autres... Mais j'ai songé aussi à ce qu'il faut lui dire ; et d'abord j'avais eu la pensée de mentir pour qu'elle ne souffrît pas... Ne souris pas, mon Méléandre... Il est vrai que je suis si peu femme d'ordinaire, que tu ne pouvais pas t'imaginer que je possède aussi, tout au fond de moi-même, la petite sagesse indirecte de la femme et que je sais mentir aussi bien que mes sœurs, lorsque l'amour déclare qu'il est nécessaire de mentir... Je croyais donc lui dire que je ne t'aimais plus, que je m'étais trompée, que tu ne m'aimais plus non plus, et puis mille petites choses qui m'eussent diminuée en elle, de sorte que ses regrets eussent diminué d'autant. Mais vraiment, devant ses grands yeux purs, j'ai senti que ce n'eût pas été possible, puisque ce n'eût pas été vrai... Ecoute... Je l'entends qui descend en chantant l'escalier de la tour... Retire-toi, Méléandre ; il faut que je lui parle seule, car elle me dit des choses qu'elle ne peut pas encore te dire ; et puis

la vérité ne descend de son ciel le plus beau que lorsqu'elle peut s'asseoir entre deux êtres qui sont seuls...

Sort Meleandre. Un silence, puis on entend la voix de Sélysette qui se rapproche graduellement.

LA VOIX DE SÉLYSETTE.

Quand l'amant sortit
(J'entendis la porte)
Quand l'amant sortit,
Elle avait souri...

Mais quand il rentra,
(J'entendis la lampe)
Mais quand il rentra,
Une autre était là...

Et j'ai vu la mort
(J'entendis son âme)
Et j'ai vu la mort
Qui l'attend encore...

Entre Sélysette.

AGLAVAINE.

Oh! Sélysette, que tes yeux sont clairs et sont grands ce matin!...

SÉLYSETTE.

C'est que j'ai eu une belle pensée, Aglavaine...

AGLAVAINE.

Dis-la-moi, Sélysette, il ne faut pas qu'on cache une belle pensée ; car cela réjouit tout le monde...

SÉLYSETTE.

Je ne puis pas encore te la dire...

AGLAVAINE.

Dis-la-moi tout de même, Sélysette, je pourrai peut-être t'aider...

SÉLYSETTE.

Voilà tout juste ce qui me tourmente, je voudrais la dire à quelqu'un, parce que seule, je ne sais pas... mais si je disais mon idée, elle ne serait plus aussi belle...

AGLAVAINE.

Je ne sais pas ce que cela peut être ; il me semble, au contraire, qu'une idée qui est belle devient plus belle encore lorsque d'autres l'admirent...

SÉLYSETTE.

Ah ! voilà, Aglavaine !... la petite Sélysette a son secret aussi, qu'elle saura bien garder... Mais qu'aurais-tu fait à ma place si tu avais été la petite Sélysette et qu'une autre Aglavaine encore plus belle que toi, fût venue un beau jour embrasser Méléandre ?

AGLAVAINE.

Je crois que j'aurais tâché d'être heureuse, comme si quelqu'un eût apporté plus de lumière dans la maison, et j'aurais tâché de l'aimer comme tu m'aimes, Sélysette...

SÉLYSETTE.

Tu n'aurais pas été jalouse?

AGLAVAINE.

Je ne sais, Sélysette... tout au fond de moi-même et un instant peut-être... mais j'aurais reconnu que ce n'était pas bien, et j'aurais tâché d'être heureuse...

SÉLYSETTE.

Je suis sur le point d'être heureuse, Aglavaine...

AGLAVAINE.

Il ne faut plus que tu sois malheureuse une minute, Sélysette...

SÉLYSETTE.

Je serais tout à fait heureuse si j'étais sûre que mon idée fût bonne...

AGLAVAINE.

Pourquoi ne serait-elle pas bonne, puisqu'elle te rend heureuse?...

SÉLYSETTE.

C'est si difficile à savoir, Aglavaine, et je suis toute seule...

AGLAVAINE.

Mais pourquoi ne pas me la dire, je suis sûre que je pourrais t'aider...

SÉLYSETTE.

Oui, oui; tu m'aiderais... mais je veux que tu m'aides sans le savoir...

AGLAVAINE.

Tu veux donc me cacher quelque chose, Sélysette ?...

SÉLYSETTE.

Je te cache quelque chose, mais pour te le montrer quand ce sera très beau...

AGLAVAINE.

Quand sera-ce très beau ?

SÉLYSETTE.

Quand je saurai... quand je saurai... la petite Sélysette peut être belle aussi... tu verras, tu verras... Oh ! vous allez m'aimer tous les deux bien plus fort...

AGLAVAINE.

Est-ce qu'on peut t'aimer davantage, Sélysette ?...

SÉLYSETTE.

Comme je voudrais savoir ce que tu ferais à ma place !...

AGLAVAINE.

Je suis prête à le dire, Sélysette...

SÉLYSETTE.

Si je te le disais ce ne serait plus la même chose, et tu ne pourrais pas me dire la vérité...

AGLAVAINE.

N'ai-je pas toujours dit la vérité ?

SÉLYSETTE.

Oui, je sais ; mais ici tu ne pourrais pas me la dire...

AGLAVAINE.

Tu es bien étrange ce matin, Sélysette, et tu dois prendre garde, tu pourrais te tromper...

SÉLYSETTE.

Non, non ; laisse-moi t'embrasser, Aglavaine... plus je t'embrasserai et plus je serai sûre de ne pas me tromper...

AGLAVAINE.

Je ne t'ai jamais vu les yeux plus clairs que ce matin, ma petite Sélysette... on dirait que ton âme est ivre dans ton corps...

SÉLYSETTE.

Tes yeux sont plus clairs eux aussi, Aglavaine, et cependant tu voudrais les cacher...

AGLAVAINE.

J'ai aussi quelque chose à te dire...

SÉLYSETTE.

Oh ! qu'est-ce donc ?... on dirait que tu n'oses pas non plus... est-ce peut-être la même chose ?...

AGLAVAINE.

Quelle chose ?...

SÉLYSETTE.

Rien, rien... je bavarde, je bavarde... mais dis-moi tout de suite ce que c'est...

AGLAVAINE.

J'ai peur que cela ne t'attriste, et cependant cela devrait te rendre heureuse...

SÉLYSETTE.

Je ne pleurerai plus jamais, Aglavaine...

AGLAVAINE, lui saisissant le bras.

Qu'est-ce encore ? tu dis cela d'un air qui semble bien étrange...

SÉLYSETTE.

Mais non, mais non... je ne pleurerai plus, voilà tout ; n'est-ce pas naturel ?

AGLAVAINE.

Laisse-moi regarder dans tes yeux...

SÉLYSETTE.

Regarde, regarde... qu'y vois-tu ?

AGLAVAINE.

On a beau soutenir que notre âme s'y montre, lorsqu'on regarde, on dirait qu'elle fuit... Et quand je plonge ainsi avec toutes mes craintes, que je n'ose pas dire, dans l'eau pure de tes yeux, il semble que c'est eux qui m'interrogent et me disent en tremblant : « Qu'y lis-tu ? », au lieu de répondre à une question que je ne peux pas faire...

Un silence.

SÉLYSETTE.

Aglavaine ?...

AGLAVAINE.

Sélysette ?...

SÉLYSETTE.

Qu'avais-tu à me dire ?...

AGLAVAINE.

Viens dans mes bras, ma petite Sélysette, à qui j'ai failli prendre, hélas ! tout ce qu'elle possédait...

SÉLYSETTE.

Tu es triste, Aglavaine ?...

AGLAVAINE.

Non, je ne suis pas triste, car tu vas être heureuse...

SÉLYSETTE.

Il y a de grosses larmes que je veux essuyer...

AGLAVAINE.

Ne t'en inquiète pas ; et si tu pleures aussi, j'essuierai tes yeux avant les miens... Asseyons-nous ici, sur le seuil de ta tour, afin que je t'embrasse mieux, comme le soir où nous nous sommes parlé pour la première fois... te rappelles-tu ce soir au bord des réservoirs ? Il y a plus d'un mois, ma pauvre Sélysette ; bien des choses sont mortes, bien des choses sont nées, et l'âme y voit un peu plus clair. Donne-moi tes lèvres, Sélysette, afin que je t'embrasse aussi humainement qu'un être humain peut embrasser un être humain... Nous n'aurons plus beaucoup de moments comme ceux-ci, car je m'en vais demain, et tout ce que l'on fait pour la dernière fois semble, à nos pauvres cœurs, si profond et si grave...

SÉLYSETTE.

Tu t'en vas demain ?

AGLAVAINE.

Oui, demain, Sélysette ; et c'est cela que j'avais à te dire... j'avais voulu d'abord te le cacher et te mentir peut-être afin de retarder ta peine... mais

je te vois si belle et je t'aime si haut, que je n'ai pas le cœur de t'épargner une souffrance qui te rapproche encore de nous... Et puis, lorsque des êtres ont essayé de vivre un peu selon la vérité, comme nous avons vécu tous les trois ce mois-ci, l'atmosphère est changée et l'on ne peut plus dire une chose qui n'est pas réelle... Quand j'ai pensé à toi, j'ai senti tout de suite que ce n'eût pas été possible... Et c'est pourquoi je viens te dire que je m'en vais demain pour que tu sois heureuse, et je viens te le dire simplement, afin que tu saches bien ce que je souffre en m'en allant ainsi, et que tu aies ta part du sacrifice ; car nous faisons tous trois un sacrifice à quelque chose qui n'a même pas de nom, et qui pourtant est bien plus fort que nous... Mais n'est-ce pas étrange, Sélysette ? je t'aime, j'aime Méléandre, Méléandre m'aime, il t'aime aussi, tu nous aimes l'un et l'autre, et cependant nous ne pourrions pas vivre heureux, parce que l'heure n'est pas encore venue où des êtres humains puissent s'unir ainsi... Et je m'en vais en te priant d'accepter ce départ du même cœur dont je l'offre... En l'acceptant ainsi, ma pauvre Sélysette, tu feras une chose aussi belle que celle que je fais, et un sacrifice peut-être plus grand que le mien ; puisque celui pour qui l'on se dévoue n'est pas aussi heureux que celui qui s'est dévoué... Je t'aime, ma Sélysette, et je veux t'embrasser le plus étroitement que je pourrai... Ne te semble-t-il pas quand nous sommes ainsi dans les bras l'une de l'autre et dans la

vérité la plus simple de l'âme, ne te semble-t-il pas que nous touchions à quelque chose qui est plus grand que nous?...

SÉLYSETTE.

Ne pars pas demain...

AGLAVAINE.

Pourquoi ne pas partir demain, puisqu'il faudra partir ?...

SÉLYSETTE.

Je te demande de ne pas t'en aller avant que je le dise...

AGLAVAINE.

Tu le diras bientôt ?

SÉLYSETTE.

Oui, maintenant je suis sûre... Méléandre sait-il ce que tu viens de dire ?

AGLAVAINE.

Oui.

SÉLYSETTE.

Je ne suis plus triste, Aglavaine...

AGLAVAINE.

Qu'aurais-tu fait, si je m'en étais allée sans rien dire ?

SÉLYSETTE.

Je t'aurais poursuivie et t'aurais ramenée, Aglavaine...

AGLAVAINE.

Et si tu ne m'avais pas retrouvée ?

SÉLYSETTE.

Je t'aurais cherchée toute ma vie...

AGLAVAINE.

J'ai peur que tu ne t'en ailles avant moi, Sélysette, et que ce ne soit là l'idée dont tu parlais tantôt...

SÉLYSETTE.

Ce serait une idée malheureuse, Aglavaine, et maintenant j'ai une idée heureuse... J'avais cru, moi aussi, m'en aller sans rien dire, mais maintenant...

AGLAVAINE.

Mais maintenant, tu ne t'en iras pas ?

SÉLYSETTE.

Non, non ; mon Aglavaine, je ne sortirai pas de ce château...

AGLAVAINE.

C'est du fond de ton âme que tu me le promets ?

SÉLYSETTE.

C'est du fond de mon âme et sur mon bonheur éternel, Aglavaine...

AGLAVAINE.

Je ne sais s'il n'eût pas mieux valu que je ne fusse pas venue...

SÉLYSETTE.

Si tu n'étais pas venue, je n'aurais jamais été malheureuse ni heureuse, je n'étais rien du tout...

AGLAVAINE.

Qui sait s'il est permis d'éveiller ceux qui dorment; surtout quand le sommeil est innocent et doux...

SÉLYSETTE.

Il faut bien que ce soit permis, Aglavaine, puisqu'ils ne veulent plus se rendormir... Je voudrais me cacher lorsque je songe au temps où je ne voyais rien... J'embrassais Méléandre comme une petite aveugle et je ne savais pas... Est-ce que c'est de ma faute si je suis toute petite?... Mais maintenant... Il dormait cette nuit et je le regardais... puis... Je peux te le dire, Aglavaine?...

AGLAVAINE, l'embrassant.

Sélysette, ma petite Sélysette...

SÉLYSETTE.

Puis, je l'ai embrassé sans qu'il se réveillât... Je voyais en même temps les étoiles dans le bleu des fenêtres ; et c'était tout à fait comme si toutes ces étoiles fussent venues d'elles-mêmes faire du ciel dans mon âme... Oh ! ma pauvre Aglavaine, tu ne sauras jamais car tu savais d'avance... Mais pouvoir dire, les yeux ouverts, mais pouvoir dire « je t'aime » à quelqu'un que l'on aime !... Je comprends... Je ne sais pas pourquoi je voudrais m'en aller ou mourir pour vous deux... Je suis heureuse et je voudrais mourir pour être plus heureuse...

AGLAVAINE.

Il est bien dangereux de songer à la mort quand on est trop heureuse... Faut-il que je l'avoue ?... J'ai eu peur un instant que l'idée dont tu parlais tantôt...

SÉLYSETTE.

Oui...

AGLAVAINE.

J'ai eu peur qu'elle ne fût cette idée...

SÉLYSETTE.

Sois sans crainte, Aglavaine, ce serait là l'idée d'une toute petite fille...

AGLAVAINE.

Oui, ce serait l'idée des petits cœurs aveugles, qui ne peuvent prouver l'amour que par la mort... Il faut vivre au contraire quand on aime ; et plus on aime, plus il faut que l'on vive... Et puis je savais bien que tu nous aimais trop pour nous aimer ainsi... Et pour peu qu'on y songe, si l'on voulait vraiment le malheur de deux êtres, on ne saurait faire une chose plus cruelle que de placer ainsi une mort innocente entre eux deux...

SÉLYSETTE.

Veux-tu que je t'avoue quelque chose à mon tour, Aglavaine ?

AGLAVAINE.

Il faut tout avouer, comme j'ai tout avoué, ma petite Sélysette... c'est si bon quand il n'y a plus rien entre deux êtres, fût-ce même une fleur, derrière laquelle puisse se cacher une pensée qu'on ne partage pas...

SÉLYSETTE.

J'y avais songé un instant.

AGLAVAINE.

A mourir ?

SÉLYSETTE.

Oui ; il y a quelque temps... Mais je me suis dit tout de suite ce que tu viens de dire ; et alors j'ai trouvé autre chose...

AGLAVAINE.

Qu'as-tu trouvé ?

SÉLYSETTE.

Oh ! c'est tout autre chose, et c'est du côté de la vie... Mais ce n'est pas encore le moment de le dire... Tu verras... Je t'embrasse... je ne sais ce que j'ai... on dirait que mon âme... — Est-ce toi qui l'as dit ? — On dirait que mon âme est ivre dans son corps... Et puis, je sais enfin ce que tu ferais à ma place...

Elles sortent enlacées.

ACTE IV

—

SCÈNE I

Une terrasse surplombant la mer.

Entrent et se rencontrent Aglavaine et Sélysette.

AGLAVAINE.

Le soleil se lève sur la mer, Sélysette ; et vois-tu la joie calme et profonde des flots ? Ne te semble-t-il pas que l'on soit seule au monde dans la fraîcheur et dans le silence transparent de l'aurore et que tout ce qu'on dit participe de l'aurore ?... La journée sera belle entre toutes, Sélysette... Et toi aussi que tu es belle et belle et de plus en plus belle à chaque aurore qui se lève... Ne me diras-tu pas ce qui te transfigure ainsi pour que j'en aie ma part avant que je m'en aille ?... Est-ce ton âme qui s'enivre d'innocence, as-tu prié un Dieu que je ne connais pas, ou bien as-tu aimé comme tu n'avais jamais aimé ?...

SÉLYSETTE.

Oui, je crois que j'aime davantage...

AGLAVAINE.

Je suis venue à ta rencontre parce que je t'ai vue, tout à l'heure, de la fenêtre de ma chambre... J'ai eu peur... Tu te penchais, tu te penchais de tout ton corps sur le vieux mur en ruine du sommet de la tour... J'ai cru voir un instant que des pierres s'ébranlaient... Je suis devenue pâle, pâle et froide comme je ne savais pas qu'on pût le devenir... et j'ai senti ma vie errer au bord des lèvres... C'est la première fois que j'aie eu dans la bouche le goût même de la vie ou celui de la mort, qu'en sait-on ?... J'ai ouvert la fenêtre et j'ai crié longtemps pour t'avertir, mais tu n'as pas compris... Il ne faut pas tenter ainsi la destinée sournoise. Que faisais-tu là-haut ? — Voici la troisième fois que je t'y vois... Tes mains semblaient gratter les pierres... Qu'était-ce donc ? Tu avais l'air de chercher quelque chose dans le vide...

SÉLYSETTE.

Je cherchais quelque chose, en effet... Tu ne sais pas encore ?... Mais d'abord n'aie pas peur, il n'y a rien à craindre... Ma vieille tour est plus solide qu'ils ne croient et restera debout plus longtemps que nous tous. Pourquoi lui en veut-on ? Elle n'a fait de mal à personne jusqu'ici ; et

je sais mieux qu'une autre que les pierres ne bougent pas... Mais tu ne l'as pas vu?... Tu ne sais donc rien de tout ce qui se passe à quelques pas de toi ?... Il nous est arrivé depuis cinq ou six jours, un oiseau inconnu, qui vole sans se lasser tout autour de ma tour... Il a des ailes vertes, mais d'un vert si étrange et si pâle qu'on ne s'explique pas... Et puis, ce qu'on ne s'explique pas non plus, c'est qu'il semble grandir tous les jours... Personne n'a pu me dire de quelle contrée il vient... Je crois qu'il fait son nid dans un trou des murailles, et tout juste sous l'endroit où tu m'as vue penchée...

AGLAVAINE.

C'est la clef de la tour, cette grande clef dorée, avec laquelle tu joues ?...

SÉLYSETTE.

Mais oui, tu te rappelles, elle est tombée le jour où tu es arrivée...

AGLAVAINE.

Veux-tu me la donner ?...

SÉLYSETTE.

La donner ?... Pour quoi faire ?...

AGLAVAINE.

Je voudrais la garder jusqu'au jour du départ...

SÉLYSETTE.

Pourquoi donc, Aglavaine ?

AGLAVAINE.

Je ne sais pas au juste... Ne monte plus là-haut jusqu'après mon départ, Sélysette, et ne t'inquiète plus de l'oiseau aux ailes vertes... J'ai fait un mauvais rêve où il était mêlé...

SÉLYSETTE.

La voilà, Aglavaine... Je n'y tiens pas du tout... Elle est lourde...

AGLAVAINE.

Elle est lourde, en effet...

SÉLYSETTE.

Embrasse-moi, Aglavaine... Je t'ai fait de la peine ?...

AGLAVAINE.

Non, tu n'as jusqu'ici fait de peine à personne... Tes yeux sont pleins de larmes...

SÉLYSETTE.

C'est d'avoir regardé le soleil, pendant que je t'embrassais... Embrasse-moi encore... Je vais voir Méléandre, il m'a dit qu'il serait levé tôt... au revoir, Aglavaine...

AGLAVAINE, lentement.

Au revoir, Sélysette...

Sélysette sort. Aglavaine attend qu'elle se soit éloignée puis, s'approchant du bord de la terrasse, elle regarde un instant la clef d'or, et, brusquement, la lance au loin, dans la mer. Puis elle sort à son tour.

SCÈNE II

Un appartement du château.

On découvre Méligrane endormie au fond de la pièce. — Entre Sélysette tenant la petite Yssaline par la main.

SÉLYSETTE.

Nous allons d'abord embrasser grand'mère ; car qui l'embrassera quand nous serons parties ? et cependant, elle a besoin d'être embrassée aussi bien que les autres... Mais ne parle de rien... Aglavaine m'a pris la clef de notre tour parce qu'elle avait peur... Mais j'ai retrouvé l'autre clef, celle qu'on croyait perdue... Et puis, nous monterons sans que personne le sache ; et j'irai prendre l'oiseau vert...

YSSALINE.

Tu me le donneras tout de suite ?

SÉLYSETTE.

Je te le donnerai si tu ne parles pas... Mais prends garde... Je vais réveiller grand'mère... Ai-je l'air malheureux, Yssaline ?

YSSALINE.

Que faut-il que je dise pour que tu sois heureuse, petite sœur ?

SÉLYSETTE.

Tu dois me dire la vérité... Il ne faut pas que grand'mère s'imagine que je suis malheureuse... Vois-tu, parfois, quand on est très heureuse, les gens se trompent et croient qu'on a pleuré... On ne voit pas que j'ai pleuré ?

YSSALINE.

Attends, que je regarde à mon aise, petite sœur...

SÉLYSETTE.

On ne voit rien ?

YSSALINE.

Baisse-toi encore un peu, petite sœur...

SÉLYSETTE.

Attends que je te lève pour que je t'embrasse en même temps... Tu ne vois pas ?...

YSSALINE.

On ne sait pas au juste quand tu pleures, petite sœur; tu ne fais pas de bruit...

SÉLYSETTE.

Mais je n'ai pas pleuré du tout... Je crois que c'est un peu de cendre ou quelque chose qu'on ne voit pas... Et puis, si l'on te demande aujourd'hui, lorsque tu seras seule : « Qu'a-t-elle dit, qu'a-t-elle fait, était-elle pâle ou triste ? » Il ne faut pas répondre tout de suite quand tu vois qu'on a peur ou que ceux qui t'entourent sont trop pâles... Mais il faut remarquer que j'étais très joyeuse, car cela on le voit, je souris tout le temps... et il ne faut jamais cacher la vérité... Maintenant, soyons sages, car je vais m'approcher de grand'mère... Ah ! qu'elle a l'air abandonné !...

Elle s'approche de Méligrane et l'embrasse longuement.

Grand'mère...

Méligrane ne s'éveille pas.

C'est moi, grand'mère... Elle dort profondément... Grand'mère, je viens te dire adieu...

MÉLIGRANE, s'éveillant.

Ah ! c'est toi, Sélysette ?...

SÉLYSETTE.

Oui, grand'mère, et je viens t'embrasser avec la petite Yssaline, parce que nous allons nous promener dans la campagne...

MÉLIGRANE.

Où allez-vous ?

SÉLYSETTE.

Je ne sais pas encore, mais nous voulons aller plus loin que de coutume... Nous ne reviendrons pas avant le soir... As-tu tout ce qu'il faut, grand'mère ?... Aglavaine viendra te soigner à ma place... Veux-tu que j'arrange les coussins avant que je m'en aille ?... Il n'y a que moi seule qui sache te soulever sans te faire souffrir. Mais Aglavaine l'apprendra... Elle est si bonne qu'elle saura tout de suite, si tu la laisses faire... Veux-tu que je l'appelle ?...

MÉLIGRANE.

Non, non ; je dormirai jusqu'à ce que tu reviennes...

SÉLYSETTE.

Adieu, grand'mère, adieu...

MÉLIGRANE.

Au revoir, Sélysette, reviens avant la nuit...

Sélysette sort précipitamment, entraînant la petite Yssaline par la main.

SCÈNE III

Un corridor du château.

Méléandre y rencontre Sélysette qui tient la petite Yssaline par la main.

MÉLÉANDRE.

Où vas-tu, si pressée, Sélysette ?

SÉLYSETTE.

Nulle part, Méléandre... Nous cherchons un endroit à l'abri du soleil...

MÉLÉANDRE.

Il est vrai que les pierres semblent fondre aujourd'hui dans le creuset des murs, la mer est comme un lac ardent, l'éternelle fraîcheur de la forêt elle-même n'est plus que la fraîcheur de l'ombre d'un bûcher, et le soleil a l'air d'un lion furieux qui dévore le grand ciel... Embrasse-moi, Sélysette, car tes baisers sont tout ce qui nous reste des rosées de l'aurore...

SÉLYSETTE.

Non; je n'ai pas le temps; on m'attend quelque part et tu m'embrasseras ce soir...

MÉLÉANDRE.

Qu'as-tu donc, Sélysette?

SÉLYSETTE.

Ah! c'est si peu de chose et c'est passé si vite!...

MÉLÉANDRE.

Que dis-tu?

SÉLYSETTE.

Rien, rien... Embrasse-moi très vite...

Elle l'embrasse violemment.

MÉLÉANDRE.

Ah!... Je saigne des lèvres...

SÉLYSETTE.

Quoi?

MÉLÉANDRE.

Je saigne un peu... Tes belles petites dents m'ont blessé, Sélysette...

SÉLYSETTE.

Oh! je suis une petite... je suis une petite louve... As-tu mal, Méléandre?...

MÉLÉANDRE.

Au contraire... Ce n'est rien... c'est fini...

SÉLYSETTE.

Oh! je suis une petite... je suis une petite louve... quelle heure est-il?

MÉLÉANDRE.

Il est près de midi.

SÉLYSETTE.

Midi? oh! je n'ai plus le temps... on m'attend, on m'attend... Adieu, mon Méléandre..

MÉLÉANDRE.

Sélysette, Sélysette, où vas-tu?

SÉLYSETTE, chantant en s'éloignant en hâte avec la petite Yssaline.

Quand l'amant sortit
(J'entendis la porte)
Quand l'amant sortit
Elle avait souri...

Méléandre la regarde s'éloigner, puis il sort à son tour.

SCÈNE IV

Au sommet de la tour.

Entrent Sélysette et la petite Yssaline.

SÉLYSETTE.

Nous voici tout en haut de la tour, Yssaline, c'est maintenant qu'on doit savoir ce qu'il faut faire... Oh ! qu'il fait clair dans le ciel, sur la terre et la mer, ce matin, et pourquoi ce jour-ci est-il plus beau que tous les autres jours ?...

YSSALINE.

Où est-il, l'oiseau vert ?

SÉLYSETTE.

Il est là, mais on ne le voit pas encore... Nous nous pencherons tout à l'heure sur le mur, mais regarde d'abord par ici... On voit tout le château, les cours intérieures, les jardins et les bois... Toutes les fleurs sont ouvertes au bord des pièces

d'eau... Oh! l'herbe est verte ce matin!... Je ne trouve pas Aglavaine... Oh! mais vois-tu, là-bas, Méléandre?... Il l'attend... Baisse-toi, cachons-nous, il ne faut pas qu'il nous découvre ici... Il est au bord des réservoirs et c'est là que j'ai réveillé Aglavaine...

YSSALINE.

Petite sœur, petite sœur, regarde par ici. Je vois le jardinier qui sème encore des fleurs autour de la maison...

SÉLYSETTE.

Tu les verras lever et s'ouvrir, Yssaline, et tu les cueilleras pour moi... Viens, viens, je ne peux plus... Regardons par ici; on n'y voit que la mer qui est plus loin de nous...

Elles passent de l'autre côté de la tour.

Elle est trop belle aussi!... On ne peut pas trouver un coin triste ce matin... Elle est si belle, elle est si verte et si profonde qu'on n'a plus de courage... Et puis, ma petite Yssaline, tout cela ne l'empêchera pas de sourire jusqu'au soir... Vois-tu les petites vagues sur la plage?... Je ne peux pas, je ne peux pas, te dis-je!... Les fleurs et la mer m'en empêchent... Je ne pourrai jamais le faire pendant le jour...

YSSALINE.

Oh! voici les mouettes, petite sœur, les mouettes arrivent!... Oh! oh! il y en a!... il y en a! Il y en a deux mille!...

SÉLYSETTE.

Elles viennent toutes ensemble de l'autre bout des mers... On dirait qu'elles apportent des nouvelles...

YSSALINE.

Non, non ; elles apportent des poissons, petite sœur... Et les petits qui crient dans les fentes des murs... Ils ont des becs qui sont plus grands qu'eux-mêmes... Là, là, vois-tu la grande qui apporte une anguille ?... Tu ne vois pas ?... C'est là, c'est là... Ils l'ont déjà mangée... Et l'autre aussi là-bas... Et les grandes ne mangent rien... Encore, tu vois ?... la grande n'a rien gardé pour elle... C'est la mère, petite sœur ?

SÉLYSETTE.

Qu'ai-je dit à grand'mère, Yssaline ?

YSSALINE.

Pourquoi pleures-tu, petite sœur ?

SÉLYSETTE.

Je ne pleure pas, Yssaline, mais je songe, je songe... Ai-je embrassé grand'mère avant de m'en aller ?...

YSSALINE.

Oui, tu l'as embrassée en partant.

SÉLYSETTE.

Combien de fois ?

YSSALINE.

Une fois, petite sœur, nous n'avions pas le temps...

SÉLYSETTE.

Je crois que je n'ai pas été douce...

YSSALINE.

Nous étions très pressées, petite sœur...

SÉLYSETTE.

Non, non ; je ne peux pas ainsi... Elle sera toute seule, Yssaline, et ne pourra jamais se rappeler autre chose... Vois-tu, quand on s'en va et qu'on n'a pas été plus douce qu'à l'ordinaire, ils croient qu'on n'aimait plus... Mais c'est tout le contraire qu'il faut croire ; c'est parce qu'on aime trop qu'on a peur d'être douce... Il est vrai qu'on a tort ; car ils auront beau faire, quand ils vivraient mille ans, ils n'entendront plus jamais que la dernière parole qu'on a dite... Je l'ai vu, moi aussi, lorsque mère est partie... Elle ne m'a pas souri au tout dernier moment, et je revois toujours qu'elle ne m'a pas souri... On dirait que le reste de la vie ne compte plus... Et puis, qu'ai-je dit d'Aglavaine ?... Je ne me rappelle plus... Il faut que je revoie grand'mère... Les autres, c'est pour eux ; il ne faut pas qu'ils sachent... Mais elle est toute seule ; et ce n'est pas pour elle que je monte à la tour et que j'en descendrai... Tu comprends que ce n'est pas possible... Viens, viens, nous allons l'embrasser bien plus fort...

Elles sortent.

SCÈNE V

Un appartement du château.

On découvre Méligrane endormie. Entrent Sélysette et la petite Yssaline.

SÉLYSETTE, réveillant Méligrane.

Grand'mère...

MÉLIGRANE.

Enfin, te voilà revenue, Sélysette... Tu t'es bien fait attendre...

SÉLYSETTE.

Pardonne-moi, grand'mère, je crois que je n'ai pas été assez douce tout à l'heure...

MÉLIGRANE.

Mais si, mais si, tu as été très douce... Q'est-il donc arrivé? Tu sembles bien troublée?...

SÉLYSETTE.

Je ne suis pas troublée, grand'mère, mais j'avais besoin de te dire que je t'aime...

MÉLIGRANE.

Je le sais, Sélysette, tu me l'as prouvé plus d'une fois dans la vie; et je n'en ai jamais douté...

SÉLYSETTE.

Oui, grand'mère, je sais bien ; mais moi, je ne le savais pas encore...

MÉLIGRANE.

Approche-toi davantage, mon enfant, car tu sais que je ne peux pas embrasser ceux que j'aime puisque mes pauvres bras ne m'obéissent plus... Embrasse-moi deux fois puisque tu embrasses seule... Tu me sembles étrange aujourd'hui... Et tu ne savais pas encore que tu m'aimais ?...

SÉLYSETTE.

Mais si, mais si, je le savais, mais on sait quelquefois si longtemps sans savoir... Puis, un jour, on se dit qu'on n'a pas été bonne, qu'on aurait pu faire davantage et qu'on n'a pas aimé comme il fallait aimer... Et l'on voudrait recommencer avant qu'il fût trop tard... Je n'ai plus ni père ni mère, ma mère-grand, et j'aurais oublié ce que c'est qu'une mère si tu n'avais pas été là... Mais tu n'as pas abandonné ta petite Sélysette, et j'étais si heureuse de savoir où aller quand j'étais malheureuse...

MÉLIGRANE.

Mais non, mais non, ma Sélysette ; c'est toi qui ne m'as pas abandonnée...

SÉLYSETTE.

Non, non, grand'mère... Je sais bien que c'est toi qui ne t'en es pas allée...

MÉLIGRANE.

Tu as l'air grave, cette après-midi, Sélysette, et cependant je ne crois pas que tu sois triste...

SÉLYSETTE.

J'ai toujours été si heureuse, ma mère-grand, et maintenant je sais ce que peut être le bonheur...

MÉLIGRANE.

Ce n'est pas que tu l'aies perdu, Sélysette ?

SÉLYSETTE.

Au contraire, c'est que je crois l'avoir trouvé, grand'mère... Et toi aussi, grand'mère, tu as été heureuse ?

MÉLIGRANE.

Quand cela, Sélysette ?

SÉLYSETTE.

Dans le temps, ma mère-grand...

MÉLIGRANE.

De quel temps parles-tu, mon enfant ?...

SÉLYSETTE.

Je parle du temps de la vie, ma mère-grand...

MÉLIGRANE.

J'ai eu de jours mauvais comme tout ce qui vit sur la terre, mais je puis dire que j'ai été heureuse puisque tu n'as jamais quitté notre maison...

SÉLYSETTE.

Il ne faut pas que le bonheur dépende de cela, ma mère-grand... Ainsi tu ne pourrais plus être heureuse si je n'étais plus là ?...

MÉLIGRANE.

Tu pourras être heureuse quand je ne serai plus là, mon enfant, car il te restera tant de choses quand je n'y serai plus...

SÉLYSETTE.

Si tu ne m'avais plus il te resterait Aglavaine, ma mère-grand...

MÉLIGRANE.

Elle n'a jamais dormi sur mes genoux, ma Sélysette...

SÉLYSETTE.

Aime-la tout de même, ma mère-grand.

MÉLIGRANE.

Je l'aime puisque tu l'aimes, mon enfant...

SÉLYSETTE.

Il faut l'aimer surtout parce que c'est elle qui m'a rendue heureuse... Elle est si belle, elle est si belle, ma mère-grand, que depuis que je la connais dans mon cœur, je vis à ses côtés les yeux mouillés de larmes...

MÉLIGRANE.

Que tes mains sont brûlantes aujourd'hui, Sélysette...

SÉLYSETTE.

C'est parce que je suis trop heureuse, grand'-mère...

MÉLIGRANE.

Je t'aime, ma Sélysette...

SÉLYSETTE.

T'ai-je parfois fait de la peine, grand'mère ?

MÉLIGRANE.

Je ne me rappelle pas, mon enfant...

SÉLYSETTE.

Si, si, tu dois te rappeler... car on fait de la peine à tous ceux que l'on aime... Mais il faudrait me dire quand je t'ai fait le plus de peine...

MÉLIGRANE.

Tu ne m'as fait un peu de peine que lorsque tu pleurais ; et lorsque tu pleurais ce n'était pas ta faute... C'est tout ce que je me rappelle...

SÉLYSETTE.

Tu ne me verras plus pleurer, grand'mère...

MÉLIGRANE.

Tu vois bien, Sélysette, le bonheur va, le bonheur vient entre les hommes comme le balancier d'une horloge, et il ne faut pleurer que le plus tard possible...

SÉLYSETTE.

Tu as raison, grand'mère ; et lorsque le bonheur vous sera revenu, à eux deux et à toi, ma mère-grand, tu les réuniras un soir autour de toi ; et puis tu leur conteras l'histoire d'une toute petite fille...

MÉLIGRANE.

Que dis-tu, Sélysette ?

SÉLYSETTE.

Rien, rien, grand'mère... Je songeais à des temps où j'étais toute petite...

MÉLIGRANE.

Et moi aussi, je songe souvent à ces temps-là, ma fille... Je n'étais pas encore malade et je pouvais te porter dans mes bras ou te suivre... Tu allais, tu venais, tu riais par les salles, puis tu ouvrais les portes en criant d'une voix terrifiée : « Elle approche, elle approche, elle est là ! » Et l'on ne savait pas de qui tu entendais parler en t'effrayant ainsi ; tu ne le savais pas toi-même ; mais je feignais aussi une grande terreur et je t'accompagnais par les longs corridors jusqu'au seuil du jardin... Tout cela, c'était bien peu de chose et n'avait aucun but, mais on se comprenait et l'on souriait tout le jour... Et c'est ainsi que grâce à toi j'ai été mère une seconde fois, quand je n'étais plus belle ; et tu sauras un jour que les femmes ne se lassent

jamais d'être mères, et qu'elles berceraient la mort même, si elle venait dormir sur leurs genoux... Mais tout passe peu à peu, Sélysette, et les plus petites deviennent grandes...

SÉLYSETTE.

Je le sais bien, grand'mère, et les douleurs aussi passent, passent et s'en vont, et reviennent plus grandes... Mais la beauté demeure et d'autres sont heureux...

MÉLIGRANE.

Qui t'a dit cela, mon enfant ?

SÉLYSETTE.

C'est Aglavaine qui me dit tout cela, ma mère-grand...

MÉLIGRANE.

Que tes yeux sont brillants, Sélysette...

SÉLYSETTE, étouffant un sanglot.

C'est parce que j'aime tout le monde, ma mère-grand...

MÉLIGRANE.

Je crois que tu pleures, mon enfant ?...

SÉLYSETTE.

Non, non, je ne pleure pas... ou si je pleure un peu, c'est de joie que je pleure...

MÉLIGRANE.

Embrasse-moi, Sélysette, embrasse-moi plus fort et reste auprès de moi...

YSSALINE.

Petite sœur, je voudrais que l'on m'embrasse aussi...

SÉLYSETTE, écartant doucement la petite Yssaline.

Non, non, mon Yssaline, laisse-moi l'embrasser toute seule, aujourd'hui... le jour viendra bientôt où l'on t'embrassera toute seule à ton tour... adieu, grand'mère, adieu...

MÉLIGRANE.

Sélysette !... qu'y a-t-il ?... où vas-tu ?...

SÉLYSETTE, se dégageant.

Adieu, grand'mère, adieu...

MÉLIGRANE.

Sélysette, reste ici... Je ne veux pas... Je ne veux pas que tu t'en ailles...

Elle fait de grands efforts inutiles pour se lever et étendre les bras.

Je ne peux pas, je ne peux pas... tu vois bien, Sélysette...

SÉLYSETTE.

Je ne peux pas non plus grand'mère... adieu, grand'mère... dors en paix cette nuit et ne fais pas de mauvais rêves... adieu, grand'mère, adieu...

Elle sort précipitamment entraînant la petite Yssaline par la main.

MÉLIGRANE.

Sélysette !... Sélysette...

On l'entend sangloter doucement dans l'obscurité qui s'élève.

SCÈNE VI.

Un corridor du château.

Entre Sélysette menant la petite Yssaline par la main. Elle aperçoit Aglavaine qui s'avance à sa rencontre, et se cache avec la petite Yssaline derrière un des piliers qui soutiennent les voûtes.

AGLAVAINE, s'approchant.

Est-ce toi, Sélysette ? Pourquoi te caches-tu ?

SÉLYSETTE.

Je ne sais pas au juste, Aglavaine... Je croyais que tu désirais être seule...

AGLAVAINE.

Où allais-tu, ma Sélysette ?... Et voici la petite Yssaline qui me regarde sournoisement... Vous avez comploté quelque chose ?

SÉLYSETTE.

Oui, j'ai fait une promesse qu'il faut bien que je tienne...

AGLAVAINE.

Où entraînais-tu Sélysette, Yssaline ?

Yssaline ne répond pas.

Tu ne veux pas le dire ? Et si je t'embrassais jusqu'à ce que ce que tu le dises ?

SÉLYSETTE.

Oh ! elle sait déjà garder un secret aussi bien qu'une grande personne...

AGLAVAINE.

Je ne sais si c'est à cause du soir qui tombe, mais tu sembles bien pâle...

SÉLYSETTE.

Je voudrais t'embrasser, Aglavaine.

Elles s'embrassent longuement.

AGLAVAINE.

Oh ! tes lèvres sont bonnes et sont douces ce soir...

SÉLYSETTE.

Et les tiennes aussi... je suis bien plus heureuse... Il y a de la force sur tes lèvres.

AGLAVAINE.

Tu sembles éclairée comme une petite lampe, Sélysette...

SÉLYSETTE.

Tu n'as pas vu grand'mère ?

AGLAVAINE.

Non, faut-il que je la voie ?

SÉLYSETTE.

Non, non, c'est inutile, elle dort en ce moment... Tu allais retrouver Méléandre ?

AGLAVAINE.

Oui ; et toi, Sélysette ?

SÉLYSETTE.

Quand tu le reverras, tu l'embrasseras à ma place... je suis heureuse quand je songe que c'est toi qui l'embrasses quand je ne suis pas là... je vous aime tellement que je serais jalouse s'il n'embrassait personne...

AGLAVAINE.

C'est toi qui deviens la plus belle, Sélysette...

SÉLYSETTE.

Oh ! cela devient si facile, Aglavaine, quand on sait... Mais tu ne vois donc pas qu'Yssaline s'impatiente et me tire par la main ?... Adieu mon Aglavaine, tu me verras plus tard...

Elle sort avec la petite Yssaline et on l'entend chanter, tandis qu'elle s'éloigne.

Mais quand il rentra
(J'entendis la lampe)
Mais quand il rentra
Une autre était là...
Et j'ai vu la... Ah ! Ah !...

Le chant cesse brusquement et Aglavaine sort à son tour.

SCÈNE VII.

Au sommet de la tour.

Entrent Sélysette et la petite Yssaline.

SÉLYSETTE.

Et maintenant c'est l'heure, ma petite Yssaline, je ne descendrai plus pour leur sourire encore... Il fait froid sur la tour ; et c'est le vent du nord qui fait briller ce soir les vagues de la mer... on ne voit plus les fleurs, on n'entend plus les hommes et tout est bien plus triste que ce matin...

YSSALINE.

Et l'oiseau, où est-il, petite sœur ?

SÉLYSETTE.

Il faut attendre que le soleil soit descendu tout au fond de la mer, et que toute lumière soit morte à l'horizon, car il a peur de la lumière ; et le soleil et lui ne se sont pas encore rencontrés...

YSSALINE.

Et s'il y a des étoiles, petite sœur ?

SÉLYSETTE.

Et s'il y a des étoiles ?...

Regardant le ciel.

Il n'y a pas encore d'étoiles dans le ciel, mais elles sont près de le percer de toutes parts, et il faut se hâter, car quand elles seront là, ce sera plus terrible...

YSSALINE.

J'ai bien froid, petite sœur...

SÉLYSETTE.

Asseyons-nous ici, contre le mur qui nous abritera du vent, en attendant que la dernière ligne rouge se soit éteinte sur la mer... Vois-tu comme le soleil s'enfonce lentement ?... Quand il n'y sera plus, j'irai voir... Laisse-moi t'envelopper de mon écharpe blanche, je n'en ai plus besoin...

YSSALINE.

Tu m'embrasses trop fort, petite sœur...

SÉLYSETTE.

C'est que je suis trop heureuse, Yssaline ; je n'ai jamais été plus heureuse qu'aujourd'hui... Mais regarde-moi bien... Ne suis-je pas plus belle qu'autrefois ?... Je souris, je souris, je le sens... et toi, tu ne me souris pas ?

YSSALINE.

Non, tu parles trop vite, petite sœur...

SÉLYSETTE.

Est-ce que je parle vite ?... C'est que je suis pressée...

YSSALINE.

Oui, et puis tu déchires toutes mes fleurs...

SÉLYSETTE.

Quelles fleurs? — Oh! celles-ci... J'oubliais qu'elles t'appartenaient...

YSSALINE.

Je ne veux pas que tu pleures, petite sœur...

SÉLYSETTE.

Mais je ne pleure pas, ma petite Yssaline... Mais c'est cela surtout qu'il ne faut pas s'imaginer... C'est à force de sourire que j'ai l'air de pleurer...

YSSALINE.

Alors, pourquoi tes yeux font-ils comme s'ils pleuraient?...

SÉLYSETTE.

Je ne peux pas savoir tout ce que font mes yeux... Mais retiens bien ceci : si tu dis à quelqu'un que je te semblais triste, tu seras punie très longtemps...

YSSALINE.

Pourquoi?

SÉLYSETTE.

Pour des raisons que tu sauras un jour... Et puis, il ne faut pas m'interroger ainsi, tu n'es qu'une petite chose qui ne peut pas encore comprendre ce que d'autres comprennent... Je ne comprenais pas non plus à ton âge, et même

longtemps après... Je fais ceci, je fais cela, et ce n'est pas du tout ce que tu vois qui importe le plus... Vois-tu, ma petite Yssaline, je ne peux pas le dire, et cependant j'aurais besoin de le dire à quelqu'un, parce que c'est si triste quand on est seule à le savoir...

YSSALINE.

On ne voit presque plus le soleil, petite sœur...

SÉLYSETTE.

Attends, attends encore, ma petite Yssaline, car autre chose approche à mesure qu'il s'éloigne, et j'y vois bien plus clair à mesure qu'elle approche... Je ne sais plus si j'ai bien fait de te mener sur cette tour ; et cependant, il fallait bien que quelqu'un vînt ici, car il en est qui voudront tout savoir, et qui seront heureux pourvu qu'ils ne sachent pas... A présent, petite sœur, tout ce que je te dis, tu ne le saisis pas... Oui, mais un jour viendra où tu saisiras tout, et où tu verras tout ce que tu ne vois pas pendant que tu le vois... Alors tu seras triste et tu ne pourras oublier ce que tes pauvres yeux apercevront tantôt... Et cependant ne faut-il pas que tu voies sans comprendre, afin que d'autres aussi ne comprennent pas ?... Mais tu ne pourras pas t'empêcher de pleurer lorsque tu seras grande, et cela pèsera peut-être sur ta vie... Et c'est pourquoi, je te demande de me pardonner aujourd'hui sans comprendre, ce que tu souffriras plus tard en comprenant trop bien...

YSSALINE.

Les troupeaux rentrent, petite sœur...

SÉLYSETTE.

Et demain les troupeaux rentreront aussi, Yssaline.

YSSALINE.

Oui, petite sœur...

SÉLYSETTE.

Et demain les oiseaux chanteront aussi...

YSSALINE.

Oui, petite sœur...

SÉLYSETTE.

Et demain, les fleurs fleuriront aussi...

YSSALINE.

Oui, oui, petite sœur...

SÉLYSETTE.

Pourquoi faut-il que ce soit la plus jeune...

YSSALINE.

Il n'y a plus qu'une petite ligne rouge, petite sœur...

SÉLYSETTE.

Tu as raison ; il est temps... C'est toi-même qui m'y pousses ; et les étoiles aussi s'impatientent déjà... Adieu, mon Yssaline, je suis très, très heureuse...

YSSALINE.

Moi aussi, petite sœur, hâte-toi, les étoiles vont venir...

SÉLYSETTE.

Sois sans crainte, Yssaline, elles ne me verront plus... Lève-toi, assieds-toi dans ce coin, et laisse-moi serrer les bouts de mon écharpe autour de ta poitrine, car le vent est bien froid... M'as-tu aimée vraiment ? — Non, non, ne réponds pas, je le sais, je le sais... Je vais rouler ici ces quatre grosses pierres, afin que tu ne puisses pas t'approcher de la grande ouverture où je vais me pencher... Si tu ne me vois plus, n'aie pas peur ; c'est qu'il m'aura fallu descendre par un autre côté... N'attends pas et descends toute seule par l'escalier de pierre... Surtout, ne t'approche pas de ce mur, pour voir ce que j'ai fait... Tu ne verrais plus rien et tu serais punie... Je t'attendrai en bas... Embrasse-moi, Yssaline, tu diras à grand'mère...

YSSALINE.

Que faut-il lui dire, petite sœur ?...

SÉLYSETTE.

Rien, rien... Je croyais que j'avais oublié quelque chose...

Elle s'avance vers le mur en ruines du côté de la mer et se penche.

Oh ! la mer semble froide et profonde !...

YSSALINE.

Petite sœur ?

SÉLYSETTE.

Il est là, je le vois... Ne bouge pas...

YSSALINE.

Où est-il ?...

SÉLYSETTE.

Attends... attends... Il faut que je me penche encore... Yssaline ! Yssaline !... les pierres tremblent !... Je tombe !... Oh !...

Un pan de la muraille cède. On entend le bruit d'une chute, un faible cri d'angoisse. Ensuite un long silence.

YSSALINE, se levant tout en pleurs.

Petite sœur !... petite sœur !... Où es-tu ?... J'ai peur, petite sœur !...

Elle sanglote toute seule au sommet de la tour.

ACTE V.

—

SCÈNE I.

Un corridor dans le château.

Entrent Aglavaine et Méléandre.

MÉLÉANDRE.

Elle vient de s'endormir, mais toutes mes supplications n'ont pu arracher une parole d'espoir aux médecins qui s'éloignent... Elle est tombée sur un amas de sable que le vent de la mer avait chassé ce soir au pied même de la tour, comme pour la recueillir plus doucement... C'est là que les servantes l'ont trouvée, tandis que tu croyais aller à sa rencontre sur la route du village... On ne lui voit aucune blessure et son pauvre petit corps semble intact, mais un filet de sang ruisselle sans cesse de ses lèvres ; et quand elle a ouvert les yeux, elle m'a souri sans rien dire...

AGLAVAINE.

Mais Yssaline ? Yssaline, qu'a-t-elle dit ? On m'a dit qu'elle était avec elle...

MÉLÉANDRE.

Je l'ai interrogée... On l'a trouvée tremblant de froid et d'épouvante au sommet de la tour... Elle répète en pleurant que le mur s'est ouvert tandis que Sélysette se penchait pour saisir un oiseau qui passait... Quand je l'ai rencontrée cette après-midi, dans le corridor où nous sommes, — et c'était ici même, entre ces deux piliers, — elle semblait moins triste que d'habitude... « Elle semblait moins triste que d'habitude ?... » Est-ce que ces paroles ne nous condamnent pas tous deux !... Et maintenant, tout ce qu'elle nous a dit, et tout ce qu'elle a fait remonte dans mon âme en soupçons monstrueux qui vont briser ma vie !... L'amour est aussi cruel que la haine... Je ne crois plus, je ne crois plus !... Et toute ma douleur se transforme en dégoût !... Je crache sur la beauté qui amène le malheur... Je crache sur la raison qui veut être trop belle... Je crache sur le destin qui ne veut rien admettre... Je crache sur les mots qui trompent l'animal, et je crache sur la vie qui n'écoute pas la vie !...

AGLAVAINE.

Méléandre...

MÉLÉANDRE.

Que me veux-tu ?...

AGLAVAINE.

Viens, viens... Je veux la voir, car ce n'est pas

possible... Il faut savoir... Elle ne l'a pas fait volontairement. Elle ne peut pas l'avoir fait, car alors...

MÉLÉANDRE.

Alors quoi ?

AGLAVAINE.

Il faut que nous sachions... Viens, viens.. Peu importe comment... Elle aurait trop souffert pour en arriver là !... et je ne saurais plus, et je ne pourrais plus...

Elle l'entraîne précipitamment.

SCÈNE II

La chambre de Sélysette.

On découvre Sélysette étendue sur son lit. Entrent Aglavaine et Méléandre.

SÉLYSETTE, se soulevant un peu.

Est-ce toi, Aglavaine ? Est-ce toi, Méléandre ? — Je vous attendais tous les deux afin de devenir heureuse...

MÉLÉANDRE, se jetant tout en pleurs sur le lit.

Sélysette !...

SÉLYSETTE.

Qu'avez-vous ?... Vous pleurez l'un et l'autre...

AGLAVAINE.

Sélysette! Sélysette!... Qu'as-tu fait?... Je suis une misérable...

SÉLYSETTE.

Qu'y a-t-il, Aglavaine?... Tu sembles inquiète... Ai-je fait quelque chose qui te rende malheureuse?...

AGLAVAINE.

Non, non, ma pauvre Sélysette; ce n'est pas toi qui ne rends pas heureuse... C'est moi qui fais mourir... c'est moi qui n'ai rien fait de ce qu'on eût dû faire...

SÉLYSETTE.

Je ne comprends pas... Qu'est-il donc arrivé?

AGLAVAINE.

J'aurais dû le savoir, et je crois que je le savais quand je t'ai parlé l'autre jour... Voici plus d'une semaine que quelque chose le crie sans répit dans mon cœur, et je n'ai su que faire, et je n'ai rien trouvé, alors que le mot le plus simple que l'être le plus simple eût pu dire, aurait sauvé une vie qui ne demandait qu'à revivre...

SÉLYSETTE.

Mais que savais-tu donc?

AGLAVAINE.

Lorsque tu m'as parlé de l'idée, l'autre jour... et ce matin, et cette après-midi encore... j'aurais dû te serrer contre moi, jusqu'à ce que l'idée fût tombée entre nous comme une grappe écrasée... Il eût fallu plonger mes deux mains dans ton âme pour y chercher la mort que j'y sentais vivante... Il fallait arracher quelque chose par l'amour... et je n'ai rien su faire ; et je regardais sans rien voir en voyant malgré tout !... Mais la dernière des filles de ce pauvre village eût trouvé des baisers pour sauver notre vie !... J'ai été indiciblement lâche ou indiciblement aveugle !... Et pour la première fois peut-être j'ai fui comme une enfant devant la vérité !... Je n'ose plus m'interroger... Pardonne-moi, Sélysette, car je ne serai plus heureuse...

SÉLYSETTE.

Je t'assure que je ne comprends pas...

AGLAVAINE.

Ne fuis pas à ton tour devant la vérité... Tu vois ce qu'il arrive quand on n'écoute pas tout ce que l'on entend au plus profond de soi...

SÉLYSETTE.

Qu'as-tu donc entendu au plus profond de toi ?

AGLAVAINE.

J'entendais jour et nuit que tu cherchais ta mort...

SÉLYSETTE.

Je ne l'ai pas cherchée, mon Aglavaine, c'est elle qui m'a trouvée sans que je fusse allée à sa rencontre...

AGLAVAINE.

Elle a eu pitié de nous tous ; et tu vois bien qu'elle ne te cherchait pas, puisqu'elle a fui quand tu la poursuivais...

SÉLYSETTE.

Non, non, mon Aglavaine, elle attend simplement que tu sois plus heureuse...

AGLAVAINE.

Elle attendra longtemps, ma pauvre Sélysette...

SÉLYSETTE.

Ecoute-moi, je suis bien contente que tu sois venue tout de suite, car je sens que je ne serai pas longtemps raisonnable... J'ai quelque chose là, qui trouble un peu mes yeux... Mais ce que je dirai tout à l'heure... je ne sais pas moi-même ce que je te dirai... ceux qui meurent, tu sais bien, ont d'étranges idées... J'ai vu mourir une fois ; et maintenant, c'est à mon tour... Eh bien, tout ce que je dirai tout à l'heure, n'y fais pas attention... Mais maintenant, je sais ce que je dis ; et c'est cela seul que tu dois écouter et retenir... je crois que tu as des doutes, Aglavaine ?

AGLAVAINE.

Quels doutes pourrais-je avoir, ma pauvre Sélysette ?

SÉLYSETTE.

Tu crois que...

AGLAVAINE.

Oui...

SÉLYSETTE.

Tu crois que je ne suis pas tombée volontairement ?

AGLAVAINE.

J'en suis sûre, Sélysette...

SÉLYSETTE.

On dit qu'on ne peut plus mentir au moment où l'on meurt ; et c'est pourquoi je veux te dire la vérité...

AGLAVAINE.

Je savais bien que tu nous aimerais assez pour avoir le courage de la dire...

SÉLYSETTE.

Je suis tombée sans le vouloir. — Est-ce toi que j'entends sangloter, Méléandre ?

AGLAVAINE.

Ecoute-moi à ton tour, Sélysette... Tu sais que nous savons la vérité... Et si je t'interroge en ce moment, ce n'est pas que je doute ; mais je voudrais que toi, tu n'eusses plus de doutes... Ma pauvre petite Sélysette, je m'agenouille devant toi, parce que tu es si belle... Tu as fait simplement la chose la plus belle que l'amour puisse faire lorsque l'amour se trompe... Mais maintenant, je te demande de faire une chose plus belle encore au nom d'un autre amour qui ne se trompe pas... Tu tiens en ce moment, entre tes petites lèvres, la paix profonde de toute notre vie...

SÉLYSETTE.

De quelle paix parles-tu, Aglavaine ?

AGLAVAINE.

Je parle d'une paix si triste et si profonde.

SÉLYSETTE.

Mais comment se peut-il que je puisse vous donner une paix si profonde ? Je ne vois rien en moi où je puisse la prendre...

AGLAVAINE.

Il faut que tu nous dises simplement que tu voulais mourir pour faire notre bonheur...

SÉLYSETTE.

Je voudrais te le dire, mais ce n'est pas possible puisque ce n'est pas vrai... Crois-tu qu'on mente ainsi au moment de sa mort ?...

AGLAVAINE.

Je t'en prie, Sélysette, ne songe pas à ta mort... Quand je t'embrasse ainsi, je te donne toute ma vie, et ce n'est pas possible que l'on meure quand l'âme plonge ainsi dans des souffles de vie !... Mon Dieu, que faut-il faire pour arrêter la tienne !... je comprendrais peut-être que l'on fît ce mensonge si la mort était là... Mais elle est loin de nous et c'est toute la vie qui veut la vérité... Toute la vérité de ton amour si beau, pour t'aimer davantage... Ne dis pas non ; ne secoue pas la tête, car tu sais bien qu'on ne se trompe pas lorsqu'on se parle ainsi...

SÉLYSETTE.

Tu te trompes cependant, Aglavaine...

AGLAVAINE.

Nous allons donc pleurer à mille lieues l'une de l'autre !...

SÉLYSETTE.

Pourquoi ne crois-tu pas la vérité ?

AGLAVAINE.

Mais parce qu'il n'y a pas un mot, pas un acte qui ne prouverait le contraire au plus petit enfant...

SÉLYSETTE.

Lesquels ?

AGLAVAINE.

Pourquoi allais-tu faire tes adieux à grand' mère ?

SÉLYSETTE.

Mais je lui faisais mes adieux chaque fois que je sortais...

AGLAVAINE.

Pourquoi... Mais pourquoi tout, ma Sélysette !... N'est-il pas misérable d'interroger ainsi quand la mort crève les yeux et que l'on sait si bien que la seule vérité est là, là, sous ma main, à deux doigts de mon cœur !...

SÉLYSETTE.

Je croyais être heureuse et tu vas m'attrister si tu doutes... Que faut-il que je fasse pour que tu ne doutes plus ?...

AGLAVAINE.

Il n'y a que la vérité, Sélysette !...

SÉLYSETTE.

Mais quelle vérité veux-tu donc, Aglavaine ?...

AGLAVAINE.

C'est moi qui t'ai poussée sans le savoir...

SÉLYSETTE.

Non, non, personne ne m'a poussée...

AGLAVAINE.

Il suffirait d'un mot pour éclairer la vie, et je te demande à genoux de dire ce pauvre mot... dis-le moi tout bas, si tu veux, fais un signe des yeux ; et Méléandre même ne le saura jamais...

MÉLÉANDRE.

Aglavaine a raison, Sélysette... je le demande aussi...

SÉLYSETTE.

Je suis tombée en me penchant...

AGLAVAINE.

Tu m'as si souvent demandé ce que j'aurais fait à ta place...

SÉLYSETTE.

Je suis tombée en me penchant...

AGLAVAINE.

Tu ne sais pas pourquoi je le demande ainsi ?...

SÉLYSETTE.

Si, si, et je vois bien que ce serait plus beau ; mais ce ne serait pas la vérité...

AGLAVAINE, sanglotant.

Qu'on est pauvre, ô mon Dieu ! en face de tous ceux qui aiment simplement !...

SÉLYSETTE.

Aglavaine !...

AGLAVAINE.

Sélysette !... Qu'y a-t-il ?... tu pâlis... souffres-tu davantage ?...

SÉLYSETTE.

Non... je souffre de joie... oh ! comme tu pleures, Méléandre...

MÉLÉANDRE.

Sélysette !...

SÉLYSETTE.

Ne pleure pas ainsi, mon pauvre Méléandre... C'est maintenant qu'on s'aime... Il n'y a pas de quoi pleurer deux larmes... Vous verrez tout à l'heure, comme je vous sourirai lorsque je serai morte... vous ne pourrez pas croire que je sois morte, tant j'aurai l'air heureuse... Quand on sourit alors c'est qu'on est heureux jusqu'au fond... car je ne comprends pas, qu'étant si petite, je puisse avoir un si grand paradis dans le cœur ; et j'ai peur par moments de m'en aller avec tout le bonheur... Quoi ? tu pleures, toi aussi, Aglavaine ? Ce n'est donc pas heureux ?...

AGLAVAINE.

Donne-nous la paix profonde, Sélysette...

SÉLYSETTE.

Je te rendrai la paix que tu m'as donnée, Aglavaine...

AGLAVAINE.

Tu pourrais la donner et tu ne la donnes pas...

SÉLYSETTE.

Celle que j'ai est cependant si grande...

AGLAVAINE, sanglotant.

Dieu lui-même aurait tort devant toi, Sélysette...

SÉLYSETTE, la voix changée.

Mais pourquoi t'en vas-tu, me disait ma mère-grand; mais pourquoi t'en vas-tu, mon enfant? — C'est à cause d'une clef retrouvée, ma mère-grand, c'est à cause d'une clef retrouvée...

AGLAVAINE.

Sélysette!...

SÉLYSETTE, revenant à elle.

Yssaline?... qu'ai-je dit?... dis-moi ce que j'ai dit... ce n'est pas vrai... je t'avais prévenue...

AGLAVAINE.

Rien, rien, tu n'as rien dit... ne te tourmente pas, ma pauvre Sélysette...

SÉLYSETTE.

Je t'avais prévenue... tout ce que je dirai peut-être tout-à-l'heure, ce ne sera pas vrai... Il faut me pardonner, car l'âme devient si faible... J'ai parlé de grand-mère ?

AGLAVAINE.

Oui...

SÉLYSETTE.

Oui, je voulais te dire... Il faut la soulever sans lui toucher les bras... je voulais te l'apprendre, et puis le temps, le temps n'a pas voulu... Oh ! prends garde, Aglavaine !

AGLAVAINE, alarmée.

Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il, Sélysette ?...

SÉLYSETTE.

Rien, rien, cela se passe... je croyais que je n'allais plus dire la vérité...

AGLAVAINE.

Je ne la demanderai plus, Sélysette...

SÉLYSETTE.

Mets ta main sur ma bouche quand je ne dirai plus la vérité... promets-le, promets-le, je t'en prie...

AGLAVAINE.

Je te le promets, Sélysette...

SÉLYSETTE, à Méléandre.

J'ai quelque chose à lui dire, Méléandre...

Méléandre s'éloigne silencieusement.

Il est triste, il est triste... Tu lui diras un jour, un peu plus tard, lorsque l'oubli sera venu... mets ta main sur mes lèvres, Aglavaine, je souffre tout à coup...

AGLAVAINE.

Dis-le-moi, dis-le moi, Sélysette...

SÉLYSETTE.

J'ai oublié tout ce qu'il fallait dire... ce n'était pas la vérité, mais le mensonge qui venait... Mets ta main sur mes yeux, en même temps, Aglavaine... il faut que tu les fermes comme tu les a ouverts... Il est vrai, il est vrai...

AGLAVAINE.

Sélysette?...

SÉLYSETTE, très faiblement.

Je suis... je suis tombée en me penchant...

Elle meurt.

AGLAVAINE, appelant dans un sanglot.

Méléandre...

MÉLÉANDRE tombe en sanglotant sur le corps de Sélysette.

Sélysette!...

FIN

Ariane et Barbe-Bleue

OU

la délivrance inutile.

CONTE EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

BARBE-BLEUE.

ARIANE.

SÉLYSETTE.

MÉLISANDE.

YGRAINE.

BELLANGÈRE.

ALLADINE.

LA NOURRICE.

Paysans, la foule.

La scène dans un château de Barbe-Bleue.

ACTE I

—

Une vaste et somptueuse salle en hémicycle dans le château de Barbe Bleue. Au fond une grande porte. De chaque côte de celle ci trois petites portes d'ébène à serrures et ornements d'argent ferment des espèces de niches dans une colonnade de marbre. Au-dessus de ces portes, mais au dernier plan, six fenêtres monumentales auxquelles on peut accéder de chaque côté de la salle, par un escalier arrondi qui mène à une sorte de balcon intérieur. C'est le soir, les lustres sont allumés et les fenêtres ouvertes. — Au dehors, c'est-à-dire derrière les fenêtres du fond, une foule agitée qu'on ne voit pas, mais dont on entend très distinctement les cris tour à tour effrayés, inquiets et menaçants, les mouvements subits, les piétinements et les murmures. Dès les premières mesures de l'ouverture, le rideau se lève et l'on entend immédiatement, à travers la musique, les voix de la foule invisible.

VOIX DE LA FOULE.

— L'avez-vous vue dans le carrosse ? — Tout le village l'attendait. — Elle est belle ? — Elle m'a regardé. — Moi aussi. — Moi aussi. — Elle était triste mais elle souriait. — On dirait qu'elle aime tout le monde. — On n'en a jamais vu d'aussi belle. — D'où vient-elle ? — De très loin, pour qu'elle ne sache point ce qui l'attend ici. — Ils ont voyagé trente jours. — Il ne peut pas nous voir, crions pour l'avertir ! Tous ensemble : N'allez pas plus avant ! — N'entrez pas au château. —

N'entrez pas c'est la mort! — Voix isolées : Elle ne comprendra pas.— Il paraît que vingt hommes de sa ville l'ont suivie. — Pourquoi ? — Parce-qu'ils l'aiment. — Il paraît qu'on pleurait dans les rues. — Pourquoi est-elle venue ? — On m'a dit qu'elle avait son idée. — Il n'aura pas celle-ci. — Non, non, elle est trop belle. — Il n'aura pas celle-ci ! — Les voilà ! Les voilà ! — Où vont-ils ? — Ils ont pris par la porte rouge. — Non, non, je vois des torches dans l'avenue. — Voilà le grand carrosse entre les arbres ! — Il a peur ! — Il n'aura pas celle-ci ! Il est fou ! Hou ! Hou ! — C'est assez ! c'est assez ! Ça fera la sixième ! — Assassin ! Assassin ! A mort ! à mort ! à mort ! — Il faut mettre le feu ! — J'ai pris ma grande fourche ! — J'ai apporté ma faux ! — Ils entrent dans la cour. — Allons voir. — Prenez garde ! — Les portes sont fermées. — Attendons-les ici. — On dit qu'elle sait tout. — Que sait-elle ? — Ce que je sais aussi. — Mais quoi ? que savez-vous ? — Que toutes ne sont pas mortes ! — Pas mortes ? Oh là là ! — Je les ai mises en terre ! — Un soir que je passais j'ai entendu chanter. — Moi aussi ! — Moi aussi ! — On dit qu'elles reviennent ! — Il attire le malheur ! — Regardez ! regardez ! Les fenêtres se ferment !... Ils vont entrer ! — On ne voit rien ! — A mort ! à mort ! à mort !...

A ce moment, en effet, les six fenêtres monumentales au-dessus des niches de marbre se ferment d'elles-mêmes étouffant à mesure les voix de la foule. — On n'entend plus qu'un grondement

indistinct qui est presque le silence. Peu après, par une porte latérale, entrent dans la salle Ariane et la Nourrice.

LA NOURRICE.

Où sommes-nous ? — Ecoutez, on murmure. — Ce sont les paysans. — Ils voudraient nous sauver. — Ils couvraient les chemins, ils n'osaient point parler, mais ils nous faisaient signe de nous en retourner. — Elle va à la grande porte du fond. — Ils sont derrière la porte. — Je les entends qui marchent. Essayons de l'ouvrir... Il nous a laissées seules, nous pouvons fuir peut-être... Je vous l'avais bien dit, il est fou, c'est la mort... Ce qu'on a dit est vrai, il a tué cinq femmes...

ARIANE.

Elles ne sont pas mortes. On en parlait là-bas comme d'un mystère étrange, dans le pays lointain où son amour sauvage et qui tremblait pourtant, est venu me chercher. — Je m'en doutais là-bas, et j'en suis sûre ici... Il m'aime, je suis belle et j'aurai son secret. Il faut d'abord désobéir ; c'est le premier devoir quand l'ordre est menaçant et ne s'explique pas. — Les autres ont eu tort et si elles sont perdues, c'est qu'elles ont hésité. — Nous voici dans la galerie qui précède la salle où son amour m'attend. — Il m'a donné ces clefs qui ouvrent les trésors des parures nuptiales. Les six clefs d'argent sont permises, mais la clef d'or est interdite. C'est la seule qui

importe. — Je jette les six autres et garde la dernière. — Elle jette les clefs d'argent qui tintent en s'éparpillant sur les dalles de marbre.

LA NOURRICE, se précipitant pour les ramasser.

Que faites-vous ? — Il vous avait donné tous les trésors qu'elles ouvrent...

ARIANE.

Ouvre toi-même si tu veux. — Je vais chercher la porte défendue. — Ouvre les autres si tu veux ; tout ce qui est permis ne nous apprendra rien.

LA NOURRICE, regardant les clefs et la salle.

Voilà les portes dans le marbre. Elles ont des serrures d'argent pour nous dire qu'elles répondent aux clefs. Laquelle ouvrirai-je d'abord ?

ARIANE.

Qu'importe. — Elles ne sont là que pour nous détourner de ce qu'il faut savoir. — Je cherche la septième et ne la trouve point...

LA NOURRICE, essayant les clefs sur la première porte.

Quelle clef ouvrira la première ? — Celle-ci ? — Non. — Celle-là ? — Pas encore. — Oh ! la troisième y entre et entraîne ma main ! — Prenez garde ! — Fuyez ! Les deux battants s'animent et glissent comme un voile. — Qu'est ceci ? — Prenez garde, c'est une grêle de feu qui s'abat sur mes mains et me meurtrit la face. — Oh !...

La nourrice fait un saut en arrière car, tandis qu'elle parle encore, les deux vantaux glissent d'eux-mêmes dans des rainures latérales et subitement disparaissent, découvrant un prodigieux amoncellement d'améthystes entassées jusqu'au sommet de l'ouverture. Alors, comme délivrés d'une contrainte séculaire, des joyaux de toutes formes mais de même substance, colliers, aigrettes, bracelets, bagues, boucles, ceintures, diadèmes, croulent en flammes violettes et rebondissent jusqu'au fond de la salle, cependant qu'à mesure que les premiers se répandent sur le marbre, de toutes les anfractuosités des voûtes réveillées continuent d'en ruisseler d'autres, de plus en plus nombreux et admirables, au milieu d'un bruit de pierreries vivantes qui ne s'arrête plus.

LA NOURRICE, ébloui, affolée, les ramassant à mains pleines.

Prenez-les! — Penchez-vous! Ramassez les plus belles! — Il y en a assez pour orner un royaume! Il en tombe toujours! Elles lapident mes mains, elles criblent mes cheveux! — En voilà d'inouïes qui descendent des voûtes comme des violettes de miracle! Pourpres, lilas et mauves! Plongez-y donc les bras, couvrez en votre front, j'en remplirai ma mante...

ARIANE.

Ce sont de nobles améthystes. — Ouvre la deuxième porte.

LA NOURRICE.

La deuxième? — Je n'ose... et pourtant je voudrais savoir si... Elle met une clef à la serrure. Prenez

garde ! — La clef tourne déjà ! Les battants ont des ailes, les parois se déchirent ! — Oh ! —

Même scène qu'à la première porte, mais cette fois c'est l'accumulation, l'irruption rebondissante et l'éblouissement sonore et bleuissant d'une pluie de saphirs.

ARIANE.

Ce sont de beaux saphirs. — Ouvre la troisième porte.

LA NOURRICE.

Attendez que j'aie vu, que j'aie pris les plus beaux ! — Ma mante va crever sous le poids du ciel bleu ! — Regardez, ils débordent, ils coulent de tous côtés. — A droite un torrent violet, à gauche un jet d'azur !...

ARIANE.

Va, nourrice, hâte-toi, l'occasion de pécher est rare et fugitive.

LA NOURRICE.

Elle ouvre la troisième porte. — Même jeu, mais cette fois c'est l'entassement pâle, le ruissellement laiteux, plus menu mais plus innombrable d'un déluge de perles.

J'en recueille une poignée pour qu'elles caressent les saphirs...

ARIANE.

Ouvre la quatrième.

LA NOURRICE.

Elle ouvre la quatrième porte. — Même jeu. — Ruissellements d'émeraudes.

Oh ! celles-ci sont plus vertes que le printemps qui naît le long des peupliers dans les gouttes de rosée du beau soleil de mon village !... Secouant sa mante d'où ruissellent les amethystes, les saphirs et les perles. Allez-vous-en, les autres ! faites place aux plus belles ! Je suis née sous les arbres dans la clarté des feuilles !...

ARIANE.

Ouvre la cinquième porte.

LA NOURRICE.

Quoi, pas même celles-ci ? Vous ne les aimez pas ?

ARIANE.

Ce que j'aime est plus beau que les plus belles pierres.

LA NOURRICE.

Elle ouvre la cinquième porte. — Même jeu. — Irruption aveuglante, incandescence animée et cascade tragique de rubis.

Celles-ci sont terribles, et je n'y touche point.

ARIANE.

Nous approchons du but, car voici la menace. — Ouvre la dernière porte.

LA NOURRICE.

C'est la dernière clef. — Si déjà le sang coule sous la porte permise, quelle est l'horreur qui veille sur le seuil interdit ?...

ARIANE.

Ouvre vite.

LA NOURRICE.

Hésitante, elle ouvre la sixième porte. — Même jeu. — Mais cette fois l'irradiation est intolérable. — Ce sont des cataractes d'énormes et purs diamants qui se précipitent dans la salle; des millions d'étincelles, de rayons, de feux-croisés, d'irisations se rencontrent, s'éteignent, se rallument, déferlent, se multiplient, s'étalent et s'exaspèrent. Ardiane déconcertée pousse un cri d'éblouissement. Elle se penche, ramasse un diadème, une rivière, des poignées de splendeurs qui éclatent et en pare, au hasard, ses cheveux, ses bras, sa gorge et ses mains.

ARIANE.

Tandis qu'elle fait resplendir sous ses yeux et élève devant elle les diamants qui l'illuminent,

O mes clairs diamants ! Je ne vous cherchais pas, mais je vous salue sur ma route ! Immortelle rosée de lumière ! Ruisselez sur mes mains, illuminez mes bras, éblouissez ma chair ! Vous êtes purs, infatigables et ne mourrez jamais, et ce qui s'agite en vos feux, comme un peuple d'esprit qui sème des étoiles, c'est la passion de la clarté qui a tout pénétré, ne se repose pas, et

n'a plus rien à vaincre qu'elle-même !... S'approchant de la porte ouverte et regardant sous la voûte. Pleuvez, pleuvez encore, entrailles de l'été, exploits de la lumière et conscience innombrable des flammes ! Vous blesserez mes yeux sans lasser mes regards !... Se penchant davantage. — Mais que vois-je, nourrice ? Nourrice, où donc es-tu ? La pluie magnifique se déchire et demeure en suspens au-dessus d'un arceau qu'elle éclaire ! — Voilà la septième porte avec ses gonds, ses barres et sa serrure d'or !...

LA NOURRICE.

Venez, n'y touchez pas. Retenez vos mains et vos yeux de crainte qu'elle ne s'ouvre... Venez donc, cachons-nous... Après les diamants, c'est la flamme ou la mort...

ARIANE.

Oui, retire-toi, Nourrice. Cache-toi derrière ces colonnes de marbre. Je veux y aller seule.

Elle entre sous la voûte, met la clef dans la serrure ; la porte se divise, rien ne paraît qu'une ouverture pleine d'ombre, mais un chant étouffé et lointain s'élève des profondeurs de la terre et se répand dans la salle.

LA NOURRICE.

Ardiane, que faites-vous ? — Est-ce vous qui chantez ?

ARIANE.

Ecoute.

Le chant étouffé.

Les cinq filles d'Orlamonde
(La fée noire est morte)
Les cinq filles d'Orlamonde
Ont cherché les portes...

LA NOURRICE.

Ce sont les autres femmes...

ARIANE.

Oui.

LA NOURRICE.

Refermez cette porte ! — Le chant remplit la salle, il se répand partout.

ARIANE, Essayant de refermer la porte.

Je ne peux pas...

Le chant, plus sonore.

Ont allumé leurs cinq lampes,
Ont ouvert les tours,
Ont ouvert quatre cents salles
Sans trouver le jour...

LA NOURRICE.

Il remonte, il redouble !... Poussons la première porte. — Aidez-moi... Elles essaient de refermer la porte qui cachait les diamants. — Elle résiste aussi !

Le chant, plus puissant.

Ont ouvert un puits sonore
Descendent alors
Et sur une porte close
Trouvent une clef d'or...

LA NOURRICE, affolée, entrant à son tour sous la voûte.

Taisez-vous! Taisez-vous! — Elles vont nous perdre aussi! Etouffons cette voix! — Etendant son manteau. — Mon manteau couvrira l'ouverture...

ARIANE.

Je vois des marches sous le seuil. Je vais descendre où l'on m'appelle...

Le chant, de plus en plus puissant.

Voient l'océan par les fentes
Ont peur de mourir
Et frappent à la porte close
Sans oser l'ouvrir...

Sur les dernières paroles du chant, Barbe-Bleue entre dans la salle. Il s'arrête un instant et regarde.

BARBE-BLEUE, s'approchant.

Vous aussi...

ARIANE.

Tressaille, se retourne, sort de la voûte, et, étincelante de diamants s'avance vers Barbe-Bleue.

Moi surtout.

BARBE-BLEUE.

Je vous croyais plus forte et plus sage que vos sœurs...

ARIANE.

Combien de temps ont-elles supporté la défense ?

BARBE-BLEUE.

Celles-ci quelques jours, celles-là quelques mois ; la dernière une année...

ARIANE.

C'est la dernière seule qu'il eût fallu punir.

BARBE-BLEUE.

C'était bien peu de chose ce que je demandais...

ARIANE.

Vous leur demandiez plus que vous n'aviez donné.

BARBE-BLEUE.

Vous perdez le bonheur que je voulais pour vous.

ARIANE.

Le bonheur que je veux ne peut vivre dans l'ombre.

BARBE-BLEUE.

Renoncez à savoir et je puis pardonner...

ARIANE.

Je pourrai pardonner lorsque je saurai tout.

BARBE-BLEUE, saisissant Ariane par le bras,

Venez !

ARIANE.

Où voulez-vous que j'aille ?

BARBE-BLEUE.

Où je vous mènerai.

ARIANE.

Non.

Barbe-Bleue cherche à entraîner de force Ariane qui pousse un long cri de douleur. A ce cri répond d'abord une sorte de rumeur sourde. La lutte entre Ariane et Barbe-Bleue continue un instant, et la Nourrice y mêle ses clameurs désespérées. Tout à coup, une pierre lancée du dehors brise une des fenêtres, on entend gronder et s'agiter la foule. D'autres pierres viennent tomber dans la salle. La nourrice court à la grande porte du fond, dont elle tire les verrous et soulève les barres. Une brusque poussée du dehors ébranle et entr'ouvre cette porte et les paysans furieux mais hésitants se pressent sur le seuil. — Barbe-Bleue, délivrant Ariane, tire son épée pour se préparer à la lutte. Mais Ariane, calme, s'avance vers la foule.

ARIANE.

Que voulez-vous ? — Il ne m'a fait aucun mal.

Elle écarte doucement les paysans et referme la porte avec soin, tandis que Barbe-Bleue, les yeux baissés, regarde la pointe de son épée.

Rideau.

ACTE II

—

Au lever du rideau, la scène qui s'éclairera tout-à-l'heure et révèlera une vaste salle souterraine dont les voûtes reposent sur de nombreux piliers, est plongée dans une obscurité presque complète. A l'extrême droite, un étroit couloir voûté longe la salle souterraine, où il débouche, vers le premier plan, par une sorte d'ouverture latérale ou d'arcade informe.

Paraissent tout au fond de ce couloir, comme si elles descendaient les dernières marches d'un escalier, Ariane et la Nourrice. Ariane porte une lampe.

LA NOURRICE.

Ecoutez! La porte se referme avec un bruit terrible et les murailles tremblent... Je n'ose plus marcher... Je reste ici... Nous ne reverrons pas la lumière du jour.

ARIANE.

En avant, en avant. Ne crains rien. Il est blessé, il est vaincu, mais il l'ignore encore... Il nous délivrera les larmes dans les yeux, mais il vaut mieux se délivrer soi-même. En attendant sa colère m'accorde ce que son amour refusait, et nous allons savoir ce qui se cache ici...

Elle s'avance, la lampe haute, jusqu'à l'arcade latérale du couloir; s'y penche et tâche de percer les ténèbres de la salle. Un objet indistinct semble arrêter ses regards. Elle se retourne vers la Nourrice pour l'appeler.

Viens!... Qu'y a-t-il au fond de cette grotte? — Vois-tu? — Cela ne bouge pas... Je crois qu'elles sont ici, mais qu'elles ne vivent plus...

Elle entre dans la salle que sa lampe éclaire voûte par voûte.

Où êtes-vous? —

Silence.

Qui êtes-vous?

Une sorte de frémissement craintif et presque insaisissable lui répond. Elle fait encore un pas; les rayons de la lampe se projettent plus avant, et on aperçoit, entassées dans l'ombre des plus lointaines voûtes, cinq formes de femmes immobiles.

ARIANE, d'une voix étouffée.

Elles sont là!... Nourrice, nourrice, où es-tu? —

La Nourrice accourt. Ariane lui donne la lampe et fait en hésitant quelques pas vers le groupe.

Mes sœurs... Le groupe tressaille. Elles vivent! — Me voici!...

Elle court à elles, les bras ouverts, les enveloppe de ses mains incertaines, les embrasse, les étreint, les caresse en tâtonnant, dans une sorte d'ivresse attendrie et convulsive, tandis que la nourrice, la lampe à la main, se tient un peu à l'écart.

Ah! Je vous ai trouvées! — Elles sont pleines de vie et pleines de douceur! — J'avais cru voir

des mortes et je baise en pleurant des bouches adorables!... Vous n'avez pas souffert? — Oh! vos lèvres sont fraîches et vos joues sont semblables à celles des enfants... Et voici vos bras nus qui sont souples et chauds et vos poitrines rondes qui vivent sous leur voile!... Mais pourquoi tremblez-vous? — J'embrasse des épaules et j'enlace des hanches, je ne sais pas ce que je touche, j'embrasse autour de moi des seins nus et des bouches... Et ces cheveux qui vous inondent!... Vous devez être belles!... Mes bras séparent des flots tièdes et mes mains sont perdues dans des boucles rebelles... Avez-vous mille chevelures?... Sont-elles noires, sont-elles blondes?... Je ne vois pas ce que je fais; j'embrasse tout le monde et je cueille vos bras à la ronde!... Ah! c'est la plus petite que j'atteins la dernière... Ne tremble pas, ne tremble pas, je te tiens dans mes bras... Nourrice, nourrice que fais-tu là? — Je suis ici comme une mère qui tâtonne; et mes enfants attendent la lumière!...

La Nourrice s'approche avec la lampe et le groupe s'éclaire. Les captives apparaissent alors vêtues de haillons, les cheveux en désordre, le visage amaigri et les yeux effarés et éblouis. Ariane un instant étonnée, prend la lampe à son tour, pour les éclairer mieux et les regarder de plus près.

ARIANE.

Oh! vous avez souffert!... Regardant autour d'elle. Et qu'elle est triste votre prison!... Il tombe sur mes mains de grandes gouttes froides et la flamme

de ma lampe tressaille à chaque instant... Que vous me regardez avec des yeux étranges!... Pourquoi reculez-vous quand je m'approche?... Avez-vous peur encore?... Quelle est celle qui veut fuir?... N'est-ce pas la plus jeune que je viens d'embrasser?... Mon long baiser de sœur vous a-t-il fait du mal?... Venez donc, venez donc, craignez-vous la lumière?... Comment s'appelle celle qui revient?...

DEUX OU TROIS VOIX CRAINTIVES.

Sélysette...

ARIANE.

Sélysette, tu souris?... C'est le premier sourire que je rencontre ici — Oh! tes grands yeux hésitent comme s'ils voyaient la mort et pourtant c'est la vie!... Et tes petits bras nus tremblent si tristement en attendant l'amour... Viens, viens, les miens attendent, mais ils ne tremblent point. — L'embrassant. — Depuis combien de jours es-tu dans ce tombeau?...

SÉLYSETTE.

Nous comptons mal les jours. — Nous nous trompons souvent. — Mais je crois que j'y suis depuis plus d'une année...

ARIANE.

Laquelle est entrée la première?

YGRAINE, s'avançant plus pâle que les autres.

Moi.

ARIANE.

Il y a bien longtemps que vous n'avez vu la lumière ?...

YGRAINE.

Je n'ouvrais pas les yeux tant que je pleurais seule...

SÉLYSETTE, regardant fixement Ariane.

Oh ! que vous êtes belle ! Et comment a-t-il pu vous punir comme nous ? — Vous avez donc désobéi aussi ?

ARIANE.

J'ai obéi plus vite ; mais à d'autres lois que les siennes.

SÉLYSETTE.

Pourquoi êtes-vous descendue ?

ARIANE.

Pour vous délivrer toutes...

SÉLYSETTE.

Oh ! oui, délivrez-nous !... Mais comment ferez-vous ?

ARIANE.

Vous n'aurez qu'à me suivre. — Que faisiez-vous ici ?

SÉLYSETTE.

On priait, on chantait, on pleurait, et puis on attendait toujours...

ARIANE.

Et vous ne cherchiez pas à fuir?

SÉLYSETTE.

On ne pourrait pas fuir; car tout est bien fermé, et puis c'est défendu.

ARIANE.

C'est ce que nous verrons... Mais celle qui me regarde à travers ses cheveux qui semblent l'entourer de flammes immobiles, comment la nomme-t-on?

SÉLYSETTE.

Mélisande.

ARIANE.

Viens aussi Mélisande. — Et celle dont les grands yeux suivent avidement la lumière de ma lampe?

SÉLYSETTE.

Bellangère.

ARIANE.

Et l'autre qui se cache derrière le gros pilier?

SÉLYSETTE.

Elle est venue de loin, c'est la pauvre Alladine.

ARIANE.

Pourquoi dis-tu « la pauvre » ?

SÉLYSETTE.

Elle est descendue la dernière et ne parle pas notre langue.

ARIANE, tendant les bras à Alladine.

Alladine ! — Alladine accourt et l'enlace en étouffant un sanglot. Tu vois bien que je parle la sienne quand je l'embrasse ainsi...

SÉLYSETTE.

Elle n'a pas encore cessé de pleurer...

ARIANE, regardant avec étonnement Sélysette et les autres femmes.

Mais toi-même, tu ne ris pas encore ? Et les autres se taisent. Qu'est-ce donc ? Allez-vous vivre ainsi dans la terreur ? Vous souriez à peine en suivant tous mes gestes de vos yeux incrédules. — Vous ne voulez pas croire à la bonne nouvelle ? — Vous ne regrettez pas la lumière du jour, les oiseaux dans les arbres et les grands jardins verts qui fleurissent là-haut ? Vous ne savez donc pas que nous sommes au printemps ? — Hier matin je marchais par les routes, je buvais des rayons, de l'espace, de l'aurore... Il naissait tant de fleurs sous chacun de mes pas que je ne savais où poser

mes pieds aveugles... Avez-vous oublié le soleil, la rosée dans les feuilles, le sourire de la mer ? — Elle riait tout-à-l'heure, comme elle rit aux jours où elle se sent heureuse, et ses mille petites vagues m'approuvaient en chantant sur des plages de lumière...

A ce moment, une des gouttes d'eau qui suintent sans interruption du haut des voûtes, tombe sur la flamme de la lampe qu'Ariane tendait devant elle en se tournant vers la porte ; et brusquement l'éteint dans un dernier tressaillement de la lumière. La nourrice pousse un cri de terreur ; et Ariane s'arrête, déconcertée.

ARIANE, dans les ténèbres.

Où êtes-vous ?...

SÉLYSETTE.

Ici, prenez ma main, ne vous éloignez pas ; il y a de ce côté une eau dormante et très profonde...

ARIANE.

Vous y voyez encore ?

SÉLYSETTE.

Oui, nous avons vécu longtemps dans cette obscurité...

BELLANGÈRE.

Venez ici ; il y fait bien plus clair...

SÉLYSETTE.

Oui, menons-la dans la clarté.

ARIANE.

Il y a donc une clarté dans les plus profondes ténèbres ?

SÉLYSETTE.

Mais oui, il y en a une !... n'apercevez-vous pas la grande lueur pâle qui éclaire tout le fond de la dernière voûte ?

ARIANE.

J'entrevois en effet une pâle lueur qui grandit...

SÉLYSETTE.

Mais non, ce sont tes yeux, tes beaux yeux étonnés qui grandissent...

ARIANE.

D'où vient-elle ?

SÉLYSETTE.

Nous ne le savons pas.

ARIANE.

Mais il faut le savoir !... Elle va vers le fond de la scène et promène à tâtons les mains sur la muraille. Ici c'est la muraille... Ici encore... Mais plus haut, ce ne sont plus des pierres !... Aidez-moi à monter sur ce quartier de roc... Elle y monte, soutenue par les femmes. La voûte est en forme d'ogive... Continuant de tâter la paroi. Mais ce sont des verrous !... Je sens des barres de fer et des verrous énormes. — Avez-vous essayé de les pousser ?...

SÉLYSETTE.

Non, non n'y touchez pas, on dit que c'est la mer qui baigne les murailles!... Les grandes vagues vont entrer!...

MÉLISANDE.

C'est à cause de la mer que la lueur est verte!...

YGRAINE.

Nous l'avons entendue bien des fois, prenez garde!...

MÉLISANDE.

Oh! je vois l'eau qui tremble au-dessus de nos têtes!...

ARIANE.

Non, non, c'est la lumière qui vous cherche!...

BELLANGÈRE.

Elle essaye de l'ouvrir!...

Les femmes épouvantées reculent et se cachent derrière un pilier d'où elles suivent de leurs yeux agrandis, tous les mouvements d'Ariane.

ARIANE.

Mes pauvres, pauvres sœurs! Pourquoi voulez-vous donc qu'on vous délivre si vous adorez vos ténèbres; et pourquoi pleuriez-vous si vous étiez heureuse?... Oh! les barres se soulèvent; les battants vont s'ouvrir!... attendez!...

Les lourds battants d'une sorte de vaste volet intérieur se séparent en effet, tandis quelle parle encore, mais seule, une lueur très pâle presque sombre et diffuse, éclaire l'ouverture arrondie de la voûte.

ARIANE, continuant sa recherche.

Ah ! ce n'est pas encore la clarté véritable !... Qu'y a-t-il sous mes mains ?... Est-ce du verre, est-ce du marbre ?... On dirait un vitrail qu'on a couvert de nuit... Mes ongles sont brisés... Où sont-elles, vos quenouilles ?... Sélysette, Mélisande, une quenouille, une pierre !... Un seul de ces cailloux qui sont là par milliers sur le sol !... Sélysette accourt tenant une pierre et la lui donne. Voici la clet de votre aurore !...

Elle donne un grand coup dans la vitre ; un des carreaux éclate, et une large étoile éblouissante jaillit dans les ténèbres. Les femmes poussent un cri de terreur presque radieux ; et Ariane ne se possédant plus, et tout inondée d'une lumière de plus en plus intolérable, brise à grands chocs précipités, toutes les autres vitres dans une sorte de délire triomphant.

ARIANE.

Voilà, celle-ci encore et encore celle-ci !... La petite et la grande et la dernière aussi !... Toute la fenêtre croule et les flammes refoulent mes mains et mes cheveux !... Je n'y vois plus, je ne peux plus ouvrir les yeux !... N'approchez pas encore, les rayons semblent ivres !... Je ne peux plus me redresser ; je vois, les yeux fermés, les longues pierreries qui fouettent mes paupières !...

Je ne sais pas ce qui m'assaille... Est-ce le ciel, est-ce la mer? Est-ce le vent ou la lumière? Toute ma chevelure est un ruisseau d'éclairs!... Je suis couverte de merveilles!... Je ne vois rien et j'entends tout. Des milliers de rayons accablent mes oreilles, je ne sais où cacher mes yeux, mes deux mains n'ont plus d'ombre, mes paupières m'éblouissent et mes bras qui les couvrent, les couvrent de lumière!... Où êtes-vous? Venez toutes, je ne peux plus descendre!... Je ne sais où poser mes pieds dans les vagues de feu qui soulèvent ma robe, je vais tomber dans vos ténèbres!...

A ces cris, Sélysette et Mélisande sortent de l'ombre où elles s'étaient réfugiées, et, les mains sur les yeux, comme pour traverser des flammes, courent à la fenêtre et tâtonnant dans la lumière, montent sur la pierre aux côtés d'Ariane. — Les autres femmes les suivent, les imitent; et toutes se pressent ainsi dans l'aveuglante nappe de clarté qui les force à baisser la tête. Il y a alors un instant de silence ébloui, durant lequel on entend au dehors le murmure de la mer, les caresses du vent dans les arbres, le chant des oiseaux, et les clochettes d'un troupeau qui passe au loin dans la campagne.

SÉLYSETTE.

Je vois la mer!...

MÉLISANDE.

Et moi je vois le ciel!... Couvrant ses yeux de son coude. Oh! non, on ne peut pas!...

ARIANE.

Mes yeux s'apaisent sous mes mains... Où sommes-nous ?...

BELLANGÈRE.

Je ne veux regarder que les arbres... Où sont-ils?...

YGRAINE.

Oh ! la campagne est verte !...

ARIANE.

Nous sommes aux flancs du roc.

MÉLISANDE.

Le village est là-bas... Voyez-vous le village ?...

BELLANGÈRE.

On ne peut y descendre ; nous sommes entourées d'eau, et les ponts sont levés...

SÉLYSETTE.

Où sont les hommes ?...

MÉLISANDE.

Là-bas, là-bas... un paysan !...

SÉLYSETTE.

Il nous a vues, il nous regarde... Je vais lui faire signe... Elle agite sa longue chevelure Il a vu mes cheveux ; il ôte son bonnet. Il fait le signe de la croix...

MÉLISANDE.

Une cloche ! Une cloche !... Comptant les coups Sept, huit, neuf...

MÉLISANDE.

Dix, onze, douze...

MÉLISANDE.

Il est midi.

YGRAINE.

Qui est-ce qui chante ainsi ?...

MÉLISANDE.

Mais ce sont les oiseaux... Les vois-tu ? Ils sont là des milliers dans les grands peupliers, le long de la rivière...

SÉLYSETTE.

Oh ! tu es pâle, Mélisande !...

MÉLISANDE.

Toi aussi tu es pâle... ne me regarde pas...

SÉLYSETTE.

Ta robe est en lambeaux, on te voit au travers...

MÉLISANDE.

Toi aussi, tes seins nus séparent tes cheveux... ne me regarde pas...

BELLANGÈRE.

Que nos cheveux sont longs !...

YGRAINE.

Que nos faces sont pâles !...

BELLANGÈRE.

Et nos mains transparentes !...

MÉLISANDE.

Alladine sanglote...

SÉLYSETTE.

Je l'embrasse, je l'embrasse...

ARIANE.

Oui, oui, embrassez-vous, ne vous regardez pas encore...Surtout, n'attendez pas que la lumière vous attriste... Profitez de l'ivresse pour sortir de la tombe... Un escalier de pierre descend au flanc du roc. — Je ne sais où il mène, mais il est lumineux et le vent du large l'assaille... Venez toutes, venez toutes, des milliers de rayons dansent aux creux des vagues...

Elle sort par l'ouverture et disparaît dans la lumière.

SÉLYSETTE, la suivant et entraînant les autres femmes.

Oui, oui, venez, venez, mes pauvres sœurs heureuses. Dansons, dansons aussi la ronde de la lumière...

Toutes se hissent sur la pierre et disparaissent en chantant et en dansant dans la clarté.

Les cinq filles d'Orlamonde
(La fée noire est morte)
Les cinq filles d'Orlamonde
Ont trouvé les portes !...

Rideau.

ACTE III

—

La même salle qu'au premier acte. Les pierreries éparses scintillent encore dans les niches de marbre et sur les dalles. Entre les colonnes de porphyre des coffres ouverts débordent de vêtements précieux. Il fait nuit dehors; mais sous les lustres allumés, Sélysette, Mélisande, Ygraine, Bellangère et Alladine, debout devant de grands miroirs achèvent de nouer leur chevelure, d'ajuster les plis de leurs robes étincelantes, de se parer de fleurs et de bijoux, tandis qu'Ariane, allant de l'une à l'autre, les aide et les conseille. Les fenêtres sont ouvertes.

SÉLYSETTE.

Nous n'avons pu sortir du château enchanté. Il est si beau que je l'aurais pleuré... Qu'en dis-tu, Ariane? — C'était étrange. Les ponts se relevaient d'eux-mêmes et l'eau montait dans les fossés dès qu'on s'en approchait... Mais qu'importe à présent puisqu'on ne le voit plus... Il est parti... Embrassant Ariane. Et nous serons heureuses tant que tu seras parmi nous.

MÉLISANDE.

Où est-il allé?

ARIANE.

Je l'ignore comme vous. Il est parti, troublé peut-être, déconcerté sans doute, pour la pre-

mière fois... Ou bien la colère des paysans l'inquiétait. Il a senti la haine déborder de toutes parts, et qui sait s'il n'est pas allé chercher du secours, des soldats et des gardes, pour châtier les rebelles et revenir en maître... A moins que sa conscience ou une autre force n'ait parlé...

SÉLYSETTE.

Tu ne t'en iras pas ?

ARIANE.

Comment veux-tu que je m'en aille puisque les fossés sont pleins d'eau, les ponts levés, les murs inaccessibles et les portes fermées. On ne voit personne qui les garde ; et pourtant le château n'est pas abandonné. On observe tous nos pas, il doit avoir donné des ordres mystérieux. Mais tout autour des murs les paysans se cachent et je sens qu'ils veillent sur nous. En attendant, mes sœurs, l'événement s'apprête, et il faut être belles. *S'approchant de Mélisande.* Est-ce ainsi que tu t'y prépares, Mélisande ? — Ta chevelure est le plus beau miracle que j'aie vu ; elle éclairait là-bas l'ombre du souterrain et sourirait encore dans la nuit d'un tombeau, et tu te plais à en éteindre chaque flamme !... Attends, c'est encore moi qui vais délivrer la lumière.

Elle arrache le voile, dénoue les tresses et toute la chevelure de Mélisande s'étale brusquement et resplendit sur ses épaules.

SÉLYSETTE, se retournant pour contempler Mélisande.

Oh ! d'où celà vient-il ?

ARIANE.

Cela vient d'elle-même et se cachait en elle. — Mais toi-même, qu'as-tu fait ? Où caches-tu tes bras divins ?

SÉLYSETTE.

Mais ici, dans mes manches d'orfroi...

ARIANE.

Je ne les vois plus... Je les admirais tout à l'heure, tandis que tu nouais ta chevelure... Ils semblaient s'élever pour appeler l'amour, et mes yeux attendris caressaient tous leurs gestes... Je me retourne et ne retrouve que leur ombre. Dénouant les manches. Et voilà deux rayons de bonheur que je délivre encore !...

SÉLYSETTE.

Oh ! mes pauvres bras nus... Ils vont trembler de froid...

ARIANE.

Mais non, puisqu'ils sont adorables... Allant à Bellangère. Où es-tu Bellangère ? — Il y avait à l'instant, au fond de ce miroir, des épaules, une gorge qui le remplissaient tout entier d'une lueur suave... Il faut que je délivre tout... Et toutes ces pierreries qui brillent à vos pieds, ont-

elles été créées pour mourir sur les dalles ou pour se rallumer à la chaleur des seins, des bras, des chevelures ? Elle ramasse à pleines mains les pierres précieuses et les repand sur ses compagnes. Vraiment, mes jeunes sœurs, je ne m'étonne plus qu'il ne vous aimât point autant qu'il eût fallu, et qu'il voulût cent femmes... Il n'en avait aucune... Enlevant le manteau que Bellangère a mis sur ses épaules. Voilà deux sources de beauté qui se perdaient dans les ténèbres... Surtout, n'ayons pas peur, nous n'aurons rien à craindre si nous sommes très belles...

Entre par une porte latérale, la Nourrice, hagarde échevelée.

LA NOURRICE.

Il revient ! Il est là !

Mouvement d'effroi des femmes.

ARIANE.

Qui te l'a dit ?

LA NOURRICE.

Un des gardes. Il vous a vue. Il vous admire.

ARIANE.

Mais je n'ai vu personne...

LA NOURRICE.

Ils se cachaient. Ils suivaient tous nos gestes... C'est le plus jeune qui a parlé. Il m'a dit que le maître revient... Il fait le tour des murs... Les paysans le savent. Ils sont armés... Ils se révol-

tent... Tout le village est caché dans les haies... Ils l'attendent... Montant par l'escalier latéral à l'une des fenêtres du fond. Je vois des torches dans le bois !...

Les femmes affolées poussent un cri de terreur et courent autour de la salle pour chercher une issue.

SÉLYSETTE, montant également aux fenêtres.

C'est son carrosse, son carrosse de noce !... Il s'arrête !...

Toutes s'élancent aux fenêtres, se pressent dans le balcon intérieur, et regardent dans la nuit.

MÉLISANDE.

C'est lui !... Je le reconnais... Il descend... Il fait des gestes de colère...

SÉLYSETTE.

Il est entouré de ses nègres...

MÉLISANDE.

Ils ont des épées nues qui brillent au clair de lune !...

SÉLYSETTE, se réfugiant dans les bras d'Ariane.

Ariane ! Ariane !... J'ai peur !...

LA NOURRICE.

Voilà les paysans qui sortent des fossés... Il y en a !.. Il y en a !... Ils ont des fourches et des faux !...

SÉLYSETTE.

Ils vont se battre !...

Rumeurs, cris, tumulte, bruits d'armes au dehors, dans le lointain.

MÉLISANDE.

Ils se battent !...

YGRAINE.

Un des nègres est tombé !...

LA NOURRICE.

Oh ! les paysans sont terribles !... Tout le village est là !... Ils ont d'énormes faux !...

MÉLISANDE.

Les nègres l'abandonnent !.... Voyez, voyez, ils fuient !... Ils se cachent dans les bois...

YGRAINE.

Lui aussi prend la fuite... Il court, il s'approche de l'enceinte...

LA NOURRICE.

Les paysans le suivent !...

SÉLYSETTE.

Mais ils vont le tuer !

LA NOURRICE.

On vient à son secours... Les gardes ont ouvert la porte de l'enceinte... Ils courent à sa rencontre...

SÉLYSETTE.

Un, deux, trois, quatre, six, sept... Mais ils ne sont que sept !...

LA NOURRICE.

Les paysans les enveloppent... Il y en a des centaines !

MÉLISANDE.

Que font-ils ?...

LA NOURRICE.

Je vois les paysans qui dansent autour d'un homme... Les autres sont tombés...

MÉLISANDE.

C'est lui ; j'ai vu son manteau bleu... Il est couché sur l'herbe...

LA NOURRICE.

Ils se taisent... Ils le relèvent...

MÉLISANDE.

Est-il blessé ?...

YGRAINE.

Il chancelle...

SÉLYSETTE.

J'ai vu le sang... Il saigne... Ariane !...

ARIANE.

Viens, ne regarde pas... cache ta tête dans mes bras...

LA NOURRICE.

Ils apportent des cordes... Il se débat... Ils lui lient les bras et les jambes...

MÉLISANDE.

Où vont-ils? Ils le portent... Ils dansent en chantant...

LA NOURRICE.

Ils s'en viennent vers nous... Les voilà sur le pont... La porte est grande ouverte... Ils s'arrêtent... Oh! ils vont le jeter dans le fossé...

ARIANE, et les autres femmes, affolées, criant et s'agitant désespérément aux fenêtres.

Non! non!... Au secours!... Ne le tuez pas!... Au secours!... Non! non!... Pas cela!.. Pas cela!..

LA NOURRICE.

Ils n'entendent pas... Mais les autres les poussent...

ARIANE.

Il est sauvé!...

LA NOURRICE.

Ils vont entrer... Ils sont devant les portes de la cour...

Cris de la foule qui a vu les femmes aux fenêtres: Ouvrez! Ouvrez! Puis chants:

Ouvrez-lui la porte
Pour l'amour de Dieu.
Sa chandelle est morte,
Il n'a plus de feu...

LA NOURRICE et les autres femmes, parlant à la foule.

Nous ne pouvons pas... Elle est fermée... Ils la brisent... Elle cède!... Ecoutez... Ils entrent tous... Ils montent le perron... Prenons garde, ils sont ivres...

ARIANE.

Je vais ouvrir la porte de la salle...

LES FEMMES, la suppliant, affolées.

Non, non!... Ariane! Ils sont ivres... Prenez garde, ils approchent!...

ARIANE.

Ne craignez rien, ne vous avancez pas, j'irai seule...

Les cinq femmes descendent l'escalier qui conduit aux fenêtres, reculent vers le fond de la salle, et s'y tiennent étroitement groupées dans l'attitude de l'attente terrifiée. Ariane suivie de la nourrice, se dirige vers la porte qu'elle ouvre à deux battants. On entend un bruit de foule qui monte l'escalier, des hurlements, des chants, des rires, dans la clarté rouge des torches. — Enfin, les premiers hommes de la foule paraissent dans l'encadrement de la porte qu'ils remplissent tout entier, mais sans franchir le seuil. — Ce sont des paysans, les uns farouches, les autres réjouis ou intimidés. Leurs vêtements, par suite de la lutte, sont déchirés et en désordre. Ils portent Barbe-Bleue solidement garrotté, et s'arrêtent un moment, ahuris, à la vue d'Ariane qui se dresse devant eux, grave, calme et royale. Tandis que vers le fond, parmi les paysans qui remplissent l'escalier, et ne voient point ce qui se passe, les poussées, les hurlements, les rires continuent

un moment puis s'éteignent en chuchotements respectueux et intrigués. A l'instant où la foule a envahi la porte, les cinq femmes sont tombées instinctivement et silencieusement à genoux au fond de la salle.

UN VIEUX PAYSAN, ôtant son bonnet, et le roulant d'un air gêné.

Madame ?... On peut entrer ?...

UN DES PAYSANS QUI PORTENT BARBE-BLEUE.

Nous vous apportons le paquet.

UN AUTRE.

Il ne vous fera plus grand mal.

PREMIER PAYSAN.

Où voulez-vous qu'on vous le range ?

UN AUTRE.

Posons-le dans ce coin.

TROISIÈME PAYSAN.

Soulevez le tapis ; il est couvert de boue ; il vous salira vos affaires...

Ils déposent Barbe-Bleue.

Là, voilà. Il ne grouillera plus. Le bonhomme a son compte ; il nous a donné bien du mal...

AUTRE PAYSAN.

Avez-vous ce qu'il faut pour le tuer ?

ARIANE.

Oui, oui ; soyez sans crainte...

LE PAYSAN.

Voulez-vous qu'on vous aide?

ARIANE.

Ce n'est pas nécessaire; nous en viendrons à bout...

TROISIÈME PAYSAN.

Surtout prenez bien garde qu'il ne s'échappe... Découvrant sa poitrine. Voyez ce qu'il m'a fait...

UN AUTRE.

Et moi, voyez mon bras... C'est entré par ici et c'est sorti par là...

ARIANE.

Vous êtes des héros; vous êtes nos sauveurs... Laissez-nous un moment; nous nous vengerons bien... Laissez-nous; il est tard; vous reviendrez demain... Retournez au village; et soignez vos blessures...

UN VIEUX PAYSAN.

Bien, bien; on sait ce qu'il faut faire... Madame, c'est pas pour dire... Mais vous étiez trop belle... Adieu, adieu....

ARIANE, fermant la porte.

Adieu, adieu; vous nous avez sauvées... Elle se retourne et voit les six femmes à genoux au fond de la salle. Vous étiez à genoux!... S'approchant de Barbe-Bleue. Etes-vous blessé?... Oui; le sang coule ici... Une blessure

au cou... Ce n'est rien, la plaie n'est pas profonde. Une au bras... Les blessures au bras ne sont jamais bien graves... Ah ! celle-ci !... Le sang ruisselle encore... La main est transpercée... Il faut la panser tout d'abord...

Pendant qu'Ariane parle ainsi, les six femmes se sont rapprochées, une à une, sans rien dire, et, penchées ou agenouillées entourent Barbe-Bleue.

SÉLYSETTE.

Il a ouvert les yeux...

MÉLISANDE.

Qu'il est pâle !... Il doit avoir souffert...

SÉLYSETTE.

Oh ! ces paysans sont horribles !...

ARIANE.

Apportez-moi de l'eau pour laver ses blessures.

LA NOURRICE.

Oui, je vais en chercher...

ARIANE.

Avez-vous des linges très doux ?...

MÉLISANDE.

Voici mon voile blanc...

SÉLYSETTE.

Il étouffe, voulez-vous que je lui soutienne la tête ?

MÉLISANDE.

Attends, je vais t'aider...

SÉLYSETTE.

Non ; Alladine m'aide...

Alladine l'aide en effet à soulever la tête de Barbe-Bleue ; à qui elle donne en sanglotant un baiser furtif sur le front.

MÉLISANDE.

Alladine, que fais-tu ?... Doucement, doucement, tu rouvrirais ses plaies...

SÉLYSETTE.

Oh ! son front est brûlant !...

MÉLISANDE.

Il a coupé sa barbe ;... il n'est plus si terrible...

SÉLYSETTE.

Avez-vous un peu d'eau !... Son visage est couvert de poussière et de sang...

YGRAINE.

Il respire avec peine...

ARIANE.

Ce sont ces liens qui l'étouffent... Ils ont serré les cordes à broyer un rocher... Avez-vous une dague ?

LA NOURRICE.

Il y en avait deux sur cette table... Voici la plus aigüe... Effrayée. Vous allez ?...

ARIANE.

Oui.

LA NOURRICE.

Mais il n'est pas... Voyez, il nous regarde...

ARIANE.

Soulevez bien la corde que je ne le blesse point...

Elle coupe un à un les liens qui enserrent Barbe-Bleue. Quand elle arrive à ceux qui lui maintiennent les bras derrière le dos, la nourrice lui saisit les mains pour l'arrêter.

LA NOURRICE.

Attendez qu'il parle... Nous ne savons pas encore si...

ARIANE.

Avez-vous un autre poignard? La lame s'est brisée... ces cordes sont très dures...

MÉLISANDE, lui tendant l'autre poignard.

Voici l'autre...

ARIANE.

Merci.

Elle tranche les derniers liens. Un silence durant lequel on entend les respirations anxieuses. Quand Barbe-Bleue se sent libre, il se dresse lentement sur son séant, étire ses bras engourdis, remue les mains, regarde attentivement chaque femme, en silence; puis il se met debout en s'appuyant au mur et demeure immobile, examinant sa main blessée.

ARIANE, s'approchant de lui.

Adieu.

Elle lui donne un baiser sur le front. Barbe-Bleue fait un mouvement instinctif pour la retenir. Elle se dégage doucement et se dirige vers la porte, suivie de la nourrice.

SÉLYSETTE, s'élançant après elle et l'arrêtant.

Ariane !... Ariane !... Où vas-tu ?...

ARIANE.

Loin d'ici ;... là-bas, où l'on m'attend encore... M'accompagnes-tu, Sélysette ?...

SÉLYSETTE.

Quand reviens-tu ?

ARIANE.

Je ne reviendrai pas...

MÉLISANDE.

Ariane !...

ARIANE.

M'accompagnes-tu, Mélisande ?...

Mélisande regarde tour à tour Barbe-Bleue et Ariane, et ne répond point.

ARIANE.

Vois, la porte est ouverte et la campagne est bleue... Ne viens-tu pas, Ygraine ? Ygraine ne tourne pas la tête. La lune et les étoiles éclairent toutes les

routes ; et l'aurore se penche aux voûtes de l'azur, pour nous montrer un monde inondé d'espérance... Venez-vous, Bellangère ?.

BELLANGÈRE, sèchement.

Non.

ARIANE.

Je m'en irai seule, Alladine ?...

A ces mots, Alladine court à Ariane, se jette dans ses bras et, parmi des sanglots convulsifs, la tient longuement et fiévreusement enlacée.

ARIANE, l'embrassant à son tour, et se dégageant doucement tout en larmes.

Reste aussi, Alladine... Adieu, soyez heureuses...

Elle sort précipitamment; suivie de la nourrice. Les femmes se regardent, puis regardent Barbe-Bleue qui relève lentement la tête. Bellangère et Ygraine haussent les épaules et vont fermer la porte. — Un silence. La toile tombe.

FIN.

Sœur Béatrice.

MIRACLE EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES :

La vierge.

Sœur Béatrice.

L'abbesse.

Sœur Eglantine.

Sœur Clémence.

Sœur Félicité.

Sœur Balbine.

Sœur Régine.

Le chapelain.

Le prince Bellidor.

La petite Allette.

Mendiants, pèlerins, infirmes, enfants de chœur, etc.

La scène au XIVe siècle dans un couvent des environs de Louvain.

ACTE I

—

Un vaste corridor voûté. — Au milieu, la grande porte close du couvent. — A droite, en pan coupé, la porte de la chapelle, à laquelle on accède à l'aide de quelques marches. — Dans l'angle formé par cette porte et le mur du corridor, au fond d'une sorte de niche, se dresse, sur un piédestal à gradins praticables, une statue de la Vierge de grandeur naturelle. Elle est habillée, selon la coutume espagnole, de somptueux vêtements de velours et de brocart qui lui donnent l'apparence d'une princesse céleste. Une large ceinture orfévrie lui enserre la taille, et un diadème d'or où étincellent des pierreries couronne la chevelure qui se répand sur les épaules de l'image. — A gauche du grand portail, on entrevoit l'intérieur de la cellule de Béatrice. Cette cellule, blanchie à la chaux, ne contient qu'un grabat, une table et une chaise. Il fait nuit. Une lampe brûle devant la statue aux pieds de laquelle est prosternée sœur Béatrice.

BÉATRICE.

Madame, ayez pitié de moi, je vais tomber dans le péché mortel !... Il reviendra ce soir et je suis toute seule !... Que faudra-t-il lui dire ; et que faudra-t-il faire ?... Il me regarde et ses mains tremblent et je ne sais ce qu'il désire... Lorsque je suis entrée dans cette sainte maison — il y aura quatre ans à la fin de Juillet, — je n'étais qu'une enfant et je ne savais rien ; et maintenant je ne sais rien encore; et je n'ose pas interroger l'abbesse, ni parler à personne du mal ou du bonheur qui

tourmente mon cœur... On dit qu'il est permis d'aimer un homme dans le mariage... — Il m'a promis qu'au sortir du couvent, un ermite qu'il connaît et qui fait des miracles nous unirait tous deux... On nous parle souvent des ruses du malin et des pièges de l'homme ; mais lui, vous le savez, il n'est pas comme les autres... Il venait le dimanche au jardin de mon père quand j'étais toute petite, et nous jouïons ensemble... Je l'avais oublié, mais je m'en souvenais souvent dans mes prières ou lorsque j'étais triste... Il est prudent et sage ; et ses yeux sont plus doux que les yeux d'un enfant qui se met à genoux... — Il s'est agenouillé l'autre soir sous la lampe ; l'avez-vous remarqué ? — Il ressemblait à votre fils... Il sourit gravement comme s'il parlait à Dieu, alors même qu'il ne parle qu'à moi qui ne peux le comprendre et ne possède rien... Voyez, je vous dis tout ; je suis très malheureuse, bien que depuis trois jours je ne puisse plus pleurer... Il a juré qu'il périrait si je le repoussais... On dit que c'est possible ; et que de jeunes hommes, grands et beaux comme lui, se sont donné la mort à cause de l'amour... Un jour il m'a parlé de Paul et de Françoise... Je ne sais si c'est vrai ; le monde est plein de trouble et l'on ne nous dit rien... Madame, éclairez-moi, j'ignore ce qu'il faut faire ; et qui sait si ces bras que je tends en tremblant vers votre sainte image ne seront pas demain deux torches effroyables aux flammes de l'enfer !...

On entend au dehors un bruit de pas qui se rapprochent.

Ecoutez... avez-vous entendu?... Il y a plusieurs chevaux... Ils s'arrêtent... Il s'approche du seuil... Il a touché la porte... On frappe. Ma mère! que faut-il faire?... Je n'irai pas si vous le défendez...

Elle se lève et court à la porte.

Bellidor?...

BELLIDOR, au dehors.

Béatrice! c'est moi... ouvre vite...

BÉATRICE.

Oui... oui...

Elle ouvre la grande porte. On aperçoit sur le seuil le prince Bellidor, vêtu d'une cotte de mailles et d'un long manteau bleu. A ses côtés un enfant, les bras chargés d'étoffes somptueuses et de bijoux éblouissants. Près de la porte, sous un arbre, un vieillard retient par la bride deux chevaux richement harnachés. Au fond, l'azur sombre d'un ciel étoilé sous lequel s'étend la campagne éclairée par la lune.

BÉATRICE, s'avançant.

Vous êtes seul? — Qui est là sous cet arbre?...

BELLIDOR.

Approche, approche et ne crains rien!...

Il s'agenouille sur le seuil et baise le bas de la robe de Béatrice.

O Béatrice ! que tu es belle quand tu t'avances ainsi au devant des étoiles qui t'attendent en tremblant sur le seuil !... Elles savent enfin qu'un grand bonheur est né ; et comme un sable d'or qu'on répand en silence sous les pieds d'une reine, elles se répandent toutes par les longs chemins bleus où nous allons marcher !... Que fais-tu ? — déjà tes pas hésitent ?... Tu détournes la tête ?...Non, non, mes bras t'enlacent, t'enlacent à jamais en présence du ciel ; tu ne t'en iras plus et c'est en t'enchaînant que l'amour te délivre !... Va, va, ne cherche plus l'ombre pâle des lampes où cet amour dormait... Il a vu la lumière qu'il n'avait vue ; et chaque rayon qui passe éclaire son triomphe, unit nos jeunes âmes et fixe nos destins !... Béatrice ! Béatrice ! Je te vois, je t'atteins, je te touche, je t'étreins, je t'embrasse pour la première fois !...

A ces mots il se dresse brusquement, saisit Béatrice à la taille, et lui donne un baiser sur la bouche.

BÉATRICE, reculant et se défendant, défaillante.

Non, ne m'embrassez pas, car vous aviez promis...

BELLIDOR, redoublant ses baisers.

Ah ! ce n'étaient point là les promesses de l'amour !... L'amour ne peut pas dire qu'il n'adorera point et ne promet plus rien quand il a tout donné !... Il offre à chaque instant tout ce qu'il peut atteindre ; et lorsqu'il a juré d'étouffer un

baiser ou de le faire attendre, il en donne cent mille pour effacer l'injure qu'il a faite à ses lèvres !...

Il l'enlace plus violemment et cherche à l'entraîner.

Viens, viens !... La nuit se hâte ; déjà l'aube blanchit, et mes chevaux se cabrent... Encore un pas à faire, une marche à descendre, et la route inouïe emporte nos deux cœurs !...

Il remarque soudain que Béatrice s'affaisse dans ses bras.

Tu ne me réponds pas ? — Je n'entends plus ton souffle... et tes genoux fléchissent... Viens, viens, n'attendons pas que l'aurore envieuse tende ses pièges d'or par les chemins d'azur qui mènent au bonheur...

BÉATRICE, presque insensible.

Non, non, je ne peux pas... Je ne peux pas encore...

BELLIDOR.

Béatrice ! — Tu pâlis, et mes baisers s'éteignent au contact de tes lèvres comme des étincelles au contact de l'eau froide !... Relève ton beau front, ouvre ta douce bouche qui ne veut plus sourire... Ah ! ce sont ces grands voiles qui t'étreignent la gorge et pèsent sur ton cœur. Ils sont faits pour la mort et non pas pour la vie !...

Tandis qu'elle semble encore inconsciente, il écarte et déroule lentement le voile qui enveloppe son front. — Bientôt apparaissent les pre

mières boucles d'or; puis, tout à coup forçant les derniers plis, comme des flammes délivrées, jaillit toute la chevelure qui inonde le visage de Béatrice qui se réveille.

BELLIDOR, ébloui.

Oh!...

BÉATRICE, doucement, comme si elle sortait d'un songe.

Qu'as-tu fait, Bellidor? — Qu'est-ce que mes mains touchent; qu'est-ce que ces douces choses qui caressent mon front?...

BELLIDOR, enivré et embrassant éperduement la chevelure éparse.

Voilà! Voilà! ce sont tes flammes qui t'éveillent; c'est ta propre beauté qui t'inonde, et tes propres rayons qui t'étreignent!... Ah! tu ne savais plus et je ne savais pas que tu étais si belle!... Je croyais t'avoir vue et je croyais t'aimer!... Il n'y a qu'un instant tu étais la plus belle dans mes songes d'enfant; maintenant, te voici la plus belle des plus belles dans mes yeux qui s'éveillent, dans mes mains qui te touchent, dans mon cœur qui te trouve!... Attends, attends, il faut que tout entière tu sois pareille à ton visage; il faut que tout entière tu sois libre; il faut que tout entière tu sois reine!...

D'un geste prompt il lui enlève son manteau; de sorte qu'elle apparaît en longue robe de laine blanche. Ensuite, il fait signe à l'enfant qui attendait près de la porte, et qui s'avance avec des vêtements précieux, une ceinture d'or et des colliers de perles, tandis que Béatrice est tombée à genoux aux pieds de la statue, et sanglote, le visage caché dans les plis du manteau et du voile.

BÉATRICE.

Non... Non... Je ne veux pas!...

Rampant sur les genoux aux pieds de la statue.

Ma mère, vous voyez!... je ne peux plus lutter si vous ne m'aidez pas... Je ne peux plus prier si vous m'abandonnez!...

BELLIDOR, accourant et enveloppant Béatrice des vêtements précieux qu'il a pris aux bras de l'enfant.

Béatrice!... Il est temps!... Voici les vêtements de ta vie qui commence!... Ce n'est pas une esclave que j'enlève au Seigneur, c'est une souveraine que je rends au bonheur!...

BÉATRICE, toujours agenouillée, et s'accrochant aux barreaux de la grille qui entoure le piédestal.

Madame, écoutez-moi; je ne sais plus prier, je ne puis plus parler... Je n'ai que mes sanglots; et je ne savais pas que je l'aimais ainsi; et je ne savais pas que je vous aimais tant!... Ecoutez, regardez!... Je ne suis qu'un enfant qui ne peut rien prévoir... On m'a dit si souvent que vous accordez tout, que vous êtes très bonne, que vous avez pitié!...

BELLIDOR, s'efforçant de la relever et de l'arracher doucement à la grille.

Oui, oui, elle a pitié; elle est reine d'un ciel que l'amour a créé... Ouvre tes douces mains que le fer a glacées... Regarde son visage; il n'est pas irrité; il pardonne, il rayonne... Ses yeux ont

rencontré la prière de tes yeux et tes larmes éclairent l'amour de son sourire... Est-ce lui qui t'implore; est-ce toi qui pardonnes ?... Mes regards vous confondent et je crois voir deux sœurs dont les mains se bénissent dans la gloire de l'amour !...

BÉATRICE, levant la tête et regardant la vierge.

Oui, l'on m'a dit souvent que je lui ressemblais...

BELLIDOR.

Regarde ses cheveux à travers tes cheveux quand mes mains en divisent le voile qui tressaille... Ce sont les mêmes rayons de la même lumière et des mêmes délices !...

Tandis qu'il parle encore, trois heures sonnent à l'horloge du couvent.

BÉATRICE, se redressant soudain.

Ecoute !...

BELLIDOR.

Trois heures !...

BÉATRICE.

C'est l'heure des matines que j'aurais dû sonner !...

BELLIDOR.

Viens, viens; l'aube s'avance, les fenêtres bleuissent...

BÉATRICE.

Oui, voilà les fenêtres que j'ouvrais avant l'aube, afin que la lumière et l'air frais du matin et le chant des oiseaux saluassent mes sœurs au sortir du sommeil... Voilà la corde de la cloche qui sonnait leur réveil et la fin de la nuit... Voici la porte de l'église dont mes mains n'iront plus pousser les lourds battants qui accueillaient l'aurore; et les cierges de l'autel qu'une autre allumera... Voici l'aiguière d'or, la corbeille aux aumônes, les vêtements des pauvres... Ils viendront tout à l'heure, m'appeler par mon nom, et ne verront personne...

BELLIDOR.

Viens, la lumière augmente; tes sœurs vont s'éveiller... il me semble déjà que des pas retentissent...

BÉATRICE.

Elles viennent mes sœurs; mes sœurs qui m'aimaient tant et me croyaient si sainte!... Elles trouveront ici tout ce qui restera de l'humble Béatrice... son voile et son manteau qui traînent sur les dalles...

Relevant soudain le manteau et le voile et les déposant sur la grille aux pieds de la statue.

Mais non, je ne veux pas qu'une d'elles s'imagine que j'aie foulé aux pieds la robe d'innocence qu'elles m'avaient donnée... Ma mère, vous leur direz si je reviens un jour...

Pliant et rangeant avec soin les vêtements sur la grille.

Il ne faut pas qu'un grain de poussière les ternisse... Ma mère, je vous les donne et vous les garderez... Je remets en vos mains tout ce que je possède ; tout ce que j'ai reçu durant ces quatre années... Voici mon chapelet avec sa croix d'argent, voici ma discipline, et les trois lourdes clefs que portait ma ceinture... C'est celle du jardin, celle de la grande porte et celle de l'église... Je ne reverrai plus le jardin qui verdit ; je ne reverrai plus les nappes de l'autel qui tremblaient sous nos mains comme un ruisseau de lait dans l'odeur de l'encens... Est-il écrit là-haut qu'on ne pardonne point ; que l'amour soit maudit ; qu'on ne puisse expier ?... Dites-moi ! dites-moi !... Je ne suis pas perdue si vous ne voulez point !... Je ne demande pas une chose impossible !... Un seul signe suffit ; un signe si petit que personne ne verra... Si l'ombre de la lampe qui dort sur votre front se déplace d'une ligne, je ne m'en irai pas !... Je ne m'en irai pas !... Regardez-moi, ma mère, je regarde, je regarde, et j'attends ! et j'attends !...

Elle regarde longuement le visage de la vierge ; tout demeure immobile.

BELLIDOR, l'enlaçant et lui donnant un baiser passionné sur la bouche.

Viens !...

BÉATRICE, lui rendant pour la première fois son baiser.

Oui!...

Ils sortent étroitement enlacés. Le jour monte; la porte demeure ouverte sur la campagne qui s'éclaire. Bientôt, on entend le galop des chevaux qui s'éloignent. Le rideau tombe; et peu après, la cloche du couvent retentit dans l'aurore, sonnant matines à toute volée.

ACTE II

—

Même décor. La grande porte du couvent est refermée; et toutes les fenêtres du corridor sont ouvertes aux premiers rayons du soleil. Durant l'ouverture, on entend les derniers tintements de la cloche qui sonne matines. A peine le rideau est-il levé, que l'on voit la statue de la Vierge s'animer, comme au sortir d'un long sommeil divin, descendre lentement les gradins du piédestal, s approcher de la grille, et revêtir par-dessus sa robe et sa chevelure resplendissantes, le manteau et le voile abandonnés par Béatrice. — Ensuite, elle se tourne vers la droite en étendant la main et, par la porte de la chapelle qui s'ouvre sous son geste, on aperçoit les cierges de l'autel, qui magiquement s'allument un à un. — Après quoi, elle ravive la lumière de la lampe, et, ayant pris devant le piédestal, la corbeille qui contient les vêtements qu'on doit distribuer aux pauvres, elle s'avance en chantant vers la porte du couvent.

LA VIERGE, chantant.

A toute âme qui pleure,
A tout péché qui passe,
J'ouvre au sein des étoiles
Mes mains pleines de grâces.

Il n'est péché qui vive
Quand l'amour a prié;
Il n'est âme qui meure
Quand l'amour a pleuré...

Et si l'amour s'égare
Aux sentiers d'ici-bas,
Ses larmes me retrouvent
Et ne s'égarent pas...

Durant les dernières paroles de ce chant, une main timide a frappé à la porte du couvent. La vierge ouvre les deux battants, et l'on voit sur le seuil, une petite fille, nu-pieds, extrêmement misérable et déguenillée. Elle se cache à demi derrière le chambranle de chêne, n'avançant que la tête et regardant la vierge avec étonnement.

LA VIERGE.

Bonjour Allette. — Pourquoi te caches-tu ?

ALLETTE, s'approchant en faisant un signe de croix effrayé et extasié.

Sœur Béatrice, vous êtes plus belle qu'elle !...

LA VIERGE.

C'est le jour du Seigneur et je suis bien heureuse...

ALLETTE.

Pourquoi avez-vous mis de la lumière sur votre robe ?

LA VIERGE.

Il y en a partout quand le soleil se lève...

ALLETTE.

Pourquoi avez-vous mis des étoiles en vos yeux ?

LA VIERGE.

Il y en a souvent au fond des yeux qui prient...

ALLETTE.

Pourquoi avez-vous mis des rayons en vos mains ?

LA VIERGE.

Il y en a toujours aux mains qui font l'aumône...

ALLETTE.

Je suis venue toute seule...

LA VIERGE.

Où sont nos frères pauvres ?

ALLETTE.

Ils n'osent pas venir à cause du scandale.

LA VIERGE.

Quel scandale ?

ALLETTE.

Ils ont vu Béatrice sur le cheval du Prince.

LA VIERGE.

Ne suis-je point pareille à l'humble Béatrice ?

ALLETTE.

Ils disent qu'ils l'ont vue et qu'elle leur a parlé...

LA VIERGE.

Mais Dieu ne l'a pas vue, et n'a rien entendu... Elle prend l'enfant dans ses bras et lui donne un baiser sur le front. Oh! ma petite Allette!... c'est toi seule, aujourd'hui, que je puis embrasser... L'innocence a senti la présence de Dieu, mais ne se trouble point... Regardant Allette dans les yeux. Que l'âme humaine est pure quand on la voit ainsi!... Les anges sont plus beaux, mais ils n'ont point de larmes... Va, va, ma pauvre enfant, j'entends couler les tiennes au fond de l'avenir et tu sauras leur nombre... Déposant Allette sur le seuil. Où sont nos frères pauvres?... Va leur dire que l'amour est plein d'impatience, va leur dire qu'ils se hâtent...

ALLETTE, tournant la tête et regardant au dehors.

Ils viennent, Sœur Béatrice.

En effet les pauvres, vieillards, infirmes, malades, femmes portant des petits enfants, etc. se sont timidement avancés, et croyant reconnaître Béatrice, craintifs, hésitants, étonnés, se rapprochent du seuil, s'arrêtent devant la porte, regardent et attendent.

LA VIERGE, se penchant sur la corbeille qui contient les vêtements.

Qu'attendez-vous, mes frères, et qu'est-il arrivé? Hâtez-vous, hâtez-vous: déjà le soleil monte; c'est l'heure de la prière et mes sœurs vont passer; la porte sera close et l'aumône ajournée... Venez tous, il est temps, hâtez-vous, venez tous...

UN VIEUX PAUVRE, s'avançant.

Ma sœur, nous avons vu deux fantômes cette nuit...

LA VIERGE, lui donnant un manteau qui s'éclaire à mesure qu'elle le tire de la corbeille.

Il ne faut plus songer aux fantômes de la nuit.

UN INFIRME, s'avançant à son tour, en se traînant sur ses béquilles.

Ma sœur, nous avons eu de mauvaises pensées...

LA VIERGE, tirant de la corbeille un autre vêtement qui semble se couvrir de pierreries.

Mon frère, ouvrez les yeux, c'est l'heure du pardon...

UNE PAUVRE FEMME.

Ma sœur, il me faudrait un linceul pour ma mère...

UNE AUTRE.

Ma sœur, je vous demande pour notre dernier-né...

Les pauvres se pressent en foule, avides, gémissants, les bras tendus, autour de la Vierge qui, penchée sur la corbeille, en retire à pleines mains des vêtements d'où jaillissent des rayons, des voiles qui étincellent, des linges qui s'illuminent. A mesure qu'elle y puise, la corbeille déborde plus abondamment d'étoffes de plus en plus précieuses, de plus en plus resplendissantes, et, comme enivrée de son propre miracle, tandis qu'elle leur distribue ses trésors, qu'elle comble les mains, qu'elle couvre les épaules, qu'elle enveloppe les enfants de tissus éclatants, la Vierge dit :

LA VIERGE.

Venez tous !... Venez tous !... Voici le linceul pâle et les langes qui rient !... C'est la vie et la mort, et c'est encore la vie !... Venez tous, venez tous, c'est l'heure de l'amour et l'amour est sans bornes ! Venez tous, aidez-vous, pardonnez vos offenses et mêlez dans la vie vos bonheurs et vos larmes !... Venez tous, aimez-vous, priez pour ceux qui tombent !... Venez tous, prenez tout, le Seigneur ne voit point le mal qu'on fait sans haine... Venez tous, pardonnez, il n'est point de péché que le pardon n'atteigne !...

Maintenant les pauvres stupéfaits, égarés, sont couverts de vêtements splendides. Quelques-uns s'enfuient dans la campagne, en agitant des étoffes ruisselantes de pierreries et en poussant des hurlements de joie. D'autres, sanglotant de reconnaissance, entourent la sainte Vierge et cherchent à lui baiser les mains. Mais la plupart, silencieux et comme frappés d'une terreur divine, se sont agenouillés sur les marches du perron et murmurent des prières. Alors un coup de cloche retentit; la corbeille est subitement vide et la Vierge, écartant doucement les pauvres qui la pressent, referme sur eux les battants de la porte.

LA VIERGE, en refermant la porte.

Allez en paix, mes frères, c'est l'heure de la prière...

On entend encore à travers la porte refermée le murmure de la prière des pauvres qui se transforme peu à peu en un chant indistinct de reconnaissance et d'extase. Un deuxième, puis un troisième coup de cloche retentissent, et, venant

de l'extrémité gauche du corridor, les religieuses, l'abbesse en tête, s'avancent sous les voûtes pour se rendre à la chapelle.

L'ABBESSE, s'arrêtant devant la Vierge qui, la tête inclinée et les mains croisées sur la poitrine, attend près de la porte refermée.

Sœur Béatrice, en ce mois de soleil, matines sont sonnées l'avant-quart de trois heures. Vous jeûnerez trois jours et prierez trois nuits aux pieds de la statue de la Vierge qui fut mère.

LA VIERGE, s'inclinant avec un signe d'assentiment très humble.

Dieu soit loué, ma Mère...

L'abbesse reprenant sa marche arrive près du piédestal que lui masquait le mur sur lequel s'appuie la voûte de la porte. Elle va pour s'agenouiller quand, levant les yeux, elle s'arrête, pousse un cri, laisse tomber le livre et la crosse qu'elle portait, fait un geste d'indicible surprise et d'horreur.

L'ABBESSE.

Elle n'y est plus !...

Inquiètes, puis affolées, les religieuses accourent, environnent l'abbesse, se pressent autour du piédestal ; et le premier moment de stupéfaction passé, tour à tour indignées, épouvantées, sanglotantes, debout, agenouillées, prosternées ou chancelantes, parlent, crient, gémissent toutes ensemble.

LES RELIGIEUSES.

Elle n'y est plus ! La vierge a disparu !... on a volé l'image ! Les impies, les impies ! Notre Mère, notre Mère ! sacrilège ! sacrilège ! Ma Mère qu'allons-nous faire ? Le cloître est profané ! Sacrilège ! Sacrilège ! La maison va tomber ! Sacrilège ! Sacrilège !

L'ABBESSE, appelant.

Sœur Béatrice !...

La Vierge s'avance et s'arrête près de l'abbesse, devant le piédestal. Elle regarde fixement l'endroit où se trouvait son image, et comme fermés au monde extérieur, son visage et ses yeux immobiles rayonnent d'une sorte de silence et d'espérance impassibles.

L'ABBESSE.

Sœur Béatrice, vous en aviez la garde. Vous aviez à veiller jour et nuit sur la gloire de celle qui fit de ce couvent le trésor de ses grâces et la demeure de ses prédilections. Je comprends votre trouble et partage votre effroi. Pourtant ne craignez rien ; la volonté divine a parfois des desseins qui confondent notre zèle et notre vigilance ; parlez, répondez-moi, vous devez avoir vu et vous devez savoir... La Vierge ne répond pas. Mais parlez ! répondez !... Qu'avez-vous ? Ceci me semble étrange, et je crois par moments que votre visage s'illumine... Et qu'est ce que ces vêtements qui ne ressemblent plus à ceux que nous portons ?... Mes yeux me trompent-ils ? On dirait, à vous voir, que vous n'êtes plus la même !... Que cachez-vous sous votre mante qui resplendit ainsi à travers votre bure ? Tâtant le manteau de la Vierge. Et qu'est-ce que cette bure dont les plis transparents accompagnent mes mains de rayons de lumière ? Elle entr'ouvre le manteau, et apercevant la ceinture orfévrie. Miséricorde ! Qu'est ceci !

Elle enlève complètement le manteau, puis dans le même mouvement de stupéfaction indignée, arrache le voile qui couvre la chevelure de la Vierge ; et celle-ci, toujours immobile et comme insensible, apparaît soudain vêtue de la même façon et exactement pareille à sa propre statue qui occupait le piédestal durant le premier acte. Il y a, à ce spectacle, chez l'abbesse et parmi les nonnes qui se pressent tout autour, une minute de stupeur silencieuse et douloureusement incrédule, puis, l'abbesse, se ressaisissant la première, et se couvrant la face dans un geste d'horreur et de malédiction désespérée s'écrie :

L'ABBESSE.

Seigneur Dieu !

LES NONNES.

Notre Dame !... La Vierge !... Elle a dépouillé la statue ! Sœur Béatrice ! Elle ne nous répond pas ! Les Démons ! les Démons ! Les murs vont se venger ! Folie ! Folie ! Folie ! Horreur ! Horreur ! Horreur ! N'attendons pas la foudre ! Sacrilège ! Sacrilège !

Mouvement de recul, d'épouvante et de fuite parmi les nonnes. Mais l'abbesse élevant le geste et la voix, les retient.

L'ABBESSE.

Mes filles, écoutez... Ne fuyez pas, mes filles !... Attendons notre sort ; ne nous séparons pas et que toutes nos mains, que toutes nos prières entourent la sacrilège et tentent d'apaiser la colère qui s'avance !...

SŒUR CLÉMENCE.

Ma Mère, je vous en prie, n'attendons pas ainsi...

SŒUR FÉLICITÉ.

Allons chercher le prêtre.

L'ABBESSE.

Oui, vous avez raison... Allez-y sœur Clémence et sœur Félicité... Sœur Clémence et sœur Félicité se dirigent vers la chapelle. Allez vite, allez vite, il saura mieux que nous ce qu'il convient de faire, pour arrêter enfin, s'il en est temps encore, le triomphe du maudit et le glaive de l'Archange... Mes sœurs, mes pauvres sœurs ! l'horreur n'a plus de nom et nos yeux ont sondé les abîmes de l'enfer.

SŒUR GISÈLE, s'approchant de la Vierge.

Profanatrice !...

SŒUR BALBINE, s'approchant à son tour.

Sacrilège !...

SŒUR RÉGINE, hors d'elle.

Démon ! démon ! démon !...

SŒUR ÉGLANTINE, d'une voix attristée et très douce.

Sœur Béatrice, qu'as-tu fait ?...

Au son de cette voix, la Vierge tourne la tête, regarde sœur Eglantine et lui sourit divinement.

SŒUR BALBINE, à sœur Eglantine.

Elle vous regarde...

SŒUR GISÈLE.

Elle semble s'éveiller...

SŒUR ÉGLANTINE.

Sœur Béatrice, tu ne savais peut-être pas...

L'ABBESSE.

Sœur Eglantine, je vous défends de lui parler...

A ce moment, le prêtre, revêtu des ornements sacerdotaux, et suivi des deux religieuses et des enfants de chœur affolés, paraît sur le seuil de la chapelle.

LE PRÊTRE.

Mes sœurs, priez pour elle !...

L'ABBESSE, se jetant à genoux.

Mon père, vous savez !...

LE PRÊTRE, d'une voix dure.

Sœur Béatrice !...

La Vierge demeure immobile.

LE PRÊTRE, d'une voix violente.

Sœur Béatrice !...

La Vierge demeure immobile.

LE PRÊTRE, d'une voix terrible.

Sœur Béatrice ! pour la troisième fois, au nom du Dieu vivant, dont la colère frémit autour de ces murailles, je t'appelle par ton nom...

L'ABBESSE.

Elle n'entend pas...

SŒUR RÉGINE.

Elle ne veut pas entendre !...

SŒUR BALBINE, affolée.

Malheur ! Malheur sur nous !...

SŒUR GISÈLE.

Mon père ! intercédez ! ayez pitié de nous !...

LE PRÊTRE.

Il n'y a plus de doute ; et je reconnais là le ténébreux orgueil du Prince des Ténèbres et du Père de l'Orgueil. Se tournant vers l'Abbesse. Ma sœur, je vous la livre ; il ne faut pas que l'indulgence humaine usurpe les prérogatives de l'Amour infini... Allez, allez, mes sœurs, entraînez la coupable au pied des saints autels, arrachez un à un, en présence de Celui devant qui se prosternent les Anges, arrachez un à un les vêtements et les joyaux du sacrilège ; dénouez vos ceintures, tordez vos disciplines, empruntez aux piliers du portail les pesantes lanières des prévarications et les faisceaux de

verges des grandes pénitences. Allez, allez, mes sœurs, que vos bras soient cruels et vos mains sans pitié ! c'est la miséricorde qui les arme, et c'est l'Amour qui les bénit !...

Les religieuses entraînent la Vierge qui marche au milieu d'elles indifférente, impassible et docile. Toutes, à l'exception de sœur Eglantine, ont déjà dénoué la double corde à nœuds qui leur ceignait les reins. Elles pénètrent dans la chapelle dont les portes se referment ; et le prêtre resté seul se prosterne devant le piédestal abandonné. Un assez long silence. — Soudain, on entend filtrer à travers les portes de l'église un chant d'une indicible douceur. C'est le cantique sacré de la Vierge, l'*Ave Maris Stella*, qu'entonnent, semble-t-il, de lointaines voix d'anges. Peu à peu le chant se précise, se rapproche, s'amplifie et s'universalise, comme si une invisible foule, de plus en plus nombreuse, y prenait une part de plus en plus ardente, de plus en plus céleste. En même temps s'y mêlent dans la chapelle, un bruit de chaises renversées, de candélabres qui tombent, de stalles bousculées, et des exclamations de voix humaines affolées. Enfin les deux battants sont violemment repoussés et la nef apparaît tout inondée de flammes et d'étranges splendeurs qui ondulent, s'épanouissent, s'entrecroisent, infiniment plus éclatantes que celles du soleil dont les rayons éclairent le corridor. Alors, parmi des *Alleluias* et des *Hosannas* délirants qui font explosion de toutes parts, bouleversées, hagardes, transfigurées, ivres de joie et d'épouvante surnaturelles, brandissant d'éblouissantes gerbes, surchargées de fleurs miraculeuses qui multiplient l'extase, enveloppées des pieds à la tête de vivantes guirlandes qui entravent leur marche, aveuglées sous la pluie de pétales qui ruiselle des voûtes, les religieuses encombrent en tumulte les portes trop étroites, descendent en chancelant les degrés

étouffes sous les prodigieuses jonchées et tout en effeuillant à chacun de leurs pas leur fardeau qui renait dans leurs mains, entourent le vieux prêtre maintenant redressé : pendant que celles qui les suivent s'avancent à leur tour dans la houle de fleurs animées qui déferle sans cesse le long des marches du portail.

LES RELIGIEUSES.

Toutes ensemble et de toutes parts, tandis qu'elles sortent de la chapelle, qu'elles envahissent le corridor, qu'elles chantent et qu'elles s'embrassent au milieu du déluge de fleurs.

Miracle ! Miracle ! Miracle ! Oh ! mon père ! mon père ! Hosanna ! Hosanna ! Hosanna ! Mon père je n'y vois plus ! Hosanna ! Hosanna ! Le Seigneur nous entoure ! Le ciel s'est entr'ouvert ! Les anges nous accablent et les fleurs nous poursuivent ! Hosanna ! Hosanna ! Sœur Béatrice est sainte ! Sonnez, sonnez les cloches à déchirer le bronze ! Sœur Béatrice est sainte ! Sœur Béatrice est sainte !...

SŒUR RÉGINE.

Quand j'ai voulu toucher ses vêtements sacrés...

SŒUR ÉGLANTINE, toute couverte de fleurs plus lumineuses que les autres.

Les flammes ont surgi, les rayons ont parlé !

SŒUR CLÉMENCE.

Les anges de l'autel se sont tournés vers nous !

SŒUR GISÈLE.

Les saints joignaient les mains en se penchant vers elle !...

SŒUR ÉGLANTINE.

Les statues des piliers se mettaient à genoux!...

SŒUR FÉLICITÉ.

Les Archanges chantaient en déployant leurs ailes !...

SŒUR CLÉMENCE.

Toutes les fleurs du ciel jaillissaient de nos mains !...

SŒUR FÉLICITÉ.

Nos bras qui la frappaient l'inondaient de lumière !...

SŒUR GISÈLE, faisant onduler de lourdes guirlandes de roses.

Des roses qui vivaient écartaient les liens...

SŒUR BALBINE, brandissant d'énormes gerbes de lys.

Des lys miraculeux éclataient dans les verges !...

SŒUR FÉLICITÉ, secouant des palmes lumineuses.

De longues palmes d'or enflammaient les lanières !...

L'ABBESSE, s'agenouillant aux pieds du prêtre.

Mon père, j'ai péché; sœur Béatrice est sainte!...

LE PRÊTRE, s'agenouillant à son tour.

Mes filles, j'ai péché ; les desseins du Seigneur ne sont point pénétrables !...

A ce moment on frappe à la porte d'entrée du couvent, et la Vierge, redevenue humaine et humblement revêtue du manteau et du voile de Béatrice, paraît sur le seuil de la chapelle. Elle en descend les marches, les yeux baissés et les mains jointes, passe parmi ses sœurs agenouillées et sur les fleurs qui se redressent ; et, reprenant, comme si rien ne s'était passé, les fonctions de sa charge se dirige vers la porte d'entrée qu'elle ouvre toute grande. Entrent trois pèlerins, pauvres, vieux, harassés, devant lesquels elle s'incline profondément ; et, prenant non loin d'elle sur un trépied de bronze, un linge blanc et une aiguière d'or, elle verse en silence l'eau sur leurs mains poudreuses.

ACTE III

—

Même décor. La statue de la Vierge se dresse sur le piédestal comme au premier acte. Le voile, le manteau et le trousseau de clefs de sœur Béatrice sont accrochés à la grille, la porte de la chapelle est ouverte et les cierges de l'autel sont allumés, la lampe brûle devant la statue, et la corbeille des pauvres déborde de vêtements; en un mot, tout se retrouve exactement dans le même état qu'au moment de la fuite de la nonne avec le prince Bellidor, excepté que la porte d'entrée du couvent est fermée. C'est le petit jour, en hiver, matines finissent de sonner, bien que personne ne les sonne, et l'on voit, sous le porche de la chapelle, la corde de la cloche monter et descendre dans le vide. Ensuite, la cloche s'étant tue, un silence, au milieu duquel trois coups lents et espacés sont frappés à la porte du couvent. Au troisième coup, celle-ci roule d'elle même et silencieusement sur ses gonds, les deux battants s'ouvrent tout grands sur la campagne blanche, déserte et désolée, et parmi les tourbillons de neige qui fouettent le seuil, s'avance, hagarde, exténuée, méconnaissable, celle qui fut autrefois sœur Béatrice. Elle est couverte de haillons, ses cheveux déjà gris sont épars sur sa face douloureusement amaigrie et livide. Ses yeux meurtris n'ont plus que le regard immobile et trop vaste de ceux qui vont mourir et n'espèrent plus rien. Devant la porte ouverte, elle attend un instant, puis ne voyant personne, tâtonnante, chancelante, s'appuyant aux battants, elle s'approche, plonge les yeux dans le corridor avec l'inquiétude d'un animal longtemps pourchassé. Mais le corridor est désert, elle fait encore quelques pas craintifs, et, apercevant l'image de la Vierge, pousse un cri où se mêle on ne sait quel las et vain espoir de délivrance, se précipite, s'agenouille et s'affaisse aux pieds de la statue.

BÉATRICE.

Ma mère, me voici... Ne me repoussez pas, je n'ai plus rien au monde... J'espérais vous

revoir, et je reviens trop tard, mes yeux vont se fermer, je ne vois plus votre sourire, mes mains me semblent mortes quand je les tends vers vous, je ne sais plus prier, je ne peux plus parler, et puisqu'il faut tout dire, j'ai versé tant de larmes que depuis bien longtemps, j'ai perdu le courage de pleurer... Je suis la pauvre Béatrice... Pardonnez-moi si je vous dis un nom qu'il ne faudrait jamais redire... Vous ne reconnaîtriez pas votre fille... Voyez dans quel état l'ont mise l'amour et le péché et tout ce que les hommes appellent le bonheur... Voilà plus de vingt ans que je vous ai quittée ; et si Dieu n'aime point que les hommes soient heureux, il ne m'en voudra pas, car je n'ai pas été heureuse... Aujourd'hui, je reviens, je ne demande rien, l'heure est passée et je n'ai plus la force de recevoir... Je viens mourir ici, dans cette sainte maison, si mes sœurs me permettent de tomber où je tombe... Elles savent sans doute ; et là-bas, dans la ville, le scandale de ma vie fut si grand qu'elles auront appris... Mais elles savent peu de chose et vous qui savez tout vous ne saurez jamais le mal qu'on m'a fait faire ni ce que j'ai souffert... Je veux leur dire à toutes les tourments de l'amour... Regardant autour d'elle. Mais pourquoi suis-je seule ? La demeure est déserte comme si mes péchés y avaient fait le vide... Qui donc a pris ma place au pied des saints autels et qui garde le seuil que mes pas ont souillé ?

La lampe est allumée, je vois briller les cierges, matines sont sonnées, voici que le jour monte et

personne ne paraît... Apercevant le manteau et le voile accrochés à la grille. Qu'est-ce ceci ? Elle se relève un peu, s'approche sur les genoux et tâte les vêtements. Déjà mes pauvres mains sont si près de la mort qu'elles ne savent plus si elles touchent les choses dans cette vie ou dans l'autre... N'est-ce pas le manteau que j'avais laissé hier... il y a vingt-cinq ans ?... Prenant le manteau et le revêtant machinalement. Il a la même forme mais il semble bien long... Il était à ma taille lorsque je marchais droite et que j'étais heureuse... Prenant le voile. Et voici le grand voile qui couvrira ma mort... Madame, pardonnez-moi, si c'est un sacrilège... J'ai froid et je suis nue, mes pauvres vêtements ne cachaient plus un corps qui ne sait plus où se cacher... N'est-ce pas vous, ma mère, qui me gardiez ceux-ci et qui me les rendez pour qu'à l'heure redoutable, les flammes sans pitié qui m'attendent peut-être hésitent un instant et me soient moins cruelles ?...

On entend un bruit de pas qui se rapprochent, et de portes qui s'ouvrent.

Mais qu'est-ce que j'entends ?... Trois coups de cloche retentissent, annonçant, comme au deuxième acte, l'arrivée des nonnes dans le corridor. Ma mère ! La porte s'ouvre, et mes sœurs vont venir !... Je ne pourrai jamais !... Ayez pitié de moi, les murailles m'écrasent, la lumière me suffoque et ma honte est écrite sur les dalles qui se dressent... Ah !...

Elle tombe évanouie aux pieds de la statue. Les religieuses précédées de l'abbesse s'avancent sous les voûtes, de la même façon qu'à l'acte précédent, pour se rendre à la chapelle. Plu-

sieurs d'entre elles sont extrêmement vieilles ; et l'abbesse marche péniblement et toute courbée en s'appuyant sur sa crosse. A peine sont-elles entrées, qu'elles aperçoivent Béatrice étendue sans mouvement en travers du corridor, et effrayées, inquiètes, désolées, accourent et s'empressent autour d'elle.

L'ABBESSE, l'apercevant la première.

Sœur Béatrice est morte !...

SŒUR CLÉMENCE.

Le ciel nous l'a donnée, le Seigneur nous l'a prise !...

SŒUR FÉLICITÉ.

Sa couronne était prête, les anges l'attendaient...

SŒUR ÉGLANTINE, soulevant et soutenant la tête de Béatrice qu'elle embrasse avec une sorte de crainte religieuse.

Non, non ; elle n'est pas morte ; elle frissonne, elle respire...

L'ABBESSE.

Voyez comme elle est pâle, comme elle est décharnée...

SŒUR CLÉMENCE.

On dirait que la nuit l'a vieillie de dix ans...

SŒUR FÉLICITÉ.

Elle doit avoir souffert et lutté jusqu'à l'aube...

SŒUR CLÉMENCE.

Elle était toute seule, contre l'armée des anges qui voulaient l'entraîner...

SŒUR ÉGLANTINE.

Oui ; déjà hier au soir elle était bien souffrante... Elle tremblait, elle pleurait, elle qui depuis le jour du miracle des fleurs nourrissait dans ses yeux le sourire du miracle... Elle ne voulait pas que je prisse sa place, et j'attends, disait-elle, le retour de ma sainte...

SŒUR BALBINE.

Quel retour ?... quelle sainte ?

L'ABBESSE, levant les yeux par hasard et apercevant l'image de la Vierge rétablie sur le piédestal.

Mais voilà ! la voilà !... La Vierge est revenue !...

Les nonnes lèvent la tête, regardent, et, à l'exception de sœur Eglantine qui continue de soutenir dans ses bras le corps de Béatrice évanouie, toutes se retournent, poussent des cris d'extase et se jettent à genoux autour du piédestal.

LES NONNES.

La Vierge est revenue ! — Notre Dame ! Notre Dame ! — Notre mère est sauvée ! — Elle a tous

ses joyaux ! — Sa couronne est plus belle ! — Ses yeux sont plus profonds ! — Ses regards sont plus doux... Elle nous revient du Ciel ! — Elle nous l'a ramenée ! — Oui, oui, c'est sur les ailes de ses saintes prières...

SŒUR ÉGLANTINE.

Venez donc ! Venez donc ! Je n'entends plus son cœur...

Les religieuses se retournent et s'empressent de nouveau autour de Béatrice.

SŒUR CLÉMENCE, s'agenouillant près d'elle.

Sœur Béatrice, sœur Béatrice, n'abandonne pas tes sœurs au jour du grand miracle...

SŒUR FÉLICITÉ.

La Vierge te sourit et ses lèvres t'appellent...

SŒUR ÉGLANTINE.

Hélas ! elle n'entend pas... Elle semble souffrir et sa face se creuse...

SŒUR CLÉMENCE.

Portons-la sur son lit, là-bas, dans sa cellule.

SŒUR ÉGLANTINE.

Non, laissons-la plutôt près de celle qui l'aime et l'entoure de miracles...

Des religieuses entrent dans la cellule et en sortent avec des étoffes et des linges sur lesquels on étend Béatrice aux pieds de la statue.

SŒUR CLÉMENCE.

Elle respire avec peine. — Entr'ouvrons son manteau et desserrons son voile... Elle fait ce qu'elle dit et les religieuses aperçoivent les haillons qui couvrent Béatrice.

SŒUR FÉLICITÉ.

Ma mère, avez-vous vu ses haillons qui ruissellent ?...

SŒUR BALBINE.

Elle est toute transie de la neige qui fond...

SŒUR CLÉMENCE.

Ses cheveux ont blanchi sans que nous le sachions.

SŒUR FÉLICITÉ.

Ses pieds nus sont couverts de l'argile des routes...

L'ABBESSE.

Mes filles, taisons-nous ; nous vivons près du ciel, et les mains qui la touchent resteront lumineuses...

SŒUR ÉGLANTINE.

Sa poitrine se soulève et ses yeux vont s'ouvrir...

En effet, Béatrice ouvre les yeux, redresse un peu la tête et regarde autour d'elle.

BÉATRICE, comme sortant d'un songe, et encore égarée, d'une voix très lointaine.

Quand mes enfants moururent... Pourquoi souriez-vous ? Ils moururent de misère...

L'ABBESSE.

Nous ne sourions pas, mais nous sommes heureuses de vous voir revenir à la vie...

BÉATRICE.

De me voir revenir à la vie... Jetant autour d'elle un regard plus conscient. Oui, oui, je me rappelle, je suis venue ici du fond de ma détresse... Ne me regardez pas avec tant d'inquiétude, je ne vous serai plus un sujet de scandale, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez... Personne ne le saura si vous craignez qu'on parle et je ne dirai rien... Je suis soumise à tout, car ils ont tout brisé dans mon corps, dans mon âme... Je sais bien, je sais bien, qu'on ne peut pas attendre que je meure en ce lieu, au pied de cette image, si près de la chapelle, de tout ce qui est pur, de tout ce qui est saint... et vous êtes très bonnes d'avoir pris

patience et de ne m'avoir pas repoussée tout de suite... Mais si vous le pouvez et si Dieu le permet ne me rejetez pas trop loin de la maison... Il ne faut pas que l'on me soigne, il ne faut pas que l'on me plaigne, car je suis bien malade mais je ne souffre plus... Pourquoi m'avoir couchée sur ce beau linge blanc ? Hélas ! le linge blanc ne m'est plus qu'un reproche et la paille souillée est tout ce qui convient au péché qui succombe... Mais vous me regardez et ne me dites rien ? Vous n'avez pas l'air irrité... Je vois des larmes dans vos yeux... je crois que vous ne m'avez pas encore reconnue...

L'ABBESSE, lui baisant les mains.

Mais si, mais si, nous vous reconnaissons, vous êtes notre sainte...

BÉATRICE, retirant vivement ses mains avec une sorte d'effroi.

Ne baisez pas ces mains qui ont fait tant de mal !...

SŒUR CLÉMENCE, lui baisant les pieds.

Vous êtes l'âme élue qui nous revient du ciel...

BÉATRICE.

Ne baisez pas ces pieds qui couraient au péché !...

SŒUR ÉGLANTINE, la baisant au front.

Mais baisons ce front pur, couronné de miracles...

BÉATRICE, se cachant le front dans les mains.

Mais que voulez-vous faire et qu'est-il arrivé? On ne pardonnait pas lorsque j'étais heureuse... Ne touchez pas ce front qu'habitait la luxure... Oh! qui donc êtes-vous, vous qui l'avez touché?... Je ne sais pas si mes yeux las me trompent, mais s'ils y voient encore, vous êtes sœur Eglantine...

SŒUR ÉGLANTINE.

Mais oui, mais oui, je suis sœur Eglantine que vous avez aimée...

BÉATRICE.

C'est à vous que j'ai dit, il y a vingt cinq ans, que j'étais malheureuse.

SŒUR ÉGLANTINE.

Il y a vingt cinq ans que Dieu vous a choisie entre toutes nos sœurs.

BÉATRICE.

Vous me dites cela sans la moindre amertume... Je ne comprends pas bien ce qui m'arrive... Je suis faible et malade. Je ne me rends pas compte et tous les mots m'étonnent. Je ne m'attendais pas... Mais je crois que vous vous trompez... Je suis... faites un signe de croix et voilez-vous la face... Je suis sœur Béatrice...

L'ABBESSE.

Mais oui, nous le savons, vous êtes sœur Béatrice, vous êtes notre sœur, la plus pure d'entre nous, l'agneau miraculeux, la flamme immaculée, la filleule des anges...

BÉATRICE.

Ah! c'est bien vous ma mère ?... Je ne vous avais pas reconnue... Vous étiez toute droite et vous voilà penchée... J'étais penchée aussi et me voilà tombée... Je vous reconnais toutes, et voilà sœur Clémence... Et sœur Félicité...

SŒUR FÉLICITÉ, souriant.

Oui, sœur Félicité qui sortit la première de la chapelle en fleurs...

BÉATRICE.

Vous n'avez pas souffert, vous ne semblez pas tristes... J'étais la moins âgée, et je suis la plus vieille...

L'ABBESSE.

C'est que l'amour divin est un fardeau terrible...

BÉATRICE.

Non ; c'est l'amour de l'homme qui est le grand fardeau... Vous me pardonnez, vous aussi ?...

L'ABBESSE, s'agenouillant aux pieds de Béatrice.

Ma fille, si quelqu'un a besoin de pardon, c'est celle qui peut enfin se jeter à vos pieds...

BÉATRICE.

Mais vous ne savez pas ce que j'ai fait ?...

L'ABBESSE.

Vous n'avez fait que des miracles, et vous avez été, depuis le jour des fleurs, la lumière de nos âmes, l'encens de nos prières, la porte des prodiges, la source de la grâce...

BÉATRICE.

Je suis partie un soir, il y a vingt-cinq ans, avec le Prince Bellidor...

L'ABBESSE.

De qui nous parlez-vous, ma fille ?...

BÉATRICE.

De moi, de moi vous dis-je !... Vous ne voulez pas me comprendre ?... Je suis partie un soir, il y a vingt cinq ans... Puis au bout de trois mois, il ne m'a plus aimée... J'ai perdu la pudeur, j'ai perdu la raison, j'ai perdu l'espérance... Tous les hommes, tour à tour, ont profané ce corps infidèle

à son Dieu... Je suis tombée si bas que les anges du ciel malgré leurs grandes ailes n'auraient pu remonter... J'ai commis tant de crimes que j'ai souillé parfois jusqu'au péché lui-même...

L'ABBESSE, lui mettant doucement la main sur la bouche.

Ne parlez plus ma fille, c'est l'ombre qui vous tente, c'est la douleur qui monte et vous fait délirer...

SŒUR CLÉMENCE.

Le miracle l'épuise...

SŒUR FÉLICITÉ.

La grâce la terrasse...

SŒUR ÉGLANTINE.

L'air céleste l'accable...

BÉATRICE, se débattant, repoussant la main de l'abbesse et se dressant à demi sur sa couche.

Mais non, mais non, vous dis-je... ce n'est pas le délire, c'est ce qui est réel ; ce n'est pas l'air céleste, mais c'est l'air de la terre et c'est la vérité !... Ah ! vous êtes trop douces et trop inébranlables et vous ne savez rien !... J'aime mieux qu'on m'outrage, j'aime mieux qu'on m'accable et qu'on apprenne enfin !... Oui, vous

vivez ici, vous dites vos prières, vous faites pénitence, vous croyez expier... Mais c'est moi, voyez-vous, moi et toutes mes sœurs qui demeurent au dehors et n'ont point de repos, qui allons jusqu'au bout des grandes pénitences...

L'ABBESSE.

Prions, prions, mes sœurs, c'est la dernière épreuve...

SŒUR ÉGLANTINE.

C'est le démon qu'irrite le triomphe des anges...

BÉATRICE.

Oui, oui, c'est le démon, c'est le démon qui règne !... Voyez-vous ces mains-là ?... Elles n'ont plus forme humaine... Elles ne peuvent plus s'ouvrir... Il a fallu les vendre après l'âme et le corps... on les achète aussi quand il ne reste rien.

L'ABBESSE, essuyant la sueur qui inonde le front de Béatrice.

Que les anges du ciel qui veillent sur ta couche daignent étendre leurs ailes sur ton front qui ruisselle...

BÉATRICE.

Ah ! les anges du ciel ! Où sont-ils ? que font-ils ?... Ne vous l'ai-je pas dit ? Je n'ai plus mes

enfants... Les trois plus beaux moururent quand je ne fus plus belle... J'ai tué le dernier, un soir que j'étais folle et qu'il criait de faim... Et le soleil luisait, les étoiles revenaient, la justice dormait et les plus méchants seuls étaient heureux et fiers...

L'ABBESSE.

C'est autour des grands Saints que la lutte est terrible...

SŒUR ÉGLANTINE.

C'est aux portes du ciel que la flamme infernale brise les grands élans de ses vaines fureurs...

BÉATRICE, retombant épuisée.

Je ne peux plus... J'étrangle... Faites ce que vous voudrez, il fallait vous le dire...

SŒUR ÉGLANTINE.

Les archanges l'emportent...

SŒUR FÉLICITÉ.

Les célestes phalanges ont ramené la paix...

L'ABBESSE.

Le mauvais rêve a fui... Ma pauvre et sainte sœur, souriez à présent en songeant aux blasphèmes que vous n'avez pas dits, mais qu'une voix funeste qui trompait votre bouche exhalait dans la rage des dernières défaites...

BÉATRICE.

C'était ma voix...

L'ABBESSE.

Ma bonne et sainte sœur, rassurez votre cœur, n'ayez pas de regrets... Ce n'était pas la voix que nous connaissons toutes, la chère et douce voix interprète des anges et salut des malades, qui durant tant d'années réveilla nos prières...

SŒUR ÉGLANTINE.

Ne craignez rien, ma sœur, on ne perd pas ainsi, dans les derniers combats, la palme et les couronnes d'une vie d'innocence, de prière et d'amour...

BÉATRICE.

Il n'y a pas une heure, depuis l'heure malheureuse, il n'y a pas une heure dans toute cette vie, qui n'ait été marquée par le péché mortel.

L'ABBESSE.

Ma fille, priez Dieu, vous êtes la plus sainte, mais l'ennemi vous tente, des scrupules vous égarent... Comment auriez-vous fait tous ces péchés affreux?... Voilà près de trente ans que vous êtes ici, la très humble servante de l'autel et du seuil; mes yeux vous ont suivie dans toutes vos

prières, dans toutes vos actions, j'en réponds devant Dieu comme je réponds des miennes... Plût au Ciel que les miennes fussent pareilles aux vôtres !... Ce n'est pas sous ces voûtes, c'est là-bas, au dehors, dans un monde égaré que le péché triomphe... Ce monde, grâce à Dieu, vous l'ignorez encore, et vous n'avez jamais quitté l'ombre du sanctuaire.

BÉATRICE.

Je n'ai jamais quitté ?... Ma mère, je ne sais plus et voilà trop longtemps... Je suis près de la mort, mais il faudrait me dire la vérité... Est-ce moi que l'on trompe, ou bien pardonne-t-on sans vouloir me l'apprendre ?

L'ABBESSE.

On ne pardonne point, on ne trompe personne...

BÉATRICE.

Ma mère, je suis ici, je ne crois pas rêver... Regardez cette main que mes ongles déchirent... Voyez, le sang paraît, il coule, il est réel... Je n'ai plus d'autres preuves... Maintenant, dites-moi, si vous avez pitié... Nous sommes devant Dieu, on est tout près de Dieu quand on est près d'un mort... Si vous ne voulez pas, je ne dirai plus rien, mais si vous le pouvez, dites-moi, par pitié, qu'a-t-on dit, qu'a-t-on fait, quand il y a vingt-

cinq ans, on trouva un matin la porte grande ouverte, le corridor désert, l'autel abandonné, le manteau et le voile... Je ne peux plus, ma mère...

L'ABBESSE.

Ma fille, je comprends, ce souvenir vous trouble et vous accable encore... Il y a vingt-cinq ans eut lieu le grand miracle où Dieu vous désigna... La Vierge nous quitta pour remonter au ciel, mais avant de partir elle vous revêtit de sa robe sacrée, de ses saints ornements, elle vous couronna de sa couronne d'or, nous apprenant ainsi dans sa bonté sans bornes que durant son absence vous prendriez sa place...

BÉATRICE.

Qui donc a pris ma place ?...

L'ABBESSE.

Personne ne l'a prise, puisque vous étiez là...

BÉATRICE.

J'étais là parmi vous ?... J'étais là, tous les jours ?... Je marchais, je parlais, et vos mains m'ont touchée ?...

L'ABBESSE.

Comme ma main vous touche à cette heure, mon enfant...

BÉATRICE.

Ma mère, je ne sais plus... Je crois que je n'ai plus la force de comprendre... Je ne demande rien, je me soumets encore... Je sens qu'on est très bon, que la mort est très douce... Est-ce vous qui savez que l'âme est malheureuse ?... On ne pardonnait pas quand je vivais ici... Je me suis dit souvent, quand j'étais malheureuse, que si Dieu savait tout il ne punirait pas... Mais vous êtes heureuse et vous avez appris... Autrefois tous les hommes ignoraient la détresse, autrefois tous les hommes maudissaient ceux qui tombent... maintenant tout pardonne et tout semble savoir... On dirait qu'un des anges a dit la vérité... Ma mère et vous aussi sœur Eglantine, donnez-moi votre main... Vous ne m'en voulez pas ? Dites à toutes mes sœurs... Que faudrait-il leur dire ?... Mes yeux ne s'ouvrent plus et mes lèvres se figent... Je vais dormir enfin... J'ai vécu dans un monde où je ne savais pas ce que voulaient la haine et la méchanceté ; et je meurs dans un autre où je ne comprends pas où veulent en venir la bonté et l'amour...

Elle retombe épuisée sur sa couche. — Un silence.

SŒUR ÉGLANTINE.

Elle dort...

L'ABBESSE, s'agenouillant.

Prions, prions, mes sœurs, jusqu'à l'heure du triomphe...

Les religieuses tombent à genoux autour du lit de Béatrice.

FIN.

TABLE

Aglavaine et Sélysette 1

Ariane et Barbe-Bleue 129

Sœur Béatrice 177

402